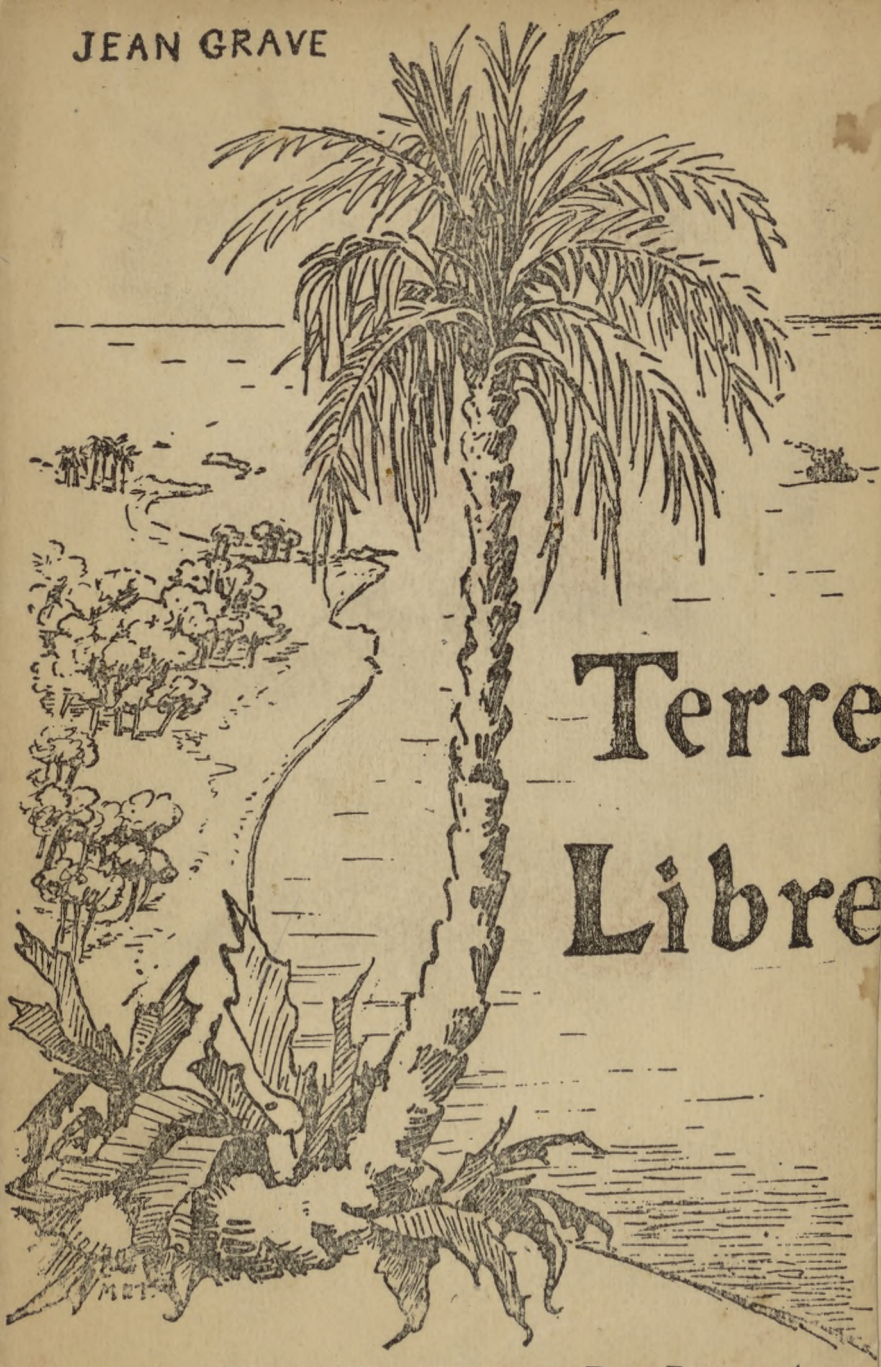
JEAN GRAVE



Terre Libre

« Aux Temps Nouveaux » 4, Rue Broca, 4
PARIS — V^e^

TERRE LIBRE

(Les Pionniers)

OUVRAGES DE JEAN GRAVE

CHEZ STOCK

SOCIOLOGIE

La Société Mourante et l'Anarchie, préface de MIRBEAU.

La Société future.

L'Individu et la Société.

L'Anarchie, son but, ses moyens.

ROMANS

La Grande Famille.

Malfaiteurs.

Les Aventures de Nono (pour les petits), Illustrations de LUCE, HEIDBRINCK, RYSSELBERGHE, CHARPENTIER, L. PISSARRO ET MAB.

THÉATRE

Responsabilités, 4 actes,

En préparation :

Réformes et Révolution.

Jean GRAVE

F2 C 20

TERRE LIBRE

(Les Pionniers)

ILLUSTRÉ PAR M. H. T.

ÉCOLE NATIONALE D'ADMINISTRATION PÉNITENTIAIRE
Médiathèque Gabriel Tarde
ÉCOLE NATIONALE D'ADMINISTRATION PÉNITENTIAIRE
BIBLIOTHÈQUE

Vers la lumière

PARIS
LIBRAIRIE DES TEMPS NOUVEAUX
4, RUE BROCA, 4
—
1908

BIBLIOTHÈQUE

A MON AMIE M. H. T.

Ce livre que nous avons pensé tous deux, en le discutant.

PRÉFACE

Du traducteur de l'édition espagnole.

Chargé de traduire ce livre pour la collection des lectures de « l'École moderne » de Barcelone, j'éprouvai tout d'abord, à le lire, une impression d'agréable mélancolie.

*L'acte d'arbitraire brutal qui, au nom de la défense sociale, et pour décapiter un parti révolutionnaire, jette dans l'entrepont de l'A-*réthuse *une fournée de déportés — et que tout lecteur de jugement bourgeois prendra pour une exagération démagogique, — me rappela l'attentat de la rue de Cambios Nuevos à Barceloue, le procès dont il fut l'occasion et les atrocités qui s'ensuivirent, et cet entassement de prisonniers à Montjuich, dans les maisons d'arrêt militaires et dans l'ancienne prison.*

Entre cet événement réel, sur lequel on a étendu, par la suite, le voile d'une amnistie, pour marquer de charité la tyrannie et la violence, et l'événement imaginaire raconté dans ce livre, grande est la différence, — et c'est le réel qui paraît invraisemblable.

Dans la réalité, il y eut un crime, des accusés, et d'autres qui n'étaient pas accusés — comme Francisco Gana — soumis à la torture pour leur arracher des dénonciations contre des hommes qu'on leur désignait, un tribunal où l'on alla jusqu'à dire : « Il faut fermer les yeux à la raison » ; des hommes fusillés, d'autres condamnés au bagne sans preuves, presque sans défense ; beaucoup, sans être même impliqués dans les poursuites, restèrent emprisonnés de longs mois, sous la menace de la déportation à Rio de Oro, pays inculte et inhospitalier, pour être finalement exclus de la nation, grâce à une loi de violence, promulguée plusieurs mois après leur emprisonnement, et à laquelle on donna un effet rétroactif — comble d'arbitraire et d'absurdité.

Dans le roman, nous ne voyons qu'une grève générale, une bourgeoisie affolée, un gouvernement complaisant aux privilégiés et une magistrature qui condamne d'avance, voyant dans tout accusé un coupable convaincu et avoué ; tout insensée qu'elle soit, ce n'en est pas moins là une pratique courante dans le monde du privilège.

Continuant la lecture de ce livre, mon impression agréable grandissait, à voir combien la conception qu'il expose, et que l'auteur doit à sa science psychologique, concorde avec les souvenirs que m'a laissés mon expérience de la vie à la prison. Je sais que les prisonniers, mes camarades, dans la douleur que leur causait la séparation d'avec les leurs, qu'ils savaient en proie à toutes les misères, avaient cependant assez de courage pour vivre en bonne harmonie entre leurs quatre murs, et ceux qui avaient quelque chose partageaient leur misérable avoir avec ceux qui manquaient de tout; ils lisaient, ils écrivaient, ils enseignaient à lire, à compter et à raisonner à quelques illettrés ; ils li-

saient à haute voix pour l'instruction et le plaisir de tous ; ils faisaient des conférences sur des sujets de science, d'industrie ou de littérature, ils discutaient sur les moyens de s'échapper de Rio de Oro pour parvenir à Casablanca ou de fonder une colonie ; et je ne doute aucunement que, placés dans des circonstances semblables, ils ne fussent arrivés à être de parfaits Terrelibériens.

C'est en ces bonnes dispositions que j'en vins à pénétrer le fond de la pensée qui domine tout le livre, guidé par l'auteur que je voyais, avec une parfaite assurance, naviguer entre les écueils et les récifs de l'erreur et de l'utopie.

Cette sûreté de jugement s'appuie sur la connaissance des forces en lutte dans le monde actuel et du résultat qu'elles doivent produire dans des circonstances déterminées. Ce qui, par suite du naufrage, survient en Terre-Libre, c'est ce qui ne peut manquer d'arriver.

En ce fragment d'humanité qui emporte en lui les tendances créées par l'évolution réalisée dans le monde — comme en un morceau

de matière cosmique qui emporterait, d'un monde à un autre, des germes vivants, — l'orgueil autoritaire d'un chef et l'élan de liberté des travailleurs proscrits aboutissent à une révolution, sur un continent supplémentaire, situé cinq degrés au delà des limites du monde connu.

Comme conséquence du grand choc, les Aréthusiens, paralysés par l'obéissance passive, s'enfoncent dans la décadence et l'inertie, tandis que les Terrelibériens, revenus à la liberté naturelle, développent toutes les initiatives, concertent toutes les activités et produisent une magnifique floraison communiste.

Comment ? Là, pas de temps à perdre en discussions stériles ; là, personne ne peut prétendre qu'il est plus que les autres et meilleur qu'eux ; là, pas de place pour les surhommes et les ratés qui arguent de leur personnalité transcendante pour se soustraire aux obligations de la réciprocité, tandis qu'ils abusent de ses bienfaits ; personne ne le souffrirait. L'important, c'est d'être libre et de vivre ; nécessairement et naturellement se ma-

nifeste le ferme propos de briser toute dépendance et toute servitude. Il se réalise par le moyen d'une révolution qui triomphe — comme triomphèrent les révolutions partielles et comme triomphera la révolution définitive, si l'on appelle révolution ce qui n'est qu'un épisode révolutionnaire culminant — parce que le régime autoritaire est une centralisation au profit d'une intelligence bornée et routinière, un assemblage d'institutions surannées qui fonctionnent grâce à une manière d'être basse et inepte, grâce à l'obéissance machinale, grâce à l'appui inconscient dont bénéficient des malandrins privilégiés, et — par exception seulement — grâce à l'abnégation et à l'héroïsme ; tandis que le régime libertaire c'est l'individu humain prenant toute sa valeur, et grandi de la valeur et de la puissance de tous les autres individus humains, libres, prévoyants, actifs et harmonieux.

Dans la liberté qu'ils ont conquise, les Terrelibériens s'organisent consciemment, avec la sûreté avec laquelle les éléments atomiques de la matière se groupent pour for-

mer les êtres et les choses et pour réaliser la vie universelle ; et si l'atavisme leur vaut la présence d'un fainéant, d'un personnage malhonnête et d'un mandarin, la liberté même rend inoffensifs ces mauvais compagnons, puis les corrige.

Dans ces pages vit et acquiert une force persuasive cette idée que l'anarchiste est parfaitement humain, qu'il n'est pas un produit de l'imagination, ni d'une doctrine spéciale, qu'il n'est pas besoin d'espérer son existence d'une société meilleure — ce qui serait un absurde renversement de cause à effet — mais qu'il existe aujourd'hui, qu'il existait auparavant et qu'il existera toujours, évoluant progressivement vers la perfection dans tout être humain, homme ou femme ; il est l'égoïste-altruiste qui veut le bien pour lui et pour ceux qu'il aime, parce que c'est la base essentielle de tout bonheur véritable ; il est celui qui se sacrifie pour une idée, pour une personne aimée, pour un ami, pour ses parents, pour ses fils, pour ses frères, pour ses camarades, pour un inconnu en péril, —

comme tout le monde le fait ou est disposé à le faire.

Et si ces conditions naturelles de l'existence ont été méconnues et en grande partie supprimées par suite d'antagonismes nés de la pauvreté d'abord, puis de l'ignorance qu'ont entretenue les États et les religions, aujourd'hui que, grâce au développement de la science géographique, l'humanité se connaît elle-même et qu'elle se sait riche de toutes les richesses accumulées par la science et le travail, ces antagonismes n'ont plus de raison d'être ; ils tendent à disparaître par l'effet de cette grande solidarité ouvrière qui abolit les différences de race, de religion, de langue, de mœurs et qui, dédaignant les frontières, unit en une seule entité, exclusivement soucieuse de progrès, tout le prolétariat. Elle l'unira, plus tard, dans le communisme, — non pas selon un idéal de justice forgé par des imaginations enfiévrées de doctrines métaphysiques, qu'elles soient religieuses ou philosophiques — mais en vertu de la loi du moindre effort, qui dirige selon un mode absolument

rationnel l'activité en quête du but qu'elle doit nécessairement poursuivre, loi naturelle — que j'estime supérieure à celle de la lutte pour l'existence où les privilégiés cherchent leur justification, — et qui, avec la loi de l'évolution et celle de l'aide mutuelle, contient la justification de la société humaine à laquelle elle donnera la stabilité et une perfection indéfinie.

Les Terrelibériens, se basant sur les connaissances acquises par l'humanité, ont donc su créer une société nouvelle, société de travail et de bonheur. Aussi simplement qu'un torrent renverse une digue fragile, ils coulent à pic, à coups de canon, un vaisseau de guerre qui arrive à Terre-Libre pour enchaîner, au nom de la patrie, ces émancipés. Puis ils se mettent à construire un vaisseau pour venir en Europe rendre de l'élan aux socialistes de toutes nuances, qui perdent leur temps et leur énergie en discussions stériles, décevant les espérances de ceux qui souffrent, laissant résister, comme s'ils étaient vraiment forts, ces gouvernements que nourrit et qu'en-

tretient la sceptique et éphémère bourgeoisie.

Et nous n'avons plus, nous travailleurs européens et américains attendant l'arrivée des Terrelibériens, qu'à leur préparer une bonne réception, pour le moins, si nous ne sommes pas capables d'être vraiment originaux en les imitant et en devançant leur arrivée.

ANSELMO LORENZO

PRÉFACE

(*Que peuvent ne pas lire les petits.*)

Le camarade Ferrer, de « l'École Moderne » de Barcelone m'ayant demandé si je ne voudrais pas lui écrire un volume sur la façon dont j'envisageais l'organisation du travail dans la société future, j'acceptai avec plaisir, vu que le sujet m'intéresse. Et c'est cet essai que je présente aujourd'hui.

J'ai choisi la forme du conte pour deux raisons: Agrémenté d'aventures, cela sera d'une lecture plus facile aux petits, et ensuite, sous cette forme, cela garde davantage le caractère vague et hypothétique, que doit toujours garder tout aperçu sur la société future. Car, lorsque nous expliquons comment nous entendons son organisation, il est bien entendu que nous exprimons des prévisions que nous déduisons de nos aspirations comparées avec la critique

de ce qui existe ; mais que ces prévisions sont toutes personnelles à celui qui les émet ; que leur réalisation reste subordonnée aux conditions de temps, de milieu, d'évolution, et par-dessus tout, il leur reste à s'harmoniser avec toutes les autres conceptions personnelles qui surgissent tous les jours.

Nos rêves de société future n'ont rien de précis ni d'immuable, et, de plus, la réalisation de l'un ne doit pas exclure la réalisation des autres — sauf, bien entendu, ceux qui conservent une place à l'autorité, ou à l'appropriation individuelle.

En faisant une esquisse de société anarchiste, un anarchiste ne peut avoir la prétention d'avoir prévu, déjà, ce qui sera *sûrement*, il essaie seulement de démontrer qu'une société basée sur la libre entente, débarrassée de toute trace d'autorité, peut parfaitement fonctionner, lorsque les individus auront compris qu'il y a bien plus d'avantages à s'entr'aider, qu'à s'entretuer.

D'autre part, les grands vont me dire, par exemple, qu'en enlevant mes Terrelibériens à leur milieu naturel, je sépare trop la société de demain de celle d'aujourd'hui, que, entre autres, j'ai complètement négligé le rôle des

groupements ouvriers dans lesquels beaucoup de militants voient les germes de l'association future.

J'aurais pu rester dans la vieille société et montrer la société nouvelle se dégageant de l'ancienne; mais cela m'aurait demandé beaucoup plus de temps que je n'en dispose, et j'ignore si j'aurais été capable d'en sortir.

D'autre part, si pour avoir moins de foules à faire agir, j'ai porté l'action sur un espace restreint, je n'ai épargné à mes colons aucun des empêchements que l'ancien monde lèguera au nouveau. Au contraire, je leur ai augmenté les difficultés, par le fait que, dans leur île, ils sont forcés de se créer les ressources les plus urgentes que, dans l'ancien monde, la révolution trouvera toutes créées.

Quant aux syndicats, mon opinion à leur égard est que ce sont des moyens de lutte qui s'imposent aux travailleurs dans la société actuelle, mais qui disparaîtront avec elle.

Je ne vois pas la société divisée par corporations. Je ne crois pas aux groupements s'occupant exclusivement de production. Selon moi, ce sont les besoins de la consommation qui promouveront les individus et les feront

se grouper en vue de se procurer ce dont ils auront besoin. Soit en fabriquant eux-mêmes, soit par un échange de service débarrassé de toute espèce de mesure de valeur. Échange de services et non de marchandises.

Pour le point de vue littéraire peut-être me reprochera-t-on de ne pas m'être mis en grands frais d'imagination, et d'avoir copié la foule de Robinsons, Suisses et autres, dont fourmille la littérature enfantine.

Ce n'est pas de ma faute si, en littérature, on a déjà usé de presque tous les moyens imaginables pour nous faire passer de la société présente à celle que l'on voulait nous décrire.

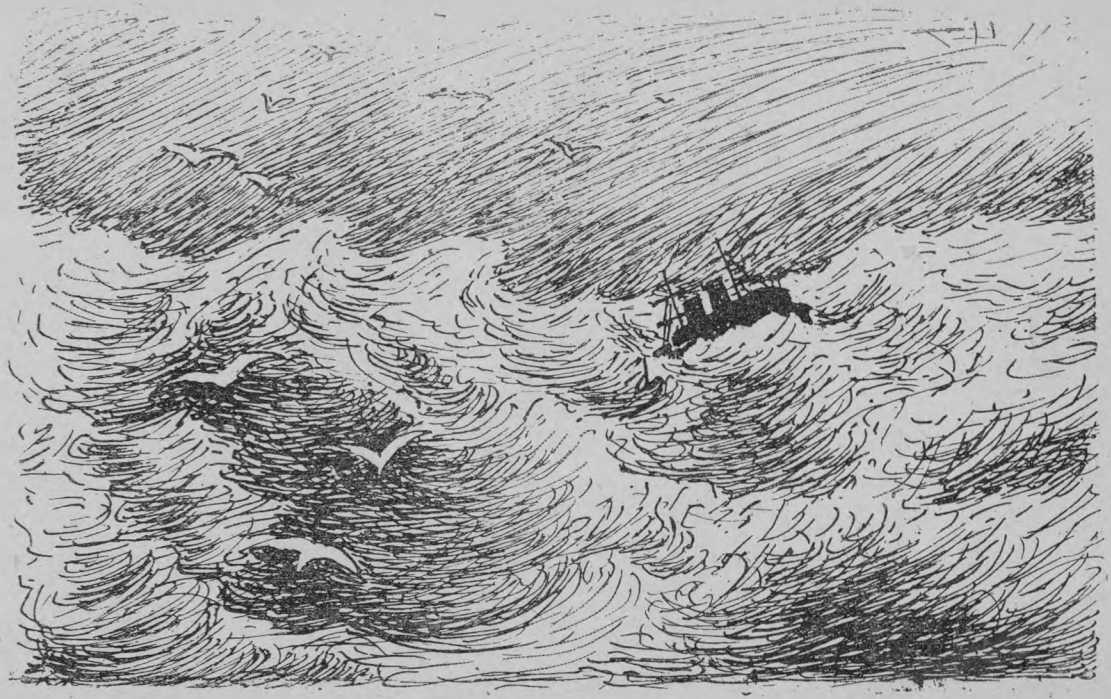
Naufrages, voyages au centre de la terre, dans les planètes, au fond de l'eau ; rêves ou sommeils plus ou moins prolongés, etc. Je crois bien que tout y a passé. Et si je manque assez d'imagination pour trouver un moyen nouveau, tant pis, je prends un de ceux qui existent. Je ne m'en donne pas comme l'inventeur.

Je demanderai également à ce que l'on ne me chicane pas trop sur la position de Terre-Libre sur la carte. Aux œuvres d'imagination il ne faut pas demander une exactitude abso-

lue. Je ne suis pas très ferré sur la géographie. Et le voyage où je veux emmener le lecteur n'est pas un voyage de découvertes géographiques, mais morales.

Sans doute, aussi, j'aurais pu compliquer davantage la mentalité de mes personnages. Peut-être, les accusera-t-on d'être d'une simplicité un peu trop primitive. C'est en relisant son œuvre que l'on voit tout ce qui lui manque. Mais où je pense avoir réussi c'est que l'intérêt du livre repose sur la foule, et non sur un ou des « personnages ». Je n'ai pas de « héros ». Quoi qu'il en soit, j'offre l'ouvrage tel quel, espérant que, malgré ce qui lui manque, il pourra distraire ceux qui le liront, et aussi les faire un peu réfléchir.

J. Grave.



TERRE LIBRE

I

Le ciel était noir, plaqué de larges taches de cuivre qui rendaient l'ombre encore plus obscure autour d'elles ; la pluie tombait drue et serrée, les vagues s'élevaient haut, furieuses, retombant avec fracas ; le vent soufflait avec rage; la mer offrait la vision terrible du conflit des éléments déchaînés.

Et, sur cette immensité en révolte, pareil à un fétu que font virevolter les remous du ruisseau, le navire de guerre, l'*Aréthuse*, aspiré, pour ainsi dire, par la trombe qui l'entraînait dans son orbe, filait, fendant les flots, ballotté par les vagues, allant droit

devant lui, poussé par le vent, entraîné par le cyclone.

L'arbre de couche rompu rendait les machines inutiles : les voiles que l'on avait tenté de hisser avaient été enlevées par l'ouragan ; le gouvernail était brisé, toute manœuvre était impossible. Pour comble de détresse, on s'était aperçu qu'une voie d'eau s'était déclarée. L'équipage, la troupe et les transportés se relayaient aux pompes pour vider l'eau qui entrait par la voie que l'on ne parvenait pas à aveugler.

Partie de Brest depuis quinze jours, transportant un convoi de relégués, l'*Aréthuse* venait d'être surprise par un cyclone auquel le commandant avait cru échapper en fuyant, devant, à toute vapeur; mais l'avarie survenue à l'arbre de l'hélice livrant le navire à la violence du météore, en faisait, du haut de sa passerelle, le spectateur impuissant de la course échevelée où était entraîné son navire.

Il y avait à bord une centaine d'hommes d'équipage, une compagnie de fusiliers marins,

et environ trois cents transportés, près de cent femmes, qui avaient obtenu de suivre leurs maris et autant d'enfants qu'elles emmenaient avec elles.

Aux premiers signes de la tempête, le commandant avait fait fermer les espèces de cages où étaient enfermés les relégués et doubler les factionnaires, avec ordre de tirer dans le tas au moindre signe de révolte.

Pour les femmes et les enfants, on avait tout de même cru devoir faire preuve d'un peu plus d'humanité, en leur aménageant une partie de l'entrepont. Par mesure de précaution, le commandant avait fait défendre de les avertir de la situation et de dévoiler le danger. Des factionnaires avaient pour consigne d'empêcher toute relation avec l'équipage.

L'eau ayant gagné, on avait dû avoir recours à l'aide des transportés pour remplacer l'équipage épuisé de fatigue. Des équipes avaient été formées parmi eux.

Mais, malgré tous les efforts, l'eau gagnait insensiblement, et le navire, dont la perte

n'était plus qu'une question d'heures, filait sous l'ouragan, avec une vitesse effrayante, désemparé, sans direction, n'ayant, devant et autour de lui, que les flots s'élevant menaçants en hautes colonnes et retombant avec fracas.

Cependant, équipage et transportés rivalisaient de zèle. Devant le calme avec lequel les transportés avaient appris le danger que l'on courait, la promptitude avec laquelle ils s'étaient mis aux manœuvres, le commandant avait cru bon de révoquer ses premiers ordres. Les cages restaient ouvertes. Ceux des transportés qui attendaient leur tour d'aller aux pompes pouvaient aller d'une cage à l'autre, sous l'œil attentif des factionnaires qu'on avait cru cependant devoir maintenir.

Les officiers avaient discuté la construction d'un radeau. Mais l'impossibilité d'y embarquer tant de monde, même en tenant compte des embarcations, y avait fait renoncer.

Si on ne voulait pas être engloutis, il fallait tourner toutes ses forces contre l'envahissement de l'eau. L'on périrait ou serait sauvés tous ensemble.

Groupés près du commandant, le petit nombre d'officiers était là, muet, sombre. De temps à autre ils interrogeaient le ciel, pour voir si une éclaircie ne s'annonçait pas, permettant d'interroger l'horizon ; car on n'avait plus qu'un espoir : être jetés sur une côte où l'on pourrait atterrir.

Et le navire filait toujours, comme aspiré par le météore qui l'entraînait dans sa course folle.

Cependant la pluie avait cessé. Le vent sembla s'apaiser.

— Commandant ! vint dire un officier, le quartier-maître Jeannic annonce que l'eau a gagné d'un centimètre !

— Bien ! Dites-lui de cacher cela aux hommes, pour ne pas les décourager. Qu'on se contente de leur dire que le niveau se maintient, et qu'il faut redoubler d'efforts.

L'officier salua, et fit demi-tour.

Le commandant s'adressa aux officiers près de lui :

— Si encore nous savions où nous sommes ! en quelle direction nous a poussés la

tempête ! mais la boussole affolée ne donne aucune indication qui puisse nous servir. En quelle direction allons-nous ? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que, depuis que dure la tempête et la vitesse effroyable à laquelle nous marchons, nous devons avoir accompli un trajet énorme....

Mais il ne put continuer. Perdant l'équilibre, il n'eut que le temps de se raccrocher à l'appui de la passerelle, pendant que les officiers étaient projetés sur le plancher. Un choc violent venait de leur faire perdre l'équilibre ! le navire secoué dans toute sa membrure, eut comme une sorte de tressaillement, puis resta immobile, comme si une main gigantesque l'avait arrêté dans sa course folle.

Tous, matelots, soldats, transportés avaient été projetés les uns contre les autres ou avaient roulé sur le plancher. Tout le monde se regarda anxieux, ne sachant ce qui était arrivé.

— Nous devons être cloués sur quelque récif, murmura le commandant, lorsqu'il se fut

ressaisi. Pourvu que nous ne soyons pas trop loin de quelque terre. Veuillez vous assurer de ce qui en est, fit-il, en s'adressant à son second. Et il se reprit à examiner anxieusement l'horizon.

Des nuages de plomb l'obscurcissaient encore devant les naufragés, mais au loin, en arrière, on voyait la mer étinceler sous le ciel bleu. Le vent avait complètement cessé de souffler. Les vagues se faisaient moins hautes. La tempête semblait vouloir prendre fin.

— Mon commandant, l'eau diminue dans la cale, vint dire l'officier qui surveillait le travail des pompes.

— Bon! fit le commandant joyeusement surpris. Faites distribuer du vin aux hommes, et que l'on redouble d'efforts.

— Le navire est pris entre deux rochers, fit le second qui avait attendu que l'officier fût parti, pour faire sa communication.

— Pourra-t-on le dégager? interrogea le commandant.

Le second eut un geste incertain.

— Il ne manquait plus que cela, fit le commandant. Heureusement que les pompes gagnent sur l'eau ; nous allons pouvoir nous occuper du sauvetage. Pourvu que nous ne soyons pas trop loin de quelque terre. Et il interrogea l'horizon.

Les nuages glissaient au-dessus de la tête, découvrant derrière eux le jour éclatant. Mais, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, c'était la mer redevenue calme, unie et brillante, dans toute son étendue, sans autre limite que l'horizon.

Le commandant le fouillait de sa longue-vue ; mais partout il ne voyait que les vagues étinceler sous les rayons du soleil que l'on voyait, maintenant, briller haut dans le ciel.

Il eut un geste découragé, et se tourna vers l'avant encore obscurci par les nuages qui s'éloignaient, et dont on voyait l'ombre glisser sur les flots.

— Terre ! s'écria tout à coup la vigie, qui était restée à son poste.

Et, en effet, à quelques encablures du bâtiment, des nuages qui la découvraient peu à

peu en s'éloignant, surgissait une ligne brune qui, en effet, ne pouvait être que la terre : île ou continent? Qu'importait ! L'espoir du sauvetage en tous cas.

— Nous pourrons dire que nous l'avons échappé belle, murmura le commandant. S'adressant au second :

— Monsieur de Mortcerf, faites mettre un canot à la mer. Vous irez reconnaître le pays, pendant que l'on va s'assurer de l'état du navire, et se rendre compte des possibilités de le renflouer.

II

AIS, avant de continuer notre récit, il est indispensable de faire connaître quelle espèce d'hommes étaient ces transportés, quels étaient les événements à la suite desquels ils se trouvaient ainsi livrés aux sévérités de l'Administration.

Pendant longtemps les misérables, ceux qui supportent tout le poids de l'organisation sociale en produisant l'abondance et le luxe, alors qu'ils n'ont, pour leur part, que misères et privations, avaient subi leur sort plus ou moins patiemment, croyant qu'il soit naturel que, parmi les hommes, il y en est qui commandent, et que ceux-là soient mieux

payés de leurs peines, et d'autres qui obéissent, ceux-ci se contentant de ce que leur laissent ceux-là.

Et puis, les prêtres n'étaient-ils pas venus expliquer que le travail étant le châtiment de la race humaine, il fallait s'y courber pour mériter le ciel !

Mais cela n'avait pas empêché que, peu à peu, on s'était demandé comment il se faisait que c'étaient ceux qui avaient toute la peine qui crevaient de faim et ceux qui ne faisaient rien qui regorgeaient de tout ?

Et, comme on n'en était pas encore arrivés à se demander pourquoi il y avait des gens qui commandaient aux autres, on avait attribué les causes de la misère dont on souffrait, à la mauvaise façon de gouverner de ceux qui étaient à la tête, et on s'était imaginé qu'en les changeant lorsqu'ils gouvernaient mal, et en les remplaçant par ceux qui promettaient de rendre tout le monde heureux, on verrait enfin fleurir la justice parmi les hommes.

Des révolutions eurent lieu. On changea

plusieurs fois la forme du Gouvernement. De la royauté on passa à la République, de la République à l'Empire, pour en revenir à la royauté, et, après une douzaine de changements de cette façon, on en revint à la République ; mais si, au cours de ces révolutions, on avait réussi à changer le pouvoir de mains, si les ouvriers avaient pu obtenir quelques libertés politiques, pour le plus grand nombre d'eux, ces libertés ne signifiaient rien, car leur sort restait toujours misérable, et que n'est pas libre celui qu'un travail exténuant maintient dans l'ignorance, et que pour exercer sa liberté, il faut disposer de temps et d'argent ; ce qui manque toujours chez l'ouvrier.

Ces déceptions si souvent répétées finirent par faire comprendre aux travailleurs que le Gouvernement n'est que la trique qui doit les maintenir dans l'asservissement économique, et que, quelle que soit la main qui manœuvre, elle n'en frappe pas moins dur, lorsqu'ils font mine de réclamer ce qui leur est dû.

Ils comprirent que ce n'était pas la forme

de Gouvernement qui importait, ni d'inscrire au Code tant de lois accordant une foule de droits que le manque de moyen de les exercer rendait absolument inutiles. Ils comprirent que leur misère dépendait de ce que la société était divisée en riches et en pauvres, et que les pauvres étant, pour manger, forcés de vendre leurs forces de travail aux riches, ceux-ci en profitaient pour faire travailler les pauvres à leur place, et avaient soin de les tenir dans la misère pour qu'ils soient toujours dépendants des riches. Et alors la lutte changea d'aspect. Elle devint celle des pauvres contre les riches, des affamés contre les repus.

Mais l'homme qui travaille douze heures par jour ne peut guère développer son intelligence, surtout lorsque ses parents, par misère, ont dû l'enlever de bonne heure à l'école pour l'envoyer à l'usine, et encore mieux, quand à cette école, on a eu bien soin de lui enseigner que tout ce qui existe est bien, ne peut pas être autrement, et qu'il doit respecter le gendarme, le juge, le député, le préfet

et tout le gouvernement, et aussi le banquier, le patron et tous ceux qui sont plus riches que lui.

Aussi ce n'est que très lentement que les travailleurs prenaient conscience de leur situation, des véritables causes de leur misère. Ce ne fut que chez une petite minorité que se développèrent les idées d'émancipation, le besoin d'avoir part aux jouissances de la vie, de devenir des hommes et non plus des machines à produire.

Et si, sous l'influence de cette minorité, les revendications prirent un caractère économique, c'est-à-dire, que l'on demanda des changements dans la propriété, l'erreur politique était trop profondément ancrée dans les cerveaux pour disparaître complètement, et cela contribuait à entraver les efforts de ceux qui avaient compris.

Cependant, l'éducation se faisait tout de même, et les revendications s'accentuaient dans le sens économique, et on avait trouvé un moyen d'essayer les forces ouvrières. C'était ce que l'on appelait la grève générale.

C'est-à-dire, arrêter, en même temps, le travail partout et dans toutes les branches de l'industrie, afin de démontrer aux bourgeois que la vie sociale est toute le fait de l'activité de ceux qui travaillent.

A diverses reprises, des essais furent tentés, mais qui échouèrent faute d'entente entre les travailleurs, ce qui était dû à l'ignorance de la grande majorité. Mais, même avortés, ces essais dessillaient les yeux d'un certain nombre, en leur apprenant ce que pouvait l'union. Et, un beau jour, en une nouvelle tentative, toute vie sociale fut arrêtée pendant trois jours, en plusieurs localités !

La plupart des lignes de chemin de fer avaient vu leur service désorganisé, le service postal avait été manqué, malgré que l'on avait essayé de le faire faire par des soldats ; des quartiers entiers, dans certaines villes, avaient manqué de pain, les boucheries de viande. Il n'y avait que les grévistes qui, s'étant précautionnés à l'avance, avaient pu recéder des provisions aux grévistes de la dernière heure, entraînés par le mouvement.

Malheureusement, ce mouvement ne réussit que dans un petit nombre de localités. Quelques villes, que l'on supposait devoir donner l'exemple, firent complètement faillite. Et puis, il faut bien le dire, même parmi les grévistes, peu étaient pleinement conscients du but à poursuivre, ils furent eux-mêmes embarrassés de leur victoire. Beaucoup réintégrèrent le travail se contentant de fallacieuses promesses de leurs exploiteurs, pendant que le gouvernement procédait à des arrestations en masse. Le mouvement fut enrayé, et on finit par avoir raison des initiateurs.

Mais la bourgeoisie en garda une telle peur, et voulant empêcher le retour d'un pareil danger, elle entama une campagne de presse. Et comme, en certains endroits, il y avait eu des conflits avec la troupe, avec des morts et des blessés de part et d'autre, cela lui fut facile. Elle fit feu de tous ses journaux.

De toutes parts on réclama des mesures de rigueur : dissolution des syndicats, sup-

pression des organes corporatifs, déportation des « meneurs, » et enfin tout ce que la haine et la peur pouvaient inspirer aux valets de plume.

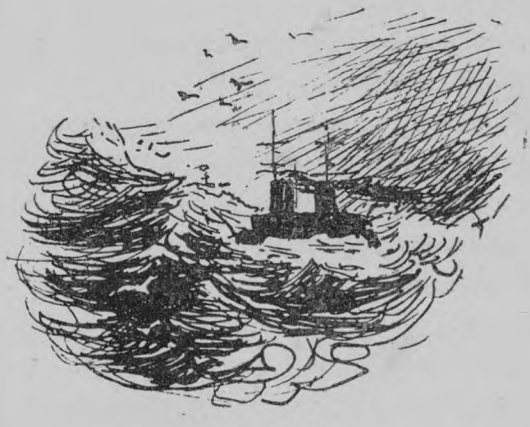
Mes petits lecteurs ne peuvent pas savoir encore de quoi est capable une presse domestiquée, mais ils peuvent se renseigner auprès de leurs pères ou grands-pères qui ont traversé la période de juin 1848 ou mai 1871, ils apprendront jusqu'où peut descendre la bassesse humaine chez ceux qui se prétendent l'élite.

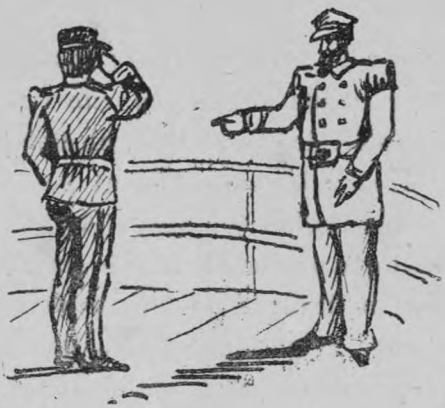
Le gouvernement qui ne demandait qu'à agir, s'autorisa de cet ensemble unanime — on avait bâillonné tous ceux qui auraient pu jeter une note discordante, — pour se lancer dans l'arbitraire. Ayant compris qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et que les lois répressives n'avaient de force qu'autant que l'opinion publique était avec elles, sachant bien qu'il ne réussirait pas à museler indéfiniment la véritable opinion, il se résolut à agir sans s'inquiéter des formes légales, et à ne pas perdre son temps en discussions oiseuses au

Parlement pour l'obtention de lois nouvelles. Il eut vite fait d'en déterrer dans l'arsenal des anciennes, et de les appliquer avec plus ou moins d'à-propos au cas présent.

Tout ce que le mouvement anarchiste et syndical comptait de plus actif fut emprisonné. Des tribunaux spéciaux furent organisés et entrèrent immédiatement en fonctions. Et comme on avait bien choisi ceux qui devaient composer ces tribunaux, tout ceux qui leur furent déférés furent condamnés à être déportés dans la Guyane ou dans les coins les plus malsains du Gabon.

L'Aréthuse était un des convois qui, en exécution des condamnations prononcées, emportaient à la mort, par la fièvre et l'épuisement, quelques-uns de ceux qui, en désirant plus de bien-être, et plus de liberté pour tous, avaient fait trembler de peur ceux dont la vie est faite de la misère et de l'esclavage des producteurs. Seulement, faveur inespérée, c'était le premier qui avait été désigné pour une colonie salubre. C'était vers la Nouvelle-Calédonie qu'il se dirigeait.





III

Lorsque le second revint rendre compte de sa reconnaissance, il faisait presque nuit.

Pendant qu'il relevait la côte la plus près et visitait un certain rayon du terrain, on s'était assuré de l'état du navire.

La tempête l'avait poussé entre deux récifs à fleur d'eau où il s'était trouvé retenu, serré comme en un étau gigantesque. L'ouverture par laquelle pénétrait l'eau s'étant trouvée serrée contre le roc ; grâce à cette circons-

tance, la voie s'était trouvée à moitié aveuglée. Les calfats avaient eu vite raison de ce qui restait de l'ouverture, on finissait de vider la cale. Le commandant put donner toute son attention au rapport du second.

Autant que permettaient de le supposer les quelques indications que l'on avait pu relever, la terre en vue était une île, relativement assez importante, paraissant inhabitée, quoique la végation y semblât assez active.

Il n'avait, vu le manque de temps, pu s'assurer si on pouvait y trouver des moyens de subsistance, en tout cas, elle offrait, à coup sûr, un refuge momentané très commode où l'on pourrait, à l'abri, prendre les mesures nécessaires au renflouement du navire, si cela était possible avec les moyens dont on disposait, ou tout au moins attendre une occasion d'être rapatriés.

Comme la nuit était venue, il fut décidé que le débarquement aurait lieu le lendemain. Le commandant fit rassembler tout le monde sur le pont. Il félicita d'abord l'équipage de sa bonne tenue et les soldats de

leur discipline; puis s'adressant aux transportés, il les remercia de leur obéissance et du zèle qu'ils avaient déployé pour le sauvetage du navire; il les assura qu'il leur en serait tenu compte lorsqu'il aurait pu les mener à destination. Puis il envoya tout le monde prendre un repos qui était bien gagné en leur recommandant de se tenir prêts, pour débarquer le lendemain matin.

Les transportés n'avaient fait montre d'aucun sentiment à l'allocution du commandant. Cependant on sentait à leur attitude qu'ils ne se considéraient plus comme prisonniers.

Soit que le commandant eût senti cette attitude, soit qu'il n'osât pas en donner l'ordre, ils ne furent pas obligés de réintégrer leurs cages. Ils purent se caser comme ils l'entendaient dans la partie de l'entrepont qui leur était affectée. Seuls les factionnaires qui gardaient les issues, armes chargées, et les deux pièces de canon chargées à mitraille, qui continuaient à allonger leurs gueules menaçantes, venaient leur rappeler que l'autorité se croyait encore toute puissante.

Mais avant de se livrer au repos, des groupes se formèrent, des conciliabules eurent lieu; de temps à autre, un membre d'un groupe s'en détachait pour visiter les autres, et revenait d'où il était parti.

Cela dura quelque temps, puis les groupes se dispersèrent et chacun s'arrangea du mieux qu'il put, pour passer la nuit.

Le lendemain matin, le réveil fut sonné. On fit d'abord embarquer les femmes et les enfants à bord des chaloupes, dont une à vapeur, qui avaient résisté à la tempête. Cela demanda deux voyages.

Puis ce fut au tour des fusiliers marins, puis on embarqua des caisses de vivres, des outils, des toiles pour construire des abris ; enfin tout ce que l'on put supposer avoir besoin dès les premiers moments. On verrait par la suite, ce qu'il y aurait à faire. Le navire semblait devoir résister indéfiniment aux causes de destruction, en la place où il semblait cloué.

Puis ce fut au tour de l'équipage, enfin les officiers, puis en dernier lieu, le commandant.

Le campement s'établit près de la plage, en attendant que l'on eût poussé des reconnaissances dans l'intérieur de l'île, afin de choisir un lieu plus favorable, s'il fallait faire une station prolongée.

Le commandant, en indiquant les emplacements où chaque groupe devait s'installer, avait désigné celui que devaient occuper les transportés, de façon à ce qu'ils fussent constamment sous la surveillance des soldats ; mais, sous prétexte que l'endroit n'était pas bien situé, ils trouvèrent le moyen de s'écarter de l'emplacement choisi par le commandant. Il se forma, pour ainsi dire, deux camps. L'équipage, les soldats autour des officiers d'un côté, les transportés et leurs familles de l'autre. Le commandant, qui sentait que les transportés ne subiraient pas facilement un acte d'autorité, n'osa rien dire, attendant de se rendre compte de la situation exacte, pour prendre les mesures que lui dicteraient les circonstances.

Le débarquement, quoiqu'il n'eût à subir aucune difficulté, fut assez long et laborieux,

la journée était très avancée lorsque le dernier homme eut mis pied à terre, que l'on eut transporté les dernières caisses de vivres et d'outils. Il était trop tard pour relever le point, et faire les calculs pour se rendre compte en quel lieu du globe la tempête les avait poussés.

On se contenta donc d'élever des abris temporaires que l'on construisit de branchages enlevés aux arbres les plus proches, et des toiles que l'on avait apportées du navire, et, après un repas sommaire on se retira sous les abris, remettant au lendemain d'apprendre où on était et décider ce qu'il y aurait à faire selon le lieu où les avait poussés la tempête, et la facilité de communications avec des lieux habités qu'on avait à en attendre.

La matinée du lendemain se passa en flâneries et en bavardages, on était trop anxieux de savoir ce que réservait la consultation du soleil pour entreprendre n'importe quel travail. Et, vers midi, lorsqu'on vit le commandant se diriger vers la hauteur la plus pro-

che, tous les yeux furent fixés vers lui et ne le quittèrent plus jusqu'à ce que, ayant pris toutes ses mesures et observations, il redisparut sous la tente que l'on avait élevée pour les officiers.

Quel était le résultat des observations du commandant ? C'est ce que les transportés, soldats et marins attendaient anxieusement d'apprendre ; mais la journée se passa, sans qu'on les rassemblât pour quelque communication que ce soit.

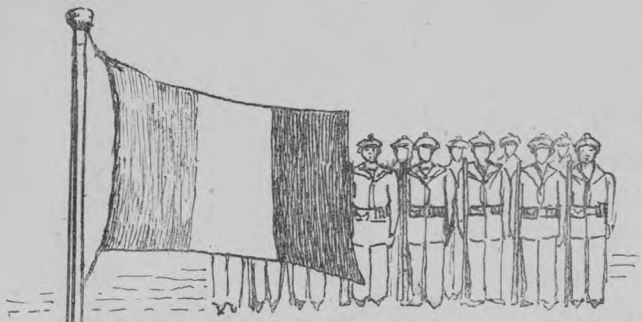
Toute la journée, les officiers du navire eurent des conciliabules, auxquels prirent part ceux des fusiliers marins, leur figure paraissait soucieuse, mais rien ne transpira de ce qui semblait les inquiéter.

Tous étaient fortement intrigués de ce silence, et quelque peu inquiets; mais la nuit arriva sans qu'aucune communication fût faite, et l'on dut encore ce jour-là, aller dormir sans savoir où l'on se trouvait.

Où était-on? Que signifiaient le mutisme des officiers, la gravité de leur physionomie ? Serait-on enfin renseigné le lendemain ? Tel-

les furent les questions auxquelles on tentait de donner une solution sans la trouver. Enfin l'agitation finit par s'apaiser et chacun se casa sous les abris pour dormir.

Le commandant, cependant, avait fait prévenir que, quoique hors du vaisseau, la discipline serait maintenue, et que le réveil serait sonné à terre comme si rien ne s'était produit, et que le tambour ou le clairon, donnerait le signal des actes de la vie journalière, comme ils le faisaient à bord.



IV

Le lendemain, le clairon sonna le réveil comme il avait été dit. Dociles au signal, marins et soldats furent bientôt sur pieds et emmenés à diverses manœuvres qui leur furent commandées.

Mais chez les transportés, il n'y fut donné aucune attention, et le soleil était déjà haut que beaucoup d'eux ronflaient encore à poings fermés, se reposant des fati-

gues endurées pendant le naufrage et le débarquement. Et ce ne fut pas sans peine que les gardes-chiourme, qui en avaient la surveillance spéciale pendant la traversée, mais qui, à terre, étaient restés avec les soldats, réussirent, pour obéir aux ordres du commandant, à rassembler le nombre nécessaire pour exécuter les corvées demandées.

Il s'agissait de creuser un trou en face la tente du commandant, et d'y dresser un mât qu'une partie de la corvée alla, sous les ordres d'un quartier-maître, chercher à bord de l'*Aréthuse* toujours clouée entre ses deux rochers.

La plantation de ce mât intrigua fortement les naufragés qui ne cessèrent pas de rôder autour des travailleurs, s'enquérant des raisons qui le faisaient élever, mais personne ne put les donner, le quartier-maître qui surveillait le travail, n'en sachant pas plus que les autres. On lui avait donné l'ordre de faire planter un mât. Il le faisait planter. Il n'en savait pas davantage.

Cependant, le commandant fit battre le ras-

semblement, et envoya des sous-officiers avertir les transportés qu'il s'agissait d'une communication importante.

C'était au pied du mât que le rassemblement avait lieu. Le commandant s'y tenait entouré de tous ses officiers. Tous avaient la physionomie grave et soucieuse. Derrière eux, se tenait une section de soldats en armes.

Lorsque tout le monde se fut aligné sur plusieurs rangs, face au mât, le commandant prit la parole.

Il commença par remercier tout le monde de la bonne volonté déployée, ajoutant qu'il n'attendait pas moins de leur bonne discipline et qu'il espérait qu'ils en donneraient des preuves nouvelles au milieu des nouvelles difficultés contre lesquelles ils allaient être appelés à lutter.

Car, il ne voulait rien dissimuler, les circonstances étaient graves; plus graves qu'on ne le pensait. Si on ne réussissait pas à renflouer l'*Aréthuse*, les limites du séjour que l'on était contraints de faire sur l'île seraient-elles peut-être indéfiniment éloignées !...

Un frémissement courut les rangs, les visages se consultèrent et se reportèrent, interrogateurs, vers le groupe d'officiers, toujours immobiles.

— Mes observations d'hier, reprit le commandant, m'ont appris que la tempête nous a jetés en dehors de toute route suivie par les vaisseaux qui sillonnent les mers, mettant en relations suivies les diverses régions habitées.

L'île sur laquelle nous avons débarqué se trouve entre le 17e et le 18e degré de latitude sud et vers le 185e de longitude. Elle doit faire partie d'un groupe connu, mais dont la situation en dehors de toute route, le peu d'importance qu'il possède, fait qu'aucune nationalité ne s'en inquiète et qu'il n'est visité que par hasard ; de sorte que nous ne pouvons faire aucun fonds sur le dehors pour notre rapatriement. Nous pouvons être visités par un navire venant du monde civilisé, dans quelques jours, aussi bien qu'il peut se passer des années et des années sans que nous recevions aucune nouvelle du dehors.

Il va donc falloir organiser notre vie pour

trouver ici les ressources nécessaires à reprendre notre route, ou trouver le moyen d'y vivre, en attendant des secours possibles mais incertains.

Mais si nous sommes loin de la mère patrie, nous lui devons toujours respect et obéissance. Moi, et les officiers ici présents, partout où nous sommes, représentons le Gouvernement de la République. Nous avons charge d'assurer le respect de ses lois aussi bien que la sûreté et le bien-être de ses sujets, partout où les circonstances nous font les seuls dépositaires de l'autorité.

Vous pouvez donc compter sur notre sollicitude pous assurer la régularité et la bonne marche de la petite patrie — image de la grande — que nous sommes appelés à former ici. Mais, en retour, j'attends de vous une obéissance complète aux mesures que nous dicteront les besoins.

Vous, matelots et soldats, ici comme en France, comme sur l'*Aréthuse* vous n'oublierez pas les devoirs que vous impose la discipline.

Il se tourna vers les transportés dont les rangs s'alignaient sur la gauche des troupes.

— Vous, les transportés, je n'ai qu'à vous louer du zèle que vous avez apporté au sauvetage commun. Je ne veux pas savoir jusqu'à quel point étaient justifiées les mesures que la société avait cru devoir prendre contre vous, je ne veux voir en vous que des citoyens revenus de leur égarement, prêts à se plier à toutes les nécessités du salut commun. J'adoucirai pour vous les rigueurs de la discipline, et userai à votre égard d'une large bienveillance ; les conditions exceptionnelles où nous nous trouvons me permettent d'agir ainsi envers vous. Mais, en retour, j'attends de vous une obéissance passive aux ordres de ceux qui vous commanderont. En dehors des heures de travail vous serez libres. Des emplacements vous seront désignés pour établir votre campement, ainsi que celui de ceux qui sont accompagnés de leur famille. Vous pourrez vous y installer comme vous l'entendrez.

On va vous répartir par escouades pour

le travail. Vous pourrez nommer parmi vous, dans chaque escouade, celui qui en aura la direction, et servira d'intermédiaire avec les chefs de l'administration.

Si, par la suite, comme il est à espérer, nous pouvons nous rapatrier, je pense que le Gouvernement saura tenir compte à chacun du zèle qu'il aura apporté à l'accomplissement de ses devoirs, et usera d'une large clémence à votre égard. Vous pourrez compter sur moi pour vous recommander à sa bienveillance.

Il fit un signe, un groupe de canonniers se dirigea derrière les tentes et revint traînant une des légères pièces d'artillerie, faisant partie de l'armement de l'*Aréthuse*, et que l'on avait ramenée dans la matinée.

Pendant ce temps le commandant continua :

— Ceci bien entendu ; comme cette île n'a aucune désignation spéciale sur les cartes, et n'appartient, par conséquent à personne ; qu'elle sera pour nous le sol de la patrie, je vais en prendre possession au nom du peuple français.

Lorsque la pièce fut mise en batterie au pied du mât, se découvrant, le commandant articula :

— Au nom du peuple français, moi, Yves Kerguen, comte de Kerguennec, commandant du navire l'*Aréthuse*, déclare prendre possession de cette île à laquelle je donne le nom de mon navire, Aréthuse.

Et, à son signal, un drapeau tricolore fut hissé au haut du mât, et vingt et un coups de canon furent tirés en signe de prise de possession, pendant que, officiers, soldats et matelots poussaient par trois fois, le cri de : Vive la France !

Seuls, les transportés ne bougèrent pas, et ne proférèrent aucun cri.

Le commandant qui les regardait eut un froncement de sourcils, mais ne fit aucune remarque. Il reprit :

— Comme je vous l'ai dit, j'ignore encore, si, avec les moyens dont nous disposons, nous pourrons renflouer l'*Aréthuse* et reprendre notre route. Nos premiers efforts vont porter de ce côté.

L'île, d'après la visite sommaire qui en a été faite, nous paraît pauvre en moyens de subsistance, à moins qu'une visite plus complète ne nous révèle, dans les parties que nous n'avons pu explorer encore, des ressources qui semblent manquer par ici.

D'autre part, les vivres que renferme le vaisseau, en admettant qu'ils n'aient subi aucune avarie du fait de l'inondation, et en les ménageant avec la plus stricte économie, ne peuvent nous mener au delà d'un an. Or, je vous l'ai dit, j'ignore combien de temps nous resterons prisonniers ici.

Heureusement qu'à bord se trouvent des graines et des racines qui devaient être distribuées aux transportés lorsqu'ils seraient arrivés à destination, et que nous pourrons essayer de cultiver si cela est nécessaire.

Ceux des officiers qui ne seront pas employés au travail de sauvetage du navire, exploreront l'île et détermineront l'endroit le plus favorable pour l'établissement de nos cultures, si l'impossibilité de sortir d'ici nous est démontrée.

Le Gouvernement — il se tourna vers les transportés — vous destinait à mettre en valeur le sol de notre colonie de la Nouvelle-Calédonie, je n'ai pu vous mener à destination ; ce que vous deviez accomplir là-bas, vous le ferez ici. Voilà tout.

Mais en ce moment, le travail le plus urgent, est de vider le navire pour l'alléger et sauver les vivres et tout ce qui peut nous être utile ici, c'est à ce travail que nous devons consacrer nos efforts.

On va vous organiser par équipes aujourd'hui, vous pourrez vous reposer le reste du temps que vous aurez de libre. On ne commencera le travail que demain matin, au réveil.

Vous pouvez rompre. J'ai dit.

V

Lorsque le commandant eut terminé, les transportés se retirèrent en leur camp, — soldats et marins restant seuls au camp officiel — se communiquant leurs impressions, échangeant des réflexions.

Ils retournèrent chez eux, par groupes fort animés. Et lorsqu'ils furent arrivés à leur emplacement, loin de se disperser, ils se réunirent en un seul groupe où dominèrent pendant quelque temps, les discussions particulières.

Cependant, après quelques instants, l'un des transportés prit la parole. C'était un homme de trente-cinq ans, environ. Deux grands yeux ardents animaient sa physionomie que tempéraient des lèvres un peu fortes, adoucissant l'expression du regard. Il

était grand, élancé, les épaules larges. Autant que le permettaient d'en juger sa tête et sa figure rasées de forçat, en temps ordinaire, il devait être pourvu d'une abondante chevelure et barbe noires.

— Camarades, commença-t-il, après avoir jeté un coup d'œil sur les environs, sommes-nous seuls ici? N'y a-t-il pas de roussin parmi nous ?

— Tu peux y aller, Berthaut, les gaffes sont restés là-bas, avec les officiers, en train de prendre des ordres, fit un autre transporté, un grand garçon de vingt-cinq ans environ, à la figure réjouie.

— Bon, reprit Berthaut, que quelques-uns fassent le guet pour que nous ne soyons pas surpris, pendant que nous allons étudier ce qu'il nous reste à faire.

— Qui vient avec moi, fit un troisième. Toi, Forgeot, fit-il en s'adressant à celui qui avait répondu à Berthaut. Viens-tu ?

— Je veux bien, mais nous ne serons pas trop de cinq ou six pour battre le terrain.

Quatre ou cinq autres transportés se dé-

tachèrent et s'éloignèrent du groupe pour surveiller les environs.

Berthaut continua :

— M. le commandant a arrangé sa petite affaire, pour que ça marche à son idée. Il a distribué les rôles : il sera le gouvernement, sa force armée est tout organisée, notre rôle est tout indiqué, nous continuerons à être le bon populo qui produira pour eux. Il n'a oublié qu'une chose, c'est de nous consulter.

La France ! La Patrie ! La Société ! L'Autorité ! tout cela ce sont de fort excellentes choses pour lesquelles on nous envoyait au diable, nous y faire crever, c'est encore une autre chose qu'il a oubliée ; sans cela, il se serait aperçu que ça ne pouvait guère avoir d'influence sur nous.

— Qu'as-tu à te plaindre, fit une voix. Si nous sommes bien sages, il nous recommandera à la bienveilllance du gouvernement, s'il peut nous ramener sous sa coupe.

— Oh ! Je ne doute nullement des bons sentiments de M. Yves Kerguen de Kerguennec, mais puisque l'occasion se présente de

reprendre notre liberté, nous serions bien bêtes de n'en pas profiter.

Pour moi, je suis bien résolu à ne faire que ce que je voudrai, tout au moins que je reconnaîtrai nécessaire d'accomplir, à n'accepter l'autorité de personne. Et si tous, tant que nous sommes ici, nous sommes réellement ce que l'on nous a accusés d'être pour nous déporter, c'est-à-dire des hommes libres et indépendants, nous montrerons à ce monsieur que l'on ne fait pas de nous ce que l'on veut.

— Eh bien, tombons dessus, interrompit quelqu'un.

— Ça ne sera pas bien malin à désarmer les trouffions, fit un autre.

— Il y en a, parmi eux, qui ne demandent pas mieux que de se débarrasser de leurs officiers. Qu'attendons-nous ?

Les réflexions se faisaient jour de tous les côtés.

Berthaut, qui, pour parler s'était perché sur un petit monticule, les bras croisés, laissa passer les interruptions ; puis, lorsque l'effervescence se fut calmée.

— Lorsque, grâce au besoin de nous qu'il avait, nous avons pu circuler hors de nos cages, et communiquer, il a été décidé, vous le savez, que nous ne livrerions rien au hasard, et que nous attendrions une occasion vraiment favorable. Au moment de la tempête, le plus urgent c'était de se tirer du péril. Mais à présent, je crois que le moment est venu. Il ne faut pas attendre qu'il ait rétabli parmi ses hommes la discipline, que les événements ont gravement compromise. Le temps est venu de se décider...

— Hé ! les copains, fit Forgeot qui arriva en courant, je crois qu'au camp on s'inquiète de votre conciliabule. Le commandant s'agite. Sa lunette est sans cesse braquée ici. Il a donné l'ordre aux gardes-chiourme de venir voir ce qui se complote ici, leur petit groupe se dirige vers nous. Et du regard, il désigna un groupe d'une douzaine d'hommes qui se dirigeaient vers le plateau où se tenaient les transportés.

— Eh bien, laissons-les venir, fit un grand diable roux comme l'on pouvait en juger à

sa barbe qui commençait à repousser, nous allons faire leur affaire tout de suite.

— Oui, faisons-leur payer une fois pour toutes les tracasseries dont ils n'ont cessé de nous abreuver.

Et un frémissement de colère secoua le groupe des transportés.

— Lartigues ne s'est pas montré mauvais diable, et nous a souvent fait passer des communications des camarades.

— Tant pis pour lui, s'exclama une voix. Il n'avait qu'à ne pas se faire garde-chiourme.

— Un mot, camarades, interrompit Berthaut, pas de violences précipitées, si nous ne voulons pas mettre le commandant sur ses gardes, et faire avorter notre révolte. Pour le moment laissons les gardes-chiourme tranquilles, et occupons-nous plutôt d'arrêter les détails de notre entreprise.

Et comme beaucoup des auditeurs approuvaient :

— Laissons venir les roussins, cédons-leur la place. Puisque nous sommes sous la vue du commandant, je propose que, sans avoir

l'air de rien, en faisant semblant de nous promener, nous nous rendions, par petits groupes, ou isolément, dans le petit bois que l'on aperçoit là-bas. — Et du doigt, il indiqua, à l'opposé du camp des officiers, un petit bois qui couronnait une petite colline, mais que cachait à la vue du camp, le plateau où se trouvaient les transportés.

Seulement, pour que les mouchards ne se doutent de rien, il sera prudent de ne pas s'y rendre directement, mais par des détours, quelques-uns, même, en passant par le camp. Que ceux qui prendront ce chemin, emmènent des femmes et des enfants avec eux, cela attirera moins l'attention. On fera même bien d'en laisser quelqus-unes ici, pour amuser les roussins, qu'ils n'aient pas trop le loisir de surveiller la campagne. On découvre trop le pays d'ici.

— Bon, fit Forgeot, si quelques copains veulent rester avec moi, je me charge de les amuser.

Et le rassemblement se dispersa lentement. Lorsque le groupe des surveillants ar

riva sur le plateau, il ne restait plus qu'une vingtaine de transportés, hommes ou femmes, occupés à une partie de chat coupé qui semblait les égayer profondément.

— Tiens, fit l'adjudant des surveillants, s'adressant à Forgeot qui, en courant, venait de le croiser, où sont donc passés vos camarades ? Ils étaient tous là, il n'y a pas dix minutes.

— Est-ce que je sais, fit Forgeot, en faisant un saut de côté pour éviter d'être pris par la partenaire qui courait après lui, ils profitent du beau temps, ils se baladent. Et il fila droit devant lui.

— Chat, c'est vous qui l'êtes, fit en frappant sur l'épaule de l'adjudant celle qui poursuivait Forgeot, une jolie brune, d'une trentaine d'années que l'on nommait Mélanie, et était la femme d'un des transportés nommé Barthomeuf.

— C'est bon, c'est bon, fit l'adjudant, nous ne sommes pas ici pour jouer. Vos camarades feraient mieux de se préparer à obéir au commandant.

— Chat ! c'est vous qui l'êtes.

Les transportés s'étaient groupés autour des surveillants.

— Eh bien ! quoi ? fit un des transportés avec l'accent traînard, propre aux faubourgs parisiens, nous avons campo pour le reste de la journée, faut bien se distraire, la situation n'est déjà pas si gaie.

— C'est justement qu'elle n'est pas gaie qu'il serait mieux de travailler à s'en sortir.

— Bah ! le commandant est là, pour chercher ce qu'il y a à faire, fit Mélanie.

— Ça, vous avez raison, la belle, fit galammant l'adjudant. Le commandant m'a l'air d'être un homme de tête, capable de nous sortir de ce mauvais pas. Pour mon compte, je suis persuadé qu'il trouvera toujours bien le moyen de renflouer l'*Aréthuse* et de nous ramener en Europe, même quand il ne viendrait aucun navire. C'est un lascar qui m'a l'air de ne pas avoir froid aux yeux.

Et la conversation s'engagea amicalement entre surveillants et transportés.

Lorsque les conspirateurs regagnèrent leur

campement, les surveillants depuis longtemps étaient retournés au camp militaire sans qu'ils se doutassent de quoi que ce soit. Ayant seulement dit à Forgeot et à ses camarades qu'ils aient à avertir leurs amis lorsqu'ils seraient de retour, qu'ils remonteraient eux-mêmes avant la nuit pour procéder à la formation des escouades ordonnée par le commandant.

VI

Lorsque, avant la nuit, les surveillants revinrent pour distribuer les transportés par équipes, ceux-ci les laissèrent faire et firent semblant de se prêter à ce lotissement, et, dans chaque équipe, acceptèrent de désigner un des leurs comme chef d'escouade, et, lorsque vint l'heure d'aller se reposer, chacun se retira sous l'abri temporaire qu'il s'était arrangé et leur camp sembla respirer le repos le plus calme.

Mais vers minuit, des ombres, semblant glisser plutôt que marcher, sortirent d'une hutte plus vaste, abritant un groupe entier. Ces ombres se coulaient sous les abris les plus près, lorsqu'il n'était pas répondu à la secousse qu'ils imprimaient à la construction, et réveillaient les dormeurs.

Peu à peu, sans bruit, sans lumières, la foule des transportés se trouva rassemblée. Parmi eux, se trouvaient une vingtaine de femmes.

— Voyons, fit Berthaut, en étouffant la voix, avant de descendre, il s'agit de s'assurer que chacun se rappelle ce qu'il a à faire. Toi, Landry, tu es sûr de ton sergent?

Oui, c'est lui qui commande le poste à l'entrée du camp. Il est sûr de deux de ses soldats. Justement, comme il était de garde cette nuit il s'est arrangé qu'ils la prennent aussi cette nuit avec lui. Il les fera placer en sentinelles près des faisceaux, nous pourrons nous en emparer sans risques.

— Bon, nous aurons les fusils, mais les munitions? C'est cela dont il faudrait aussi nous emparer, avant qu'on s'aperçoive de notre invasion.

— Sans avoir l'air de rien, nous avons inspecté, avec quelques copains, l'abri où couchent les marsouins, fit Forgeot, rien de plus facile à nous y glisser une douzaine, par des endroits différents, et de rafler les cartou-

chières les plus proches. Nous nous sommes fait expliquer où ils les mettent.

— Parfait! Il ne nous reste plus alors qu'à nous mettre en route, et à donner le signal au sergent de Landry. — Où dois-tu le retrouver, fit-il en se tournant vers ce dernier.

— Près du petit bouquet d'arbres qui est en avant du camp.

— Combien a-t-il de soldats avec lui?

— Une vingtaine.

— Alors vous serez assez d'une trentaine?

— Ça sera suffisant.

— C'est bien entendu. Vous savez ce qui nous attend, si nous sommes surpris au lieu de surprendre. Le commandant est homme à en faire fusiller un certain nombre parmi nous, pour l'exemple et à faire serrer la bride aux autres. Par conséquent, il s'agit de réussir quand même. Tant pis pour ce qui résistera. A part cela, si on peut avoir les armes sans casse, cela vaudrait mieux.

— Un murmure étouffé d'assentiment courut par le groupe.

— Bon, alors on va descendre par petits

paquets, en se dissimulant le plus possible, et que chacun se rende le plus vivement qu'il pourra à la place qui lui a été désignée, pour être prêt à agir lorsqu'il verra s'élever la fusée que Lemaire doit allumer ici dans deux heures.

Seulement, il n'y en a qu'une — je l'avais prise en déménageant du navire sans trop savoir ce que j'en ferais. — Il faut tout prévoir, si elle rate, Lemaire allumera un grand feu; j'espère qu'il sera visible de partout. En tous cas, cela n'ira pas sans quelque bousculade dont le bruit avertira ceux qui, par malchance, ne verraient pas le signal, et alors, qu'ils aillent de l'avant.

Maintenant en route !

Et, glissant de taillis en taillis, étouffant leurs pas, les transportés, par divers sentiers, se dirigèrent vers le camp où tout semblait dormir.

Enfin, vers deux heures, une fusée s'éleva lentement dans le ciel du plateau occupé par les transportés. A ce signal, les transportés bondirent de leurs cachettes, se précipitèrent

sur les faisceaux, s'en emparèrent, et se replièrent en arrière pour se masser.

Pendant ce temps, Forgeot et ses amis n'étaient pas restés inactifs. Ils se joignirent à leurs camarades, apportant tout ce qu'ils avaient pu rafler de cartouchières.

Mais le mouvement n'avait pas été si vite opéré, qu'un des factionnaires, voyant des mouvements suspects, n'ait eu le temps de lâcher son coup de fusil, tirant au hasard.

Bientôt tout fut en rumeur, les hommes s'entrechoquant dans l'ombre se questionnant, allant au hasard, surpris dans leur sommeil.

Enfin quelques lumières parurent. Bientôt la voix des officiers domina le tumulte, s'enquérant de ce qu'il y avait.

— On a volé les fusils, firent plusieurs voix.

— Et nos ceinturons, répondirent plusieurs autres.

En ce moment le groupe des officiers était pleinement éclairé par les porteurs de torches qui se pressaient autour d'eux. On les

voyait s'agiter, secouant les hommes qui leur tombaient sous la main, pendant que les transportés restaient dans l'ombre.

— Comment, on a pris vos armes ? fit le commandant. Que veut dire ceci ? On n'avait donc pas pris les mesures de surveillance que j'avais ordonnées.

— Je vous demande pardon, mon commandant, fit la voix d'un officier. C'est moi-même qui avais placé le poste de garde.

— C'est bon, nous éclaircirons cela demain, fit le commandant dont la voix tremblait de colère. En ce moment, il s'agit de reprendre les armes disparues. Ce sont les transportés qui ont fait le coup. Il faut aller à leur recherche...

— Inutile, mon commandant, fit la voix railleuse de Berthaut, qui parut dans le cercle de lumière que projetaient les torches autour du commandant. Je vous préviens, du reste, que si vous et vos hommes, faites un pas, une décharge de vos fusils vous couchera à terre.

— Que l'on s'empare de cet homme, fit rageusement le commandant.

Le commandant éleva et abaissa son arme.

Mais personne ne bougea. Un groupe de transportés entouraient Berthaut, le fusil prêt à épauler. En arrière, sous l'aube du jour qui commençait à pointer, on voyait la masse des transportés se profiler, sortant lentement de l'obscurité qui l'enveloppait, mettant en batterie l'unique pièce qui avait été débarquée et dont ils s'étaient emparés.

Le commandant tira son revolver et éleva le bras dans la direction de Berthaut.

— Jetez votre revolver, fit ce dernier, ou mes camarades tirent.

Les transportés qui l'entouraient, avaient épaulé et visaient le groupe d'officiers.

Le commandant abaissa et éleva son arme à plusieurs reprises, mais ayant regardé autour de lui, voyant ses hommes sans armes, sauf la douzaine de surveillants armés seulement de leurs revolvers, furieux, il jeta son arme, et se croisa les bras.

— Bon, fit Berthaut, que les autres officiers en fassent autant, ainsi que les gardes-chiourme.

Les armes furent jetées. Deux transportés

se détachèrent pour aller les ramasser.

Berthaut reprit, railleur :

— Vous aviez, monsieur le commandant, décidé de notre sort sans nous consulter. Cela vous semblait tout naturel, étant donné vos idées et vos fonctions.

Lorsque nous étions à bord, nous avons subi la loi du plus fort. La révolte était impossible.

Lorsque, au fort de la tempête, vous avez dû nous laisser quelque liberté, il s'agissait du salut commun, nous nous sommes employés de notre mieux.

Mais aujourd'hui, que la désorganisation de votre force et de votre discipline nous offrait la chance de recouvrer notre liberté, nous reprenons notre qualité d'hommes libres.

Jetés sur une terre où n'existent aucune société, aucun pouvoir établi, nous nous refusons d'accepter votre autorité, de nous plier à vos règlements.....

— Je vois que vous êtes très bon orateur, fit ironiquement le commandant. Mais abrégez, je vous prie. Quelles sont vos intentions ?

Malgré vos menaces, je vous en préviens, nous n'accepterons pas davantage vos ordres, que vous ne voulez accepter les nôtres. Quoique désarmés, nous pouvons résister. Il a fallu que vous agissiez par surprise.....

— Comptiez-vous que nous allions poliment vous demander de nous rendre vos armes, interrompit Berthaut toujours railleur.

Du reste, rassurez-vous, nous ne vous forcerons nullement à nous obéir ; sauf les cas où vous voudriez essayer de nous entraver. Ce n'est pas en vain que nous avons lutté pour des idées de liberté et d'indépendance. Nous ne voulons plus obéir ; ce n'est pas pour nous dresser en maîtres à la place de ceux que nous démolissons.

Nous nous contentons de vous désarmer. Ceux qui voudront vivre avec nous en camarades, en égaux, heureux d'apporter leur part d'efforts à l'œuvre commune, satisfaits d'avoir une part égale ou équivalente en liberté et subsistances, ceux-là pourront se joindre à nous.

Quant à ceux qui croient qu'une société a

besoin de maîtres et d'esclaves, ceux qui pensent ne pouvoir être heureux que s'ils ont une autorité tutélaire pour les entraver dans leur évolution, ou se croient des aptitudes à entraver celle des autres, ceux-là peuvent former la société de leurs rêves en demeurant avec vous, nous ne les contraindrons pas. L'île est assez grande pour tenir deux groupes d'aspirations différentes.

Les vivres et les instruments seront partagés au prorata des participants. Il n'y a que les fusils et les canons que nous garderons. Chacun participera, dans la mesure de ses forces, au débarquement de ce qui reste dans le navire, et le partage s'en fera ensuite équitablement.....

— Dans tout ceci, intervint le commandant, vous faites, il me semble, bon marché de l'*Aréthuse*. Vous parlez comme s'il s'agissait de s'établir sur cette île, et vous ignorez s'il ne sera pas possible de renflouer le navire. Je suppose que vous n'avez pas l'intention de nous retenir ici malgré nous, s'il était possible de remettre le navire à flot ?

— Cela sera à voir plus tard, fit Berthaut. Pour le moment nous n'avons plus rien à nous dire. Voici le jour qui vient, nous allons nous retirer chez nous et procéder à la visite du navire. Vous pouvez vous mettre à la recherche d'un emplacement pour votre colonie, car je suppose que vous serez de notre avis et qu'il sera meilleur pour tous que les deux camps soient éloignés l'un de l'autre?...

Pendant tout ce temps marins et soldats avaient écouté mais sans trop comprendre, pour la plupart, sinon que les rôles étaient changés et que pour l'instant c'étaient les transportés qui étaient les plus forts.

Cependant quelques-uns, qui, du reste, dans la bagarre, n'avaient fait aucune tentative pour recouvrer leurs armes, se détachèrent de leur groupe, et se dirigèrent vers les transportés qui se préparaient à regagner leur camp.

— Hé ! les copains, ne vous en allez pas sans les amis, s'écria l'un d'eux.

Le commandant en les voyant quitter les rangs, fit un pas vers eux.

— La désertion devant l'ennemi est punie de mort, fit-il les dents serrées.

— Si tu peux nous rattraper, fit l'un des déserteurs qui lui fit un pied de nez.

— D'autant plus qu'il y a longtemps que j'étouffe là-dedans, fit un autre, et n'attendais qu'une occasion de le lâcher.

— Hé ben ! mon colon, faisait en même temps un troisième; si tu crois que nous aurions tiré sur des copain pour t'aider à faire le manitou, tu t'es joliment fourré le doigt dans l'œil.

Et les déserteurs allèrent se perdre dans les rangs des transportés.

Le commandant, les bras croisés, pâle de rage les regarda s'éloigner. Puis se tournant vers sa troupe :

— Soldats et marins, c'est bien de rester fidèles à votre devoir ; plus tard nous règlerons les comptes, et la Patrie saura récompenser ceux qui sont restés fidèles au drapeau et châtier les mauvais soldats. Puisque nous nous sommes laissé surprendre, et qu'il nous faut subir ce que nous ne pouvons em-

pêcher, nous ne pactiserons pourtant pas avec des émeutiers. Laissons-les à leur révolte, allons chercher une place pour nous établir.

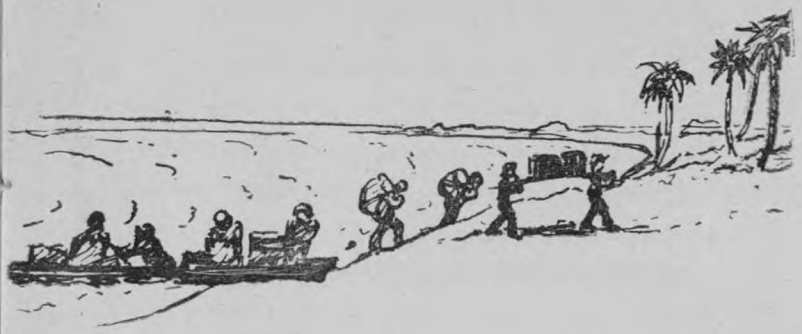
Et, sous les rayons du soleil qui jaillissaient de l'horizon, il s'éloigna avec sa troupe, l'oreille basse, sous le regard narquois des transportés qui les regardaient s'éloigner, mais pas, cependant, sans avoir fait descendre, pour l'emporter, le drapeau tricolore qui avait continué de flotter au gré du vent, indifférent à ce qui se passait au-dessous de lui.

Tout à coup l'un des soldats qui s'était joint aux transportés s'élança près du mât.

— Camarades ! cria-t-il, hier, le commandant, en faisant hisser le drapeau qu'il a si piteusement fait descendre aujourd'hui, a déclaré prendre possession de cette île, au nom du peuple français, et lui donner le nom d'*Aréthuse*. Moi, Sauriac, Hugues, au nom des hommes libres, ici présents, déclare cette île affranchie de toute servitude, accessible à tous les humains, quelle que soit leur nationalité, et propose de l'appeler Terre-Libre !

Nous ne hisserons pas de drapeau, puisque nous ne nous servons pas de ces torchons-là. Mais je propose trois bans pour Terre-Libre.

Et les transportés, riant aux éclats, battirent des mains, en s'écriant : Hurrah pour Sauriac ! Hurrah pour Terre-Libre !



VII

Plusieurs semaines, déjà, se sont écoulées, depuis que les passagers de l'*Aréthuse* sont débarqués dans l'île, que la révolte a eu lieu, et que la séparation s'est faite.

Les transportés étaient restés sur la hauteur qu'ils occupaient, près de la plage où l'on avait abordé, où ils s'étaient fixés primitivement, couchant sous les abris temporaires qu'ils avaient élevés, la saison du reste très belle leur permettant de se contenter de ces abris légers, remettant à plus tard, lorsqu'on serait enfin déchargé du souci de mettre en

sûreté les vivres et les instruments que l'on aurait débarqués de l'*Aréthuse*.

Pour ce qui était du pauvre navire, on s'était assuré qu'il était impossible, avec le peu de moyens dont on disposait, de le remettre en état de naviguer.

Pris entre les deux rochers, comme entre les mors d'un étau formidable, il aurait fallu pouvoir établir des pontons avec de puissants cabestans et de formidables machines pour le haler, car il se trouvait comme encastré entre les rochers, la carène ayant fléchi sous le choc. Puis pour réparer les déchirures il aurait fallu une cale sèche.

Le commandant avait tenu à s'assurer, *de visu*, de l'état du navire, ne voulant pas croire à l'irréparable, s'était rendu avec ses officiers, chez les transportés demandant à visiter le navire. Après inspection, il avait dû avouer qu'il fallait renoncer à tout espoir.

On avait donc poussé avec activité au débarquement de tout ce qui se trouvait sur l'*Aréthuse*.

Marins et soldats avaient dû fournir leur contingent pour cette corvée.

Bien entendu des précautions avaient été prises contre un possible coup de force. Dès les premiers jours, on avait ramené à terre la demi-douzaine de pièces légères que portait le navire, et placées en batterie au village, en protégeant les abords du côté du camp militaire ainsi que du côté de la plage.

De plus, un détachement de transportés en armes veillait sur les opérations.

Les anarchistes étaient les premiers à rire de cette anomalie, d'avoir une milice, alors qu'au camp militaire, si on était divisés par castes : chefs, fonctionnaires et gouvernés, il n'y avait plus d'armée.

Il est vrai qu'il y avait une bonne raison à cela, c'est que l'on ne possédait plus d'armes, sauf les officiers qui avaient conservé leur épée, les transportés n'ayant pas cru nécessaire de la leur demander.

Si, comme gouverneur, le commandant, en son tréfond, éprouvait le désir d'avoir une garde d'honneur, le ridicule de lui faire faire

la parade avec des gaules arrachées au bois voisin, avait contribué à lui faire facilement renoncer à l'idée d'en constituer une. Aucun autre besoin ne pouvait se faire sentir d'une force armée ; rien à craindre des anarchistes, puisque c'était de leur bonne volonté qu'un second camp avait pu se former en dehors d'eux.

Contre les anarchistes de l'intérieur ? La nécessité ne s'en faisait pas encore sentir, puisque, libre choix, ignorance ou dernier reste de crainte inspirée par la discipline, ceux qui étaient restés avec les officiers, y étaient de par leur propre volonté. Et le voisinage des anarchistes aurait rendu dangereux l'emploi de la force contre les individus.

La situation ne manquait donc pas de piquant. Rien que du fait de leur voisinage les anarchistes étaient forcés de conserver une survivance — bien légère cependant — de militarisme, et la société autoritaire était forcée de compter sur la bonne volonté de tous ses participants, et de renoncer, mo-

mentanément, à quelques-uns de ses moyens coercitifs.

— C'est de votre faute, disaient les anarchistes, aux soldats qui les plaisantaient, si nous sommes forcés d'armer des troupes. Mais soyez tranquilles, ce n'est qu'une corvée que nous accomplissons chacun notre tour, puisque votre imbécillité nous y force, mais ça ne deviendra jamais une institution; nous avons bien soin de ne pas nous donner des chefs, et nous l'abandonnerons, lorsque vous serez devenus plus intelligents.

— C'est bon, c'est bon, répliquaient les Aréthusiens, — c'était le nom que dès le début leur avaient appliqué les transportés, tandis qu'eux, ratifiant le nom donné à l'île par Sauriac, se désignaient sous l'appellation de Terrelibériens — nous verrons par la suite. Vous ne voulez pas de chefs; mais ce sont les plus forts ou les plus malins qui vous gouverneront. Ou bien vous finirez par vous battre tous ensemble.

Le débarquement prit pas mal de temps, car on avait décidé de descendre à terre tout

ce que l'on pourrait enlever de l'*Aréthuse*, et l'on ne disposait que de trois chaloupes dont une à vapeur. Le reste avait été enlevé par la tempête. Cependant le déménagement s'acheva sans encombre.

Il avait été décidé également que l'on démolirait le navire afin d'enlever surtout le fer dont on aurait grand besoin à terre, ainsi que les grosses pièces d'artillerie. Mais pour ces dernières, il fallait construire des radeaux capables de les supporter. Cela, ainsi que la démolition du navire, fut remis à plus tard, lorsque les travaux d'installation à terre seraient menés à bonne fin, car il fallait penser à commencer les travaux d'agriculture en préparant le terrain, et aussi à se faire des demeures plus confortables et plus « abritantes » que les abris temporaires dont on disposait.

Lorsque tout ce qui était transportable fut descendu à terre, les vivres furent recensés, et, selon la promesse des anarchistes, loyalement partagés au prorata des membres de chaque communauté.

On procéda de même pour les outils, ustensiles et autres objets de quelque utilité, ainsi que des graines potagères et des racines dont avait parlé le commandant.

Il n'y eut que les armes qui restèrent aux mains des Terrelibériens.

Comme les Aréthusiens avaient beaucoup plus de travail, leur camp se trouvant assez éloigné du rivage, pour transporter la part qui leur était échue, les Terrelibériens leur donnèrent un coup de main pour construire des civières qui facilitèrent la besogne.

Transbordement du navire à la côte, et, pour les Aréthusiens, de la côte à leur camp, cela demanda quelques semaines.

Mais le va-et-vient d'un camp à l'autre, les rapports continuels entre soldats, matelots et transportés, n'avaient pas été sans discussions et échanges de vues et d'idées.

Les officiers, ne voulant pas compromettre leur dignité, n'avaient plus remis les pieds chez les transportés depuis leur unique visite à l'*Aréthuse*. Les corvées étaient commandées par de simples sous-officiers qui étaient

bien forcés, le plus souvent, de laisser aller les choses. On s'arrêtait plus d'une fois de travailler pour discuter.

Lorsque le dernier voyage des Aréthusiens, emportant la fin de ce qui leur était échu, fut accompli, la population terrelibérienne s'était augmentée d'une nouvelle dizaine de transfuges aréthusiens.

VIII

Pendant qu'une partie des transportés travaillaient au débarquement, d'autres étaient à élever des hangars plus solides pour y mettre provisions et ustensiles à l'abri. C'était le plus pressé, puisque c'était sur leur bonne conservation que reposait l'avenir de la colonie.

C'était au milieu de l'emplacement où s'élevaient les huttes provisoires qui, elles-mêmes, devaient par la suite faire place à de véritables maisons, que l'on avait décidé d'édifier les magasins. Et, tandis que quelques-uns abattaient les arbres, équarrissaient les troncs, les débitaient en planches, d'autres fouillaient le terrain, creusant des caves, aménageant l'emplacement.

Cela demanda encore une quinzaine avant

que le hangar fût terminé, car on ne possédait aucun moyen de transport ; il fallait traîner les arbres avec des cordes, du lieu

où on les avait abattus jusqu'à celui où ils devaient être mis en place.

De plus, ne possédant que des haches et

des scies à mains — et en quantité insuffisante — pour obtenir une planche il fallait débiter un tronc entier. On avait essayé sur de petits arbres avec la scie à refendre, mais celles que l'on possédait étaient d'un modèle trop petit pour débiter.

Mais comme le bois ne manquait pas, cela n'avait pas d'importance. Il ne s'agissait pas, pour le moment, de faire élégant, mais solide.

L'atelier de charpenterie du bord avait fourni quelques autres outils accessoires, comme ciseaux, bisaiguë, forets, vrilles, mèches, qui avaient facilité la besogne.

Enfin, l'œuvre fut menée à bien, et un peu plus de deux semaines après leur partage, les vivres et les marchandises débarqués de « l'*Aréthuse* » étaient emmagasinés et à l'abri du mauvais temps, les colons purent passer à un autre ordre de travail.

On avait des vivres, cela était bien, mais, comme l'avait dit le commandant, ils ne pouvaient durer guère au delà d'une année. Quant aux ressources que pouvait fournir l'île, on les ignorait complètement. Quelques

colons avaient bien fait quelques excursions vers l'intérieur, mais aucune exploration sérieuse n'avait encore été tentée.

Il fut donc décidé qu'on allait délibérer sur ce qu'il restait à faire.

Le lieu de réunion était une large place que l'on avait laissée vide au centre de l'espèce de village qui avait été élevé. C'est en bordure de cette place qu'avaient été élevés les hangars.

Toute la population, hommes, femmes et enfants, étaient là.

Lorsque les colons semblèrent à peu près tous rassemblés, l'un d'eux se hissa sur une souche d'arbre et prit la parole:

— Ça n'est pas le tout, les copains, vous savez tous de quoi il s'agit, et pourquoi nous sommes réunis. Maintenant que nous avons mis nos provisions à l'abri, il s'agit de s'occuper de les remplacer lorsqu'elles seront épuisées. Comme c'est une question qui intéresse tout le monde, que chacun donne son avis ; que ceux qui ont déjà quelque idée là-dessus se dépêchent de nous les exposer, afin

que l'on décide sur ce qu'il y a à faire.

— Toi, qu'en penses-tu ? firent quelques voix.

— Ce que je pense là-dessus, c'est bien simple. Il est convenu, n'est-ce pas, que, vu la quantité restreinte de graines que nous avons, et afin d'éviter le gaspillage, tout sera cultivé à travail commun, même pour les plantes potagères.

— Cela, c'est entendu.

— Bon, il ne nous reste donc plus qu'à décider où et comment nous allons commencer à défricher ?

— Où et comment commencer ? Je crois que Lemaire vient de résumer la situation, fit un autre qui, de l'autre côté de la place, émergea au-dessus des têtes.

Pour moi, j'en reviens à mon idée. On devrait, avant tout, explorer l'île, se rendre compte de ce qu'elle renferme. Lorsqu'on la connaîtra, qu'on saura ce qu'elle peut nous fournir on pourra, en connaissance de cause, décider où l'on doit s'établir, se rendre compte du travail à fournir.

— Je répéterai alors, ce qui, déjà, a été dit au cours des discussions qui ont déjà eu lieu à ce sujet : Nous devons rester près de la côte où nous avons déjà fait des travaux d'installation provisoire. Le terrain ne manque pas autour de nous, et qui me semble parfaitement approprié, nous n'aurons que l'embarras du choix. Le temps des semences approche, nous n'avons pas de temps à perdre. Tous, du reste, ne seront pas indispensables, et on peut parfaitement détacher une douzaine de compagnons pour explorer l'île.

Les conversations particulières se firent jour lorsque Berthaut eut fini de parler, et dominèrent pendant quelques instants.

A la fin, une voix se fit entendre par-dessus les têtes.

— J'ai quelques connaissances géologiques, et je crois que je ne peux mieux les employer qu'en aidant à la reconnaissance de l'île. Si une dizaine de camarades veulent se joindre à moi, nous nous mettrons en route dès demain.

— Eh bien : voilà une question vidée, fit

Berthaut, ceux qui voudront partir avec Thiébaud, n'auront qu'à s'entendre avec lui et à s'aboucher avec les magasiniers pour prendre les vivres et les ustensiles qui leur seront nécessaires.

Maintenant, pour ce qui est du choix du terrain à défricher, je crois qu'il serait nécessaire, avant toute discussion, que ceux qui ont quelques connaissances en agriculture, nous donnent leur avis. Il doit y avoir des paysans parmi nous ?

— Hé ! Thirion ! à toi la parole, fit une voix.

Un remous se fit dans la foule, et un colon se hissa sur la souche, à la place de Berthaut.

— Des paysans ! Certainement, nous ne manquons pas ici. Pour mon compte, j'en connais bien une douzaine qui connaissons notre métier, je m'en flatte, et serons en effet d'une grande utilité pour la colonie.

— Chouette ! fit quelqu'un, l'agriculture qui manquait de bras ; on lui trouve des têtes.

— Si Forgeot ne trouvait pas quelque âneries à dire, cela m'étonnerait bien, fit un autre.

— Alors, selon vous autres, qu'est-ce qu'il y a à faire ?

— D'abord, fit Thirion, il faudrait faire le recensement des outils que nous possédons, et par quoi nous pourrons suppléer à ceux qui nous manquent. Je me suis déjà renseigné, et je crois que ça manque plutôt de ce côté-là.....

— Ça, c'est pas bête. Voilà à quoi je n'avais pas pensé, fit quelqu'un dans la foule.

— Comme on a dressé la liste de tout ce que l'on a remisé en magasin, on peut se rendre compte tout de suite. Je crois que c'est Barthomeuf qui est le magasinier. Il n'a qu'à nous dire ce qu'il possède.

— Hé ? Barthomeuf, magasinier du diable, cria un lecteur d'Alexandre Dumas, arrive ici avec ta liste et énumère-nous tout ce que tu possèdes en fait d'instruments aratoires.

— Voilà ! voilà ! fit celui que l'on hélait d'une façon si romantique et qui parut porté en triomphe par deux de ses camarades. J'ai ma liste avec moi. Je savais qu'il y en aurait besoin. Attendez que je la consulte.

En tirant un rouleau de papier de sa poche, il se mit à lire tout haut.

— Nous disons, outils. Voici : tenailles, scies, marteaux.

— C'est toi qui est marteau, où as-tu vu que cela pouvait nous servir à retourner la terre ?

C'était Forgeot qui continuait à faire de l'esprit.

— Oh ! ferme un peu ça, fit quelqu'un. Nous ne sommes pas ici pour nous amuser.

— Attendez, continua Barthomeuf, j'y arrive : pelles, pioches, cela peut servir.....

— Combien y en a-t-il ?

— Quatre pioches et deux pelles.

— Et ensuite ?

— Ensuite... ensuite... et il tournait des feuillets... Ensuite, je ne vois rien en fait d'instruments aratoires.

— Pas de bèches ! pas une petite charrue?

— Non, si tu veux, on va te servir une moissonneuse aussi.

— A la porte !

— Il faudrait en faire une d'abord.

— Hé ! Forgeot, fit Thirion, mets-y un bouchon pour un moment, si ça ne te fait rien. Puis, s'adressant à l'auditoire :

— Quatre pioches et deux pelles, c'est plutôt maigre ; mais en déménageant le navire, j'ai vu un tas d'instruments en fer ou acier qui ne seront jamais ici d'une grande utilité. Il y a également le blindage de l'*Aréthuse*, tout cela peut nous servir à faire des instruments. Nous devons avoir des forgerons parmi nous, s'il n'y en a pas nous apprendrons à forger et nous pourrons,tant bien que mal, fabriquer ce qui nous manque.

— Moi, je suis forgeron, cria une voix. Moi, moi, moi, firent quelques autres.

— Alors, voilà qui va on ne peut mieux, fit Berthaut. A-t-on épuisé le sujet ?

— Alors pendant qu'on y est, on peut fabriquer une charrue ?

— C'est très facile, fit Thirion. On n'est pas forcé de prendre un modèle compliqué, avec les forgerons et les charpentiers, je me charge d'en mettre une sur pattes.

— Tu veux dire sur roues, répliqua Forgeot, incorrigible.

— Ce n'est pas forcé qu'il y ait les roues. A la rigueur on peut s'en passer. Mais si on peut en établir, il y aura moins de tirage. Voyons, y a-t-il des charrons parmi nous ? Et il interrogea la foule du regard.

Comme personne ne répondait :

— Pas de charron : Mais il y a bien quelque menuisier ou charpentier qui puisse construire une paire de roues?

— Moi, fit quelqu'un. Je n'ai jamais travaillé en grand, mais j'ai fait des roues pour des petites charrettes d'enfants, je crois pouvoir m'en tirer dans la construction de plus solides.

— Bon, fit quelqu'un, vous aurez une charrue, mais avec quoi la ferez-vous tirer ?

— Tiens, c'est vrai, firent plusieurs voix, nous n'avons pas de bêtes de traits.

— Cela n'est pas un empêchement, fit Thirion, nous sommes assez nombreux pour y suppléer ; c'est nous qui serons les chevaux, cela sera encore plus avantageux que de travailler à la bêche.

— Hue ! cocotte, fit Forgeot au milieu des rires.

— Donc, fit Thirion, cela va comme cela ? Nous aurons pioches, bêches, charrue, et tout ce qu'il nous faut. Ceux qui se chargent de la fabrication, n'auront qu'à s'entendre, et, s'il leur faut de l'aide, à le dire. Reste la question du terrain. Par où allons-nous commencer ?

Pour mon compte, et il pointa le doigt vers une clairière, je crois que là-bas, près du ruisseau, ça serait très bien.

— Moi, fit l'un de ceux qui s'étaient présentés comme agriculteurs, je crois que par ici, et il indiquait un autre point de l'autre côté du campement, vers ce bouquet d'arbres, de palmiers, il me semble, nous aurions une meilleure exposition.

— Oui, mais, c'est moins bien abrité, rétorqua Thirion.

— Et, pourquoi pas là-bas, près de cet épaulement, fit un troisième, en indiquant une espèce de colline, vers un autre point de l'horizon.

— Ça m'a l'air bien caillouteux.

— Près du ruisseau, nous pourrons irriguer, si c'est nécessaire.

— Oui, mais reste à savoir si le terrain est bon. J'ai fouillé celui que j'indique, et il me paraît excellent.

— Il ne peut pas être meilleur que celui qui est près du bouquet d'arbres. Chevrier et moi, nous l'avons visité hier, et on ne pourra trouver mieux.

— Il y a pas mal d'arbres à abattre. Surtout pour la route qu'il y aura à tracer pour le relier au campement.

— Ne va-t-on pas avoir besoin d'arbres pour l'outillage, pour élever des cabanes plus solides, et nous faire des meubles ? On fera d'une pierre deux coups. Là-bas, vers la colline, cela manque d'espace, la colline coupe le terrain, on sera forcé de le cultiver par bandes de chaque côté.

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Ce que ça peut faire, on perd bien moins de temps à travailler un champ d'une seule tenue, que s'il faut escalader ta sacrée

colline pour passer d'un champ dans un autre.

— Et toi, avec ton ruisseau. Il faudrait s'assurer d'abord, s'il ne risquerait pas d'inonder notre terrrain.

— Hé ! dites donc, les copains, fit Forgeot, à ce jeu-là, la discussion peut continuer longtemps. Si au lieu de perdre notre temps à vanter l'excellence, non pas de vos produits, mais des terrains de votre choix, si on les visitait tous trois. On se rendrait ainsi compte des difficultés et des avantages qu'ils présentent respectivement, et on pourrait, ensuite, décider en connaissance de cause.

— Tiens, pour une fois, s'exclama une voix, tu es moins bête que je ne l'aurais cru.

Et la proposition semblant la plus pratique, il fut décidé que, le lendemain, on visiterait les terrains proposés, et qu'on déciderait ensuite celui auquel on devait donner la préférence.

IX

Le lendemain de bonne heure, les colons étaient sur pied car il s'agissait de se mettre au travail, chacun désirant savoir à quoi s'en tenir sur le temps qui serait à consacrer à la colonie afin de travailler chacun pour son compte, à s'installer confortablement.

Ce fut d'abord Thiébaud, le géologue, et Ridoux, celui qui voulait que l'on explorât l'île avant toute chose, qui organisèrent le départ des explorateurs.

Afin d'aller plus vite et aussi pour mettre d'accord les deux promoteurs de l'expédition,

il fut décidé que l'on formerait deux groupes qui se partageraient chacun un côté de l'île à visiter.

Cinq à six hommes pour chaque groupe, c'était bien suffisant. A la demande : Qui veut faire partie de l'excursion ? une vingtaine d'hommes se présentèrent.

Les organisateurs furent embarrassés, n'ayant pas de raison de choisir l'un plus que l'autre, et ne voulant froisser personne.

— Vous savez, camarades, fit Thiébaud, qu'il s'agit d'un voyage très fatigant, qui doit durer une dizaine de jours, pendant lequel nous aurons sans doute à endurer beaucoup de privations, car étant forcés de porter nous-mêmes nos provisions, nous ne prendrons que l'indispensable, comptant sur le pays pour nous fournir la boisson tout au moins. Et nous ne savons pas ce qu'il nous réserve. Il peut également nous arriver de nous égarer et que le voyage dure plus longtemps qu'il n'est prévu, ce qui nous mettrait dans une position critique, si l'île ne nous fournit pas de vivres.

D'autre part, uue dizaine d'hommes, c'est suffisant, et étant donné que le travail ne manque pas ici, ça ne serait peut-être pas logique de partir plus nombreux qu'il n'est nécessaire?

Après quelques pourparlers, deux ou trois des volontaires consentirent à se retirer, il ne restait donc que trois ou quatre hommes en plus qu'il n'était nécessaire; cela n'avait donc pas d'importance. Le groupe fut bientôt armé, équipé, et pourvu de vivres, avec des sabres d'abatis pour se frayer un passage si c'était nécessaire, et de boussoles pour se diriger. Il se divisa en deux bandes qui, devant explorer le terrain le long des côtes et revenir par l'intérieur, prirent l'une à droite, l'autre à gauche, après avoir échangé nombre de poignées de mains, et reçu les souhaits d'un bon voyage, de toute la population.

De leur côté les forgerons et le charron n'avaient pas perdu de temps. Ce dernier avait eu vite fait de trouver trois ou quatre bûcherons pour l'aider à abattre les arbres devant lui fournir le bois nécessaire.

L'atelier de charpentier n'avait fourni qu'une demi-douzaine de haches assez fortes pour travailler utilement à l'abattage des arbres; mais l'armurerie avec ses haches d'abordage en fournissait en surabondance pour les travaux plus légers.

Les forgerons trouvèrent assez de ferraille en magasin, sans avoir, pour le moment, besoin de recourir au blindage de l'*Aréthuse*. L'atelier des mécaniciens de l'équipage fournit la forge que l'on alla chercher avec une chaloupe pour l'amener au village où l'on devait édifier l'atelier en plein air. Dans le magasin on avait trouvé le reste de l'outillage : marteaux, pinces, meule et deux enclumes.

Un petit groupe de terrassiers étaient déjà en train de préparer l'emplacement choisi pour l'atelier, lorsque ceux qui s'intéressaient aux travaux de l'agriculture se mirent en route pour aller visiter les terrains en compétition.

Ceux qui s'y intéressaient, car un grand nombre se rendant bien compte qu'ils

n'avaient qu'à suivre les indications des plus expérimentés en les choses de l'agriculture, n'ayant eux-mêmes aucune donnée là-dessus, jugèrent inutile de se déranger, préférant attendre les avis compétents, en s'occupant à quelque travail d'utilité, d'amélioration ou d'innovation à leur propre confort.

Il n'y eut guère qu'une cinquantaine de colons pour aller visiter les terrains. On se rendit tout d'abord, près du ruisseau, sur le terrain désigné par Thirion.

Le terrain fut minutieusement inspecté. La terre était franche, le défrichement ne semblait pas devoir offrir de difficultés particulières ; pas de chemin à frayer pour le relier au village, sauf sur une petite étendue. Il n'y avait que le ruisseau qui, s'il était sujet à des crues un peu fortes, pourrait offrir quelque danger d'inondation.

En somme, le choix semblait assez heureux, sauf réserves faites sur le danger d'inondation.

Le lieu, du reste, était charmant, des églantiers croissaient un peu partout, et étaient en

ce moment couverts de fleurs qui embaumaient. D'un commun accord, il fut dénommé la Roseraie.

L'heure du déjeuner s'approchant, on retourna au village, décidant de continuer la visite l'après-midi. Et lorsqu'on reprit la tournée, ce fut vers le terrain, que dominait un bouquet d'arbres, désigné par un des agriculteurs du nom de Ferrand, que l'on se dirigea d'abord.

Il était séparé du village par un large espace boisé, et ce fut une des premières difficultés qui fut notée. Il y aurait beaucoup d'arbres à abattre pour tracer un chemin.

Le terrain n'offrait rien de particulier. Il semblait devoir se défricher assez facilement. En raison du bouquet de palmiers qui le dominait, le lieu prit le nom de la Palmeraie.

Il ne restait plus qu'à visiter le terrain près de la colline.

Le terrain, comme aux autres emplacements, semblait excellent, mais avait l'inconvénient d'être coupé par une série de

monticules dont le plus haut avait une trentaine de mètres, s'étendant sur une centaine de mètres en largeur, et longs d'un kilomètre environ.

Pour avoir un terrain d'une seule tenue, d'un côté ou de l'autre des monticules, il aurait fallu prendre sur les bois qui environnaient. Cela compliquait le travail.

Celui qui l'avait indiqué, objectait que, n'ayant pas d'outillage à vapeur, mais une simple charrue, la pioche et la bêche, il n'y avait nul intérêt à avoir un terrain d'une seule tenue, et que l'épaulement, sans empêcher une bonne exposition, avait l'avantage d'abriter un peu des vents.

Si le chemin à frayer exigeait l'abattage d'un plus grand nombre d'arbres, cela, en somme, ne serait pas du travail perdu, puisque l'on avait besoin de bois ; qu'il valait mieux les abattre, plutôt que d'y mettre le feu, comme quelques-uns le suggéraient.

Et la discussion reprit, les uns vantant l'emplacement de leur choix, découvrant à chaque moment, des obstacles

nouveaux pour celui des autres propositions.

Un certain nombre n'avaient pas d'avis personnel, l'un ou l'autre des emplacements, cela leur était indifférent.

Et la discussion se continuait encore, lorsqu'on arriva au village. Mais comme chacun tenait pour son choix, et que l'on était convenu que l'on procéderait par entente, et non à la majorité, il fut décidé de remettre la décision au lendemain, la nuit peut-être porterait conseil.

Ceux des colons qui étaient restés au village, étaient occupés à différents travaux : réparation d'ustensiles, des abris, terrassement, mais la plupart, c'était à des travaux de menuiserie, construction de sièges, tables, coffres, etc., qu'ils s'adonnaient.

En bas, au ruisseau qui serpentait dans la plaine, et contournait un côté de la hauteur où dominait le camp, un groupe de ménagères, lavaient le linge, pendant que d'autres l'étendaient aux cordes que l'on avait tendues entre les arbres.

Lâchant leur travail, les sédentaires se rendirent au-devant de ceux qui revenaient, pour savoir ce qui avait été décidé. Des groupes se formèrent, çà et là, et, dominant le bruissement des conversations, le marteau des forgerons faisait entendre un son mat lorsqu'il frappait le fer rouge, coupé de temps à autre par un son plus clair, lorsque le coup manquait, frappant l'enclume.

Colorant le tableau de tons chauds, le soleil baissait lentement sur l'horizon, vers la mer.

X

La nuit, hélas, ne porta pas conseil ; car la discussion reprit le lendemain de plus belle. Chacun, à force de vouloir démontrer la solidité de ses objections, finissait par s'y ancrer davantage lui-même, le doute se transformant en vérité démontrée.

Des paroles comminatoires furent même échangées qui, sans mener à l'hostilité, arrêtèrent toute idée de conciliation. Et la dis-

cussion menaçait de s'éterniser ; car, si la plupart n'avaient pas d'opinion arrêtée, prêts à piocher l'emplacement qui serait choisi par ceux qu'ils supposaient devoir être plus compétents en la question, il s'était cependant formé, autour de chaque tenant, un noyau de colons qu'ils avaient convaincus de l'excellence de leur territoire.

Personne ne voulait céder.

Une nouvelle visite aux terrains eut lieu, mais qui ne fit que persuader plus profondément chacun en son choix. Les uns prouvaient que le Coteau — c'était le nom donné à l'emplacemeut où se trouvaient les collines — offrait tous les avantages. Les partisans de la Palmeraie n'étaient pas moins affirmatifs, et ceux qui tenaient pour la Roseraie triomphaient en prônant la facilité d'arrosage que leur offrait le ruisseau, alors que les adversaires en exagéraient les dangers.

La discussion commençait à mettre la colonie en ébullition, en créant des partis. Seulement les noms de palmeréistes ou de cotel-

listes, ne présentant aucune euphonie, il y avait tout de même peu de chances que la division prît de trop fortes racines.

Une nouvelle réunion fut donc décidée, afin de rechercher quel était le meilleur moyen de procéder en cette occasion. Et la conclusion fut que rien, après tout, ne nécessitait le travail sur une même surface.

Peut-être même, valait-il mieux répartir les semences en des endroits différents, au cas où l'un des terrains ferait faillite, il y avait des chances que les autres réussissent, et l'on ne risquerait pas ainsi de tout perdre.

La conclusion fut que les trois terrains seraient mis en culture.

Ce qui se présenta à la discussion ensuite, fut de savoir si les grains devaient être également répartis entre les trois groupes, et si on cultiverait de tout sur chaque terrain,

Le terrain semblait à peu près de même nature aux emplacements choisis, il fut donc convenu que les céréales seraient cultivées par parties égales sur chaque terrain.

Quant aux graines qui concernaient le jar-

dinage, il fut unanimement accepté qu'elles seraient cultivées près du ruisseau, vu les facilités d'arrosage. Il n'en fut détourné qu'une petité quantité des plus robustes qui devaient être semées sur les autres terrains, en prévision d'accidents possibles.

Il n'y avait plus qu'à se mettre au travail. Et comme il n'exigeait pas le concours de tous, que les volontaires étaient assez nombreux, on put s'occuper d'un autre ordre de travaux.

Les charpentiers, menuisiers et bûcherons devaient s'employer à abattre les arbres sur le tracé des chemins projetés. Ces abattis fourniraient amplement aux besoins de charpente et de menuiserie des colons. Il fut donc décidé que l'on mettrait le feu au bois des terrains à retourner. En même temps que cela économiserait du travail et du temps, les cendres feraient un engrais excellent.

Quant aux forgerons, ils étaient en plein travail. Déjà bêches, pioches et pelles commençaient à s'ébaucher. Sur les indications des agriculteurs, un soc de charrue se forgeait

Échappant à la violence de l'ouragan, et à l'appétit des officiers, une demi-douzaine de poules avaient survécu au désastre.

Par chance, il s'y trouvait un jeune poulet qui annonçait de devenir un coq magnifique ; de peur de les perdre, qu'elles s'envolent dans l'île, l'un des colons travaillait à enclore un espace convenable où elles pourraient s'ébattre librement — liberté relative, — sans crainte d'escapade de leur part.

Pour économiser le grain, on les nourrissait des déchets de la cuisine et d'insectes que les enfants s'amusaient à aller leur ramasser.

Toute la colonie était affairée, car le travail ne manquait pas. Jusqu'à présent le beau temps s'était maintenu, et les abris temporaires avaient été suffisants ; mais l'île n'était-elle pas sujette à des orages, des pluies, des tempêtes? et alors les abris manqueraient de confortable.

Il s'agissait donc de mener de front les travaux les plus urgents : fabrication des outils, défrichement, labourage et construction d'abris plus résistants.

En dehors du personnel qui, du fait de leur connaissance du métier, devait consacrer tout son temps au même genre de travail, comme les forgerons à la forge, les paysans au travail de la terre, et qui, en somme, n'étaient qu'un petit nombre, le reste des colons, dont la profession n'avait pas encore les moyens ou la nécessité de s'exercer, pouvaient s'employer indifféremment à n'importe quel travail sous les conseils des travailleurs compétents.

Et comme il n'était pas nécessaire de les employer tous à la fois — le manque d'outillage l'aurait empêché du reste — il fut donc décidé que le temps qui ne serait pas employé à défricher serait consacré à construire les maisons.

On s'arrangea seulement de façon à diviser le travail de manière à ménager un emploi judicieux de l'outillage qui n'était pas en assez grande quantité pour être employé au gré de chacun. Mais ce fut à la construction des maisons que l'on résolut de porter les efforts de ceux qui restaient disponibles, le travail d'agriculture assuré.

La pierre ne manquait pas, mais on ignorait si l'île pourrait fournir du plâtre ou de la chaux. A la rigueur, on aurait pu la fabriquer en brûlant les coquillages ramassés sur la plage, ou que fournissait la pêche; car, pour ménager leurs provisions, et varier un peu le menu, avec une des chaloupes qui restaient — une avait été donnée aux marins — quelques-uns des colons faisaient la pêche en pleine mer, ou le long des côtes. Mais, ignorant si on pourrait fabriquer de la poudre qu'aurait nécessitée l'exploitation d'une carrière, et tenant à ménager celle qu'avaient fournie les soutes de l'*Aréthuse*, on résolut d'avoir recours au bois ; d'un travail plus facile du reste.

L'espace ne manquant pas, chacun put choisir l'emplacement où il voulait voir élever la sienne et même prendre assez de terrain pour y aménager un petit jardin. Ce choix amena bien quelques compétitions ; mais, en somme, grâce à l'espace illimité et à la bonne camaraderie qui, jusque-là, avait régné parmi les Terrelibériens, et à des con-

cessions réciproques, les compétitions en litige se résolurent à l'amiable, et chacun se trouva pourvu à son gré.

Pour les colons qui étaient accompagnés de leur famille, tous sans exception préférèrent avoir leur coin de jardin et leur maison dont ils dressèrent les plans eux-mêmes, et en aménager la distribution à leur fantaisie.

Pendant la détention et la traversée, mais surtout depuis le débarquement, les frottements de caractère, certaines affinités avaient rapproché quelques individus entre eux ; ceux-là, leur choix fut dirigé par le désir d'être voisins.

Chez les célibataires, plus nombreux, il s'était également formé certains centres d'affinités. Beaucoup, déjà, prenaient leurs repas en commun, trouvant cela plus agréable, et demandant moins de travail.

Ceux-là résolurent de faire édifier des bâtiments plus spacieux, où chacun aurait son logement particulier, mais où l'on pouvait avoir des pièces en commun, comme les

cuisines, la salle à manger, de réunion et de causeries.

La seule difficulté était que tous ne pouvaient être satisfaits à la fois, malgré un besoin égal, et que le personnel disponible ne pouvait en mettre qu'un très petit nombre en chantier. On aurait peut-être pu s'entendre pour que chacun prît son tour, et servir les plus pressés, mais après avoir bien examiné la question, pour éviter toute récrimination, on s'arrêta au procédé du tirage au sort.

Le nom de chaque colon, ou du groupe de colons, pour ceux qui devaient avoir une maison commune, fut mis dans un sac et six noms en furent tirés — c'était le nombre de maisons dont l'on pouvait mener la construction de front. Quand celles-là seraient édifiées, on en tirerait six autres, ou davantage, si les bras disponibles pouvaient le permettre.

XI

On était déjà au douzième jour depuis que les explorateurs étaient partis, et on n'avait aucune nouvelle d'eux. Il ne semblait pas cependant que pour parcourir le peu d'étendue de l'île il fallût davantage. On commençait à être inquiets. On était résolu si, dans deux ou trois jours, on n'avait pas de nouvelles, d'organiser une battue.

Mais le quatorzième jour, le groupe dont faisait partie Ridoux se présenta au camp, les explorateurs étaient très fatigués, mais n'avaient pas d'autre mal.

Ils ramenaient une chèvre sauvage, avec ses deux petits chevreaux qu'ils avaient capturés. Ils avaient surpris les deux petits chevreaux endormis, quelques jours auparavant, et c'est en cherchant à ravoir ses petits, que

la pauvre mère chèvre s'était fait prendre également.

L'exploration du côté de l'île qu'ils avaient parcouru n'offrait rien de saillant. Bois, plaines, quelques petites rivières. Pas de montagne, les collines les plus hautes atteignaient trois cents mètres, tout au plus.

Comme ressources, ils avaient trouvé quelques fruits, dont ils rapportaient des échantillons, et dont ils avaient goûté en route, qui semblaient excellents, et dont on pouvait faire de bonnes récoltes.

Au cours de l'expédition, ils avaient également abattu quelques gazelles, et différentes espèces de mammifères plus petits, qui semblaient assez nombreux en certaines parties, et dont la chasse pourrait également augmenter et varier l'ordinaire des colons. C'était tout ce qu'ils avaient remarqué.

Et comme on leur annonça que l'autre colonne n'était pas encore de retour, ils répondirent qu'il n'y avait pas à s'inquiéter. Une semaine auparavant, quelques jours avant de reprendre la direction du camp, ils

s'étaient rencontrés avec Thiébaud et ses compagnons. Ils avaient fait bonne chasse et bonne récolte, avaient encore des vivres en réserve, ils se proposaient d'allonger leur voyage, en explorant une pointe étroite mais assez longue que l'île prolongeait dans la mer.

Les voyageurs furent félicités du succès de leur expérience ? La chèvre et les che-

vreaux furent mis dans l'enclos des poules en attendant qu'on leur construisît un hôtel particulier, et, après s'être restaurés tout

en répondant aux questions qui leur venaient de tous côtés, et de toutes sortes, les explorateurs allèrent se coucher, car ils étaient exténués, ayant forcé les étapes les derniers jours, les vivres s'épuisant, et les approches du camp offrant peu de ressources alimentaires.

Le travail, à la colonie, après bien des tâtonnements, commençait à prendre un cours régulier.

Après plusieurs essais, on avait enfin mis sur pied, sur roues plutôt, selon l'expression de Forgeot, une charrue qui fonctionnait, et on en commençait une autre. On s'essayait aussi à fabriquer ceux des outils qui étaient en nombre insuffisant.

Les maisons projetées commençaient également à s'édifier. Même leur construction fut une cause indirecte d'une petite amélioration dans la vie courante qui allait s'opérer pour la colonie.

Jusqu'alors, on avait mangé dans les gamelles qu'avait fournies l'ordinaire de l'*Aréthuse*,

la vaisselle des officiers partagée entre les deux camps, était insuffisante.

Mais en fouillant le terrain pour l'aménager à la construction des maisons, les terrassiers mirent à nu une espèce d'argile que l'un d'eux, un porcelainier de Limoges, reconnut être propre à la fabrication de la poterie.

Le sable de la plage étant riche en silice, la cendre des bois que l'on brûlait fournissant de la potasse en quantité et pouvant se procurer de la soude par le traitement des algues et des varechs, on avait essayé la fabrication du verre, mais c'était trop fragile pour de la vaisselle, la découverte de l'argile permettait de remédier à un des inconvénients dont se plaignaient les ménagères.

Aussi, Léonard, c'était le nom du porcelainier, s'empressa-t-il de lâcher la pioche de terrassier. Il alla trouver un des menuisiers qui, sur ses indications, se mit à lui construire un tour à potier. Les maçons, dont il y avait quelques-uns, se mirent à la construction d'un four, pendant que notre homme et quelques camarades qu'il avait décidés à lui

donner un coup de main, faisaient provision de matériaux pour la fabrication.

Les ménagères étaient enchantées à l'idée qu'elles allaient avoir de la vraie vaisselle ; cela semblait les consoler un peu de l'idée d'être égarées sur un coin de terre perdue, au milieu de la mer, loin de toute relation avec le monde habité.

Quant au camarade qui avait choisi pour élever sa maison l'emplacement où se trouvait le gisement d'argile à poterie, il en fut quitte pour en choisir un autre. Ce qu'il fit avec plaisir, heureux lui-même de voir que les conditions d'existence dans l'île pouvaient s'améliorer au fur et à mesure que l'on prendrait connaissance des ressources qu'elle offrait.

Car, l'imagination des colons ne s'arrêtait pas là, désireux d'établir leur ville dans de bonnes conditions de salubrité, la découverte de l'argile à potier venait de leur suggérer, également, l'idée de fabriquer des conduits et de créer un système d'égout qui emporterait les eaux sales vers la mer, et d'appliquer le

système du tout à l'égout, supprimant ainsi un travail fort désagréable. L'eau était en abondance, et avait assez de pression pour être distribuée dans les maisons. Le potier eut à enrôler une demi-douzaine de volontaires pour leur apprendre son métier.

Enfin, quelques jours après l'arrivée de Ridoux, un soir, on signala l'arrivée de la colonne Thiébaud.

Les explorateurs étaient tous en bonne santé, ne semblant nullement se ressentir de leur longue promenade.

Ils avaient exploré la partie de l'île qui leur incombait, en tous les sens. Les obstacles n'avaient pas été nombreux et avaient pu être facilement surmontés. Le plus grand avait été une rivière assez profonde qui leur avait barré la route. Heureusement que si elle était profonde, elle n'était pas excessivement large. Un des explorateurs qui savait parfaitement nager avait porté à l'autre bord le bout d'une corde qui, fortement tendue à travers la rivière, avait servi d'appui aux au-

tres qui ne savaient pas nager, et leur permit de traverser sans risquer d'être noyés.

Quelques autres fois, barrés par une colline inaccessible ou par quelque précipice, il leur avait fallu rétrograder pendant plusieurs heures, afin de se frayer un chemin par ailleurs, mais comme ils trouvaient facilement à se ravitailler, ils avaient accompli leur voyage tranquillement, sans presse, se reposant lorsqu'ils étaient fatigués, campant quelquefois pour explorer le terrain.

Thiébaud rapportait de nombreuses observations qui devaient permettre par la suite, de tirer parti des ressources de l'île.

Certainement, elle devait naissance à quelque poussée interne, datant sans doute des premiers temps géologiques, ce qui lui valait d'être recouverte d'un si riche manteau d'humus, ce qui expliquait sa végétation abondante.

Quant aux animaux qui l'habitaient, fort probablement, ils devaient être importés, car il n'y avait pas de probabilité à ce que l'île ait été attachée à un continent, et elle n'était

pas d'une importance où aurait pu se développer la vie.

Thiébaud avait relevé quelques traces de soufre ; sans doute qu'en fouillant, on trouverait quelques gisements, et comme il avait relevé dans quelques grottes des amas assez importants de salpêtre, il pensait que les Terrelibériens pourraient renouveler leur provision de poudre. Non pas en vue de guerre à entreprendre, sinon pour se défendre si cela était nécessaire, mais pour la chasse, et les travaux de mines que l'on pourrait entreprendre.

Quelques connaissances en botanique lui avaient également permis de reconnaître quelques plantes dont les tiges, graines ou racines, pouvaient servir à l'alimentation, et même être cultivées, il pensait que l'expédition, en somme, était assez fructueuse.

Et pour fêter leur heureux retour et l'excellent résultat, ainsi que celui de la colonne Ridoux, les Terrelibériens improvisèrent un banquet servi sur la terre, car on manquait de tables, mais qui n'en fut pas moins gai.

XII

Peu à peu, la colonie s'organisait. Au fur et à mesure que se produisaient des promesses d'amélioration, les colons, devenant plus exigeants, en cherchaient de nouvelles à réaliser.

Le banquet donné en l'honneur des explorateurs avait fait sentir l'inconvénient de manquer de tables et de sièges.

Quelques colons avaient bien, en dehors du travail fourni à la colonie, employé leurs loisirs à s'en fabriquer, mais le manque d'outillage faisait que leur fabrication demandait beaucoup de temps, surtout pour faire des planches. Il fallait, à coups de hache, ou de bisaiguë, façonner un tronc d'arbre que la scie à refendre permettait bien ensuite de

débiter en plusieurs planches, mais c'était long.

Dans les arbres que l'on abattait pour le défrichement il se rencontrait des essences dont quelques-unes de très jolies, étaient propres à l'ébénisterie. Ils étaient débités en billes et mis de côté à l'abri pour sécher, afin de pouvoir être employés avec fruit, lorsque les travaux les plus urgents étant achevés, les colons pourraient enfin penser aux travaux devant fournir l'utile de second ordre, qui se trouvait être un luxe au milieu du dénuement où l'on se trouvait.

Les six premières maisons étaient achevées, et ceux à qui elles étaient destinées s'y étaient installés. Cela avait été l'occasion d'une nouvelle fête pour les Terrelibériens.

Pas loin du village, mais dans un endroit d'un accès assez difficile, à cause du fouillis d'arbres et de lianes qui l'entouraient, se trouvait une cascade qu'un groupe de colons, se promenant, ayant eu la fantaisie de se frayer à coups de sabre en chemin dans le taillis, découvrit un jour.

Le soir, à table, comme ils vantaient la beauté de ce coin de paysage, qu'ils avaient découvert, l'un des colons, un ingénieur qui, autrefois, avait dirigé plusieurs usines, mais dont les idées anarchistes lui avaient mérité d'être compris dans la rafle de travailleurs opérée par la bourgeoisie, proposa d'établir une turbine afin d'avoir une force motrice permettant d'accélérer le travail.

Et comme la grande question de savoir comment on procéderait pour se procurer les planches nécessaires à la construction des maisons et à la fabrication des divers accessoires que l'on jugeait nécessaires, revenait se poser tous les jours, car les colons ne se contentaient déjà plus des plans primitifs, et apportaient des projets d'enjolivement pour l'édification de leurs demeures à venir, l'idée fut chaleureusement accueillie par les colons.

Car, plus on allait, plus le travail grandissait. Toutes les forces étaient employées à une foule de travaux, déjà en train.

Sans compter la culture et la construction des maisons qui prenaient la plus grande

partie des forces disponibles, on avait, à la suite du retour de l'expédition de Thiébaud, détaché un groupe d'une demi-douzaine d'hommes pour rechercher et extraire le soufre et le salpêtre découverts au cours de l'exploration.

On projetait des travaux plus solides, où l'emploi de la pierre serait nécessaire; on se proposait de fabriquer la poudre indispensable à l'exploitation d'une carrière.

Et en prévision, afin de se procurer de la chaux pour la maçonnerie, on mettait soigneusement de côté les coquillages provenant des restes de la cuisine. On utilisait même le travail des enfants, en les envoyant sur la plage récolter tous ceux que la marée basse laissait à découvert. On y trouvait un supplément de nourriture pour les poules.

La fabrication de la poterie, de l'outillage, prenait aussi leur part de temps, ce qui fait que l'emploi d'une force motrice ne pouvait qu'être la bienvenue. En dehors de la fabrication des planches, on trouverait bien le moyen de l'adapter à d'autres travaux.

L'ingénieur, le lendemain, alla visiter la cascade. La turbine pouvait s'y installer sans difficulté, charpentiers et forgerons furent aussitôt mis à l'œuvre pour édifier la scierie mécanique, en attendant les autres ateliers que l'on y ajouterait, car l'appétit venait en mangeant.

L'ingénieur, même, en dirigeant les travaux, avait laissé échapper quelques paroles qui, pour employer une expression de Forgeot, n'étaient pas tombées dans l'oreille d'un sourd.

Constatant que la disposition de la cascade pouvait permettre l'installation de deux turbines au moins, et que chacune pouvait donner assez de force pour activer un grand nombre de machines, il s'était enquis s'il se trouvait des électriciens et des mécaniciens parmi les transportés, et, sur une réponse affirmative, avait fait la réflexion que si les mécaniciens pouvaient construire une dynamo, il se faisait fort de fournir la force et la lumière électriques.

Là-dessus, un groupe de colons qui venaient

d'arriver, traînant une espèce de chariot qu'avait construit le charron improvisé pour faciliter les transports, exprimèrent le vœu que l'on construisît un moteur électrique pour traîner les charrois.

— Cela n'est pas impossible, avait répondu l'ingénieur. Et tous ces propos colportés parmi les colons les mirent en rumeur le restant de la journée. Décidément, on aurait, bientôt, plus rien à regretter de l'ancien monde.

Et le soir, lorsque après le repas les colons se retrouvèrent se promenant sur la place qu'ils avaient réservée au centre du village, pour s'y rencontrer et discuter des affaires communes, on en vint à constater qu'en somme, c'était la société nouvelle qu'ils étaient en train d'édifier.

— Et les bourgeois qui affirmaient qu'une société anarchiste n'était pas possible, que, sans autorité, personne ne voudrait travailler, que ça seraient les plus malins ou les plus forts qui subjugueraient les plus faibles, et les moins intelligents !

Jusqu'à présent, nos différends se sont facilement arrangés, et si, parmi nous, il y en a quelques-uns qui tirent au flanc, — là-dessus, dans la foule, quelques-uns des colons eurent un mouvement imperceptible pour disparaître derrière le plus proche voisin, leur semblant que quelques regards moqueurs les cherchaient, — nous avons trouvé plus avantageux de les laisser livrés à eux-mêmes que d'immobiliser autant d'autres fainéants, pour les surveiller, ce qui aurait été double perte de force. Et en somme, cela n'a en rien entravé la bonne marche de nos travaux.

— Il faut ajouter, fit un autre, que, lancés sur un pays dénué de tout, les difficultés ont été bien plus grandes qu'elles n'auraient été, si l'évolution avait pu s'opérer dans un milieu où il n'y avait pas à s'adapter à des conditions nouvelles, où chacun n'aurait eu qu'à suivre le développement de ses aptitudes; tandis qu'ici, il a fallu, non seulement nous adapter à des métiers que nous ne connaissions pas, mais encore nous astreindre à consacrer une partie de notre temps à un

travail de nécessité commune, non pas par libre choix, par tendance, par affinités, mais tout simplement parce qu'il était urgent, chose qui ne se serait pas présentée dans l'ancienne société, où nous n'aurions eu qu'à prendre ce qui existait, et non à tout mettre sur pied.

— Seulement, il faut dire qu'ici nous n'avions pas parmi nous des adversaires que nous aurions eus au lendemain d'une révolution ; nous étions tous pour ainsi dire préparés par nos idées, ce qui était un avantage énorme.

— Malgré tout, fit un autre, si, par suite des circonstances où nous nous trouvons, nous n'avons pu complètement organiser le travail selon nos conceptions théoriques, on commence cependant à y venir, au fur et à mesure que certains travaux urgents seront achevés.

Déjà, le défrichement des terrains qui sera bientôt achevé va permettre à beaucoup de ceux qui y sont employés de se livrer à d'autres travaux de leur choix. Thirion, Che-

vrier, et leurs camarades suffiront aux travaux à venir.

Et si nos travaux de jardinage réussissent, l'abondance de plantes et de graines permettra, à ceux à qui cela plaira, de combiner le travail avec le plaisir du jardinage, et voilà déjà une branche de service public que l'on pourra supprimer.

— Mais ceux qui n'en feront pas, faudra-t-il qu'ils se passent de légumes? objecta-t-on.

— L'excédent de production de ceux qui en feront en fournira suffisamment.

Et la discussion allait son train, jusqu'à ce que, fatigués, les colons s'en allaient un à un se coucher. Et comme on était loin d'être à la fin des travaux urgents, et qu'il se dépensait beaucoup d'efforts chaque jour, ces discussions n'étaient jamais qu'un passe-temps et ne se prolongeaient jamais outre mesure.

XIII

Comme il ressortait de l'allusion qui y avait été faite dans la discussion précédente, les colons s'étaient aperçus qu'au milieu de l'activité générale, quelques défaillances se produisaient. On avait fini par remarquer qu'un petit nombre de Terrelibériens se libéraient par trop de l'effort commun, ne se montrant qu'à la distribution des vivres, s'éclipsant aux heures de travail.

Cela aurait pu rester longtemps inaperçu, même puisqu'il n'y avait pas de contrôle en

Terre-Libre, et que chacun pouvant, à son gré, changer de travail, et les chantiers étant dispersés, on ne pouvait savoir au juste à quel endroit se trouvait tel ou tel des colons, et que les gaillards avaient eu soin de se glisser dans des équipes dont la fonction était surtout de servir de manœuvres à ceux du métier, et dont le travail, par conséquent, faisait moins faute.

Mais un jour, un des colons qui venait de porter divers objets demandés par les collecteurs de salpêtre, était tombé dans un coin de bois, assez éloigné du village, et des chantiers, au beau milieu d'une partie de manille, à laquelle étaient acharnés cinq ou six colons.

— Eh bien ! c'est cela, ne vous faites pas de bile, dit-il, en s'arrêtant pour les regarder, mais sans y attacher d'autre importance, pensant à un moment de paresse, où l'on éprouve le besoin d'une escapade.

Cependant, il n'avait pu s'empêcher, dans les conversations avec d'autres de ses camarades, de parler de ce qu'il appelait leur école buissonnière, quelques-uns firent des rappro-

chements se remémorant d'autres circonstances, d'autres indices.

Dans les conversations du soir, après le dîner, quelques grincheux s'amusèrent à questionner ceux de chaque chantier, pour savoir ceux qui y avaient travaillé. Et on finit par se rendre compte qu'on ne les voyait nulle part où l'on travaillait.

Le mécontentement se traduisit d'abord par quelques phrases à double entente, à l'adresse des délinquants ; puis, par des reproches plus directs. Mais les paresseux répondirent que du moment que l'on était libres, ils ne voulaient travailler que lorsque ça leur plairait.

Quelques-uns, irrités, proposèrent de leur couper les vivres ; mais presque tous les colons s'élevèrent contre cette mesure, démontrant que du jour où on refuserait les vivres à quelques-uns, il faudrait les faire garder, ce qui serait élever une autre classe de fainéants, et que du jour où l'on prendrait des mesures de coërcition contre quelques-uns des membres de la colonie, c'était donner le

pouvoir à la majorité d'opprimer la minorité.

Puisqu'on s'était révolté contre l'autorité, il ne fallait pas l'introduire à Terre-Libre, qu'il était plus sage de souffrir un peu de mal pour ne pas en créer un plus grand. Seulement lorsqu'ils auraient besoin d'un service, ça serait de leur faire comprendre qu'il fallait être pour les autres ce que l'on voulait qu'ils soient pour soi.

On laissa donc aller les choses. Un peu honteux, cependant, au milieu de l'activité générale, les Longues-Côtes — c'était un lecteur de Gustave Aymard qui les avait baptisés ainsi, Forgeot les ayant accusés d'être « comme les loups, d'avoir les côtes en long, c'est pour cela qu'ils ne pouvaient se baisser pour travailler » ; personne ne releva cette hérésie anatomique et le surnon de tribu des Longues-Côtes leur resta — faisaient de temps à autre quelques apparitions sur les chantiers, se démenant beaucoup s'ils faisaient peu de besogne ; mais on ne pouvait pas dire qu'ils se refusaient absolument à tout travail. Il est vrai que ces accès de courage ne duraient

pas longtemps et étaient suivis de fréquentes éclipses beaucoup plus longues. Cela n'entravait pas le bon entrain des colons, et ceux-ci finirent par s'en amuser, et à en tirer quelques plaisanteries, parfois un peu lourdes mais que ceux sur qui elles tombaient, acceptaient en riant et en ripostant.

Les transportés fournissaient un contingent de quatre à cinq hommes à la tribu des Longues-Côtes, les autres venaient du groupe de soldats et marins déserteurs.

Cependant leurs flâneries ne furent pas absolument improductives. L'un d'eux, ancien élève d'une école agricole, et qui avait spécialement étudié les textiles, revint un jour d'une de ses promenades rapportant une brassée de plantes sous son bras.

— Qu'est-ce que tu veux faire de cela ? fit l'un des colons. Tu as peur que la bique crève de faim ? Tu lui apportes de l'herbe·

— Cela, répondit le Longue-Côte, ça servira à t'habiller.

— Tiens, ça c'est une idée. Je n'y avais pas pensé. Lorsque nos vêtements seront usés, il

faudra nous habiller avec des ceintures de feuilles. Tu vas commencer maintenant, pour économiser tes effets ?

— Ça ! imbécile, ça servira à faire de la toile. Et prenant une tige entre ses mains, il la cassa, montrant des filaments qui s'en détachaient. Seulement, ajouta-t-il il faut que ça subisse une préparation, pour que ça se détache mieux.

La question de savoir comment on suppléerait aux vêtements, lorsque ceux que l'on portait seraient usés, avait été plus d'une fois agitée parmi les colons, aussi lorsque le bruit de la découverte se fut répandu, les questions abondèrent sur son auteur.

La plante semblait abondante dans l'île. En tous cas on pouvait en tenter la culture Et Randon, — c'était le nom de notre homme, — ne demandait pas mieux que de guider des hommes de bonne volonté à la recherche de la plante, et de donner des conseils pour sa culture.

Il fut décidé qu'une nouvelle portion de

terrain serait défrichée, à la suite d'un de ceux qui étaient déjà en culture.

Un autre des Longues-Côtes était un nommé Flochard, c'était un des déserteurs qui avant d'être soldat avait été braconnier. Lui, déclara simplement qu'il avait tout travail en horreur et qu'il n'avait pas fui l'autorité du commandant et de ses sous-ordres, pour accepter celle des colons.

Ce qu'il aimait, c'était de flâner dans les bois, être à l'affût du gibier. Si on voulait lui fournir un fusil et de la poudre, il se faisait fort d'entretenir la colonie de viande fraîche.

Les colons tinrent une grande consultation. Si par suite des découvertes de Thiébaud, on était à peu près sûr de fabriquer de la poudre, restait la question des projectiles et des amorces. La question de viande n'était que secondaire puisqu'on avait déjà la pêche, et que l'on espérait la multiplication des poussins et des chevreaux ; les métaux que l'on possédait avaient un emploi plus utile qu'à en faire des projectiles pour massacrer de pauvres bêtes.

Cependant, de la viande fraîche de temps à autre dans le menu, ça ne serait pas à dédaigner.

Quelqu'un objecta qu'il y avait les trappes, les collets.

Mais Flochard objecta que ce genre de chasse ne lui suffisait pas.

— Eh bien! fabrique-toi des flèches et un arc, fit quelqu'un.

Cela fut une révélation, et, aidé d'un camarade qui était quelque peu mécanicien, ils se fabriquèrent deux arbalètes qui, en leur permettant d'épauler pour viser, leur donnaient l'illusion d'un fusil, portaient plus loin, et avaient plus de précision qu'un arc.

Munis de leurs nouvelles armes, ils se mirent en campgne, et leur chasse, aidée des collets que

Flochard, quoiqu'il eût fait le dégoûté, savait supérieurement poser, la cuisine des transportés s'augmentait de temps à autre de viande fraîche.

Seulement comme elle n'était pas assez abondante pour être servie le même jour à tout le monde, comme il n'y avait pas de malades demandant des soins particuliers, et que l'on jugea inutile de tirer au sort, il fut décidé que chacun en aurait à tour de rôle, selon la chance des chasseurs.

Et les peaux, salées et soigneusement mises de côté pour être tannées lorsqu'on aurait trouvé quelque succédané de l'écorce du chêne, devaient fournir du cuir que l'on verrait à utiliser, selon ce qu'il serait.

XIV

Grâce à leur titre de chasseurs de la colonie, nos deux Longues-Côtes avaient donc cessé de s'occuper de tout autre travail, hors de leurs chasses. Et tantôt ensemble, tantôt isolément, ils parcouraient les bois de l'île.

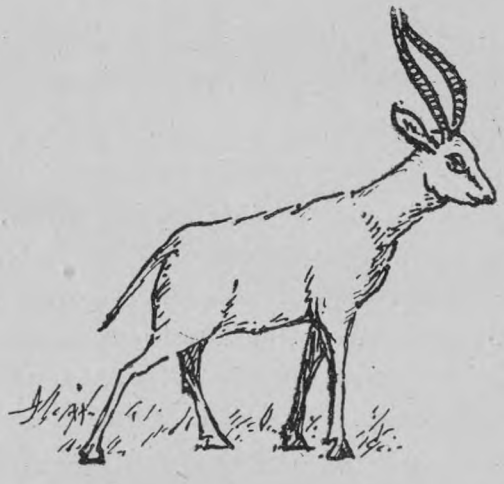
S'il leur arrivait parfois de s'être oubliés avec d'autres flâneurs à quelque partie de manille, ou d'avoir trop dormi sous un arbre, les colons qui, ce jour-là, espéraient se régaler de venaison, en étaient quittes pour se rabattre sur les provisions de l'*Aréthuse*.

On ne peut pas être heureux à la chasse tous les jours. Ce n'est pas la faute du chasseur, si, après avoir bien arpenté plaines et guérets, il n'a pu découvrir la moindre queue de souris.

Et c'est en un de ces jours de paresse

que nous retrouvons Flochard, cherchant un endroit agréable où il pourrait s'allonger à l'ombre et paresser à plaisir.

Il s'était enfoncé sous bois, en quête de l'endroit propice, lorsque, à une trentaine de



mètres, il aperçut une jolie petite gazelle dont auparavant il n'avait jamais vu l'espèce.

Flochard sentit aussitôt se réveiller ses instincts de chasseur. Prenant son arbalète,

il y glissa une flèche, et, sans bruit, tenta de s'approcher de l'animal.

Celui-ci qui avait dû entendre le craquement des feuilles sous les pas du chasseur, avait dressé la tête, reniflant l'air.

Flochard s'arrêta immobile.

N'entendant plus rien, la gazelle fit quelques sauts qui la portèrent plus loin, et se mit à brouter le feuillage à sa portée.

Flochard se coula d'arbre en arbre le plus doucement qu'il put. Et lorsqu'il se crut à bonne portée, il épaula son arbalète et visa longuement. Mais, cabriolant, la gazelle s'enfonça à nouveau dans les profondeurs du bois.

— Sale bête ! ronchonna Flochard dépité, je la tenais si bien ! Et il se remit à avancer avec précaution.

Mais le gentil animal ne tenait pas en place, allant d'un arbre à un autre, folichonnant comme un écolier qui fait l'école buissonnière.

Et Flochard s'enrageant à sa poursuite, glissant d'arbre en arbre, suivait la bête, prenant sa course lorsqu'il la perdait de vue.

A plusieurs reprises, il épaula son arme, sentant la bête à bonne portée, mais comme si elle sentait le moment précis, la gazelle faisait un saut gracieux, se mettant hors de vue du chasseur, derrière un rideau de feuillage.

Et celui-ci reprenait sa poursuite.

— Gredine, grommelait-il en lui-même. Il faudra bien que tu y passes. Tu ne te moqueras pas indéfiniment de moi. Je te poursuivrai plutôt jusqu'à l'autre bout de l'île.

Et comme elle s'était arrêtée pour brouter de jeunes pousses dans le taillis, il épaula à nouveau son arme.

Mais la gazelle, comme si elle se fût amusée à ce jeu, se mit à prendre une galopade à travers bois, et Flochard, abaissant son arme, dut, cette fois-ci, prendre lui-même le galop, sans s'inquiéter du bruit de branches brisées qu'il produisait, pour ne pas perdre la trace.

Le terrain où ils s'engageaient n'était, heureusement — pour le chasseur — pas très boisé, de sorte qu'à travers les éclaircies, il pouvait de temps à autre, entrevoir la gazelle

s'arrêter pour brouter quelques feuilles, puis reprendre sa course en gambadant.

— Ah ! ça, c'te bête de malheur se fiche de moi, fit entre ses dents, Flochard. Nous verrons bien qui aura le dernier mot.

Mais la gazelle, insouciante d'apporter quelque consolation au dépit du chasseur, continuait à aller droit devant elle, s'arrêtant de temps à autre pour brouter une feuille au passage, s'arrêtant le temps juste nécessaire pour permettre à son poursuiveur d'épauler son arme, mais filant aussitôt, au grand désespoir de ce dernier qui n'avait même pas le temps de viser.

A la fin, ils arrivèrent à un amas de roches. Là, la gazelle sembla hésiter, leva la tête, allongeant le cou, reniflant l'air de tous côtés.

Flochard, dissimulé derrière un arbre, l'arme appuyée au tronc, la visait lentement, croyant bien, cette fois, la tenir. Mais comme il pressait la détente, l'animal, d'un bond, disparut derrière une roche, la flèche alla se perdre dans la futaie. Flochard furieux, voulut reprendre sa poursuite, mais le bois, en

cette partie était si épais, qu'il ne put reprendre aucune vue de la bête.

Il suivit pendant quelque temps les traces, se guidant au bruit de branches brisées, de feuilles froissées, mais bientôt tout cela même cessa, et le chasseur désappointé et furieux dut abandonner sa poursuite, s'avouant qu'il n'avait pas eu le dernier mot.

Et comme la poursuite durait depuis plusieurs heures et qu'il était fatigué, il chercha des yeux un endroit propice où s'étendre, lorsqu'un murmure confus de voix, vint frapper son oreille.

Comme il avait marché longtemps, et devait se trouver loin de tout endroit habité par les Terrelibériens, il s'arrêta, un peu inquiet, se demandant qui pouvait se trouver sur l'île, puisque la reconnaissance qui en avait été faite, n'avait signalé aucune trace d'habitants, autre que les deux camps provenant du naufrage de l'*Aréthuse*.

— Tiens, se dit-il, rassuré, est-ce que je serais tombé dans le camp de mes anciens camarades ?

Cependant en sa qualité de déserteur, tout en pensant que ses camarades de Terre-Libre sauraient bien réclamer sa restitution, il préférait ne pas se faire voir ni tomber aux mains de ses anciens chefs.

Prenant garde de faire le moindre bruit, il marcha lentement vers l'endroit d'où paraissaient venir les voix.

Il se trouva bientôt arrêté par le vide qui se trouvait devant lui ; il se trouvait au bord d'un rocher à pic qui dominait une vaste plaine s'étendant à ses pieds.

Se couchant à terre, la tête seule dépassant le bord, il regarda dans la plaine.

La hauteur où il se trouvait, dominant d'une trentaine de mètres environ, il pouvait voir distinctement ce qui se passait en bas, et entendre nettement ce qui se disait.

A première vue, le camp militaire, — si l'on peut l'appeler ainsi — s'étendait assez loin du rocher où se trouvait Flochard. Il se composait de grandes baraques, construites par les soldats, et qui leur servaient d'habitations.

Elles formaient un carré ouvert sur le front.

Un autre bâtiment, plus petit, mais beaucoup mieux arrangé, s'élevait en dehors de ce carré. Au mât, surmonté du drapeau tricolore flottant au vent, qui se dressait devant cette construction, Flochard reconnut la demeure des officiers.

Dans le camp, les soldats et marins étaient occupés à divers travaux. Plus loin, on voyait un grand espace défriché commençant à se couvrir d'un tapis de

verdure. C'étaient les cultures du camp.

Enfin, au pied du rocher masqué par un bouquet d'arbres, se tenait un groupe de cinq hommes qui en interrogeaient un sixième qui se tenait tête nue devant eux, et qui de suite attira l'attention de Flochard, comme quelque chose de déjà connu.

Il l'examina attentivement et parvint enfin à en distinguer les traits. Il reconnut un des marins qui avait déserté en même temps que lui, et qui se faisait remarquer par son zèle au travail.

— Tiens, tiens, se dit Flochard, je crois que ma chasse sera meilleure que je ne pensais. Que veut dire cela et que vient faire ici Le Mahoudec ? Et, tendant l'oreille, il essaya de saisir les paroles qui montaient du groupe.

— Ainsi, disait un des hommes, et que Flochard reconnut pour le commandant de l'*Aréthuse*, vous êtes certain de ce que vous avancez. Les forçats ne se gardent plus? Vous pensez que nous pourrons approcher du village sans être vus, et nous emparer du bâtiment qui contient les armes ?

— Mon commandant, j'en suis certain. C'est aussi l'avis de Rossignol, qui a dû vous faire le même rapport.

Rossignol était un soldat de l'infanterie de marine, qui, également, avait fait semblant de se rallier aux transportés. Flochard eut soin d'en noter le nom au passage.

— Vous êtes bien sûr que les forçats ne se méfient pas de vous deux ?

— Absolument certain. Ils sont tellement occupés par leurs travaux, et vous sachant désarmés, qu'ils vous ont presque oubliés. C'est rare qu'ils s'informent de vous. Sinon, quelqu'un, parfois, qui demande si on a de vos nouvelles, et si on sait comment vous vous tirez d'affaires. Et aussi de temps à autre par un déserteur.

— Justement, un de ceux-là aurait pu vous voir venir ici, et vous dénoncer ?

— Rossignol et moi, lorsque nous venons, nous nous cachons autant de nos anciens camarades, que des Terrelibériens.

— Qu'est-ce que c'est que cela, les Terrelibériens ? fit un des officiers.

— Ce sont les transportés qui s'appellent ainsi. Ils ont appelé l'île Terre-Libre.

— On leur en f...ichera de la Terre-Libre, si nous réussissons à leur mettre la main dessus, fit un autre.

— Maintenant, reprit le commandant, selon vous, quelle est l'heure la plus favorable pour attaquer ? Est-ce la nuit lorsque tout le monde dort, ou le jour, lorsque presque tous sont au travail ?

Le Mahoudec se gratta la tête, perplexe.

— Dame, cela c'est bien embarrassant. Le jour, la plupart des hommes sont au travail sur des chantiers assez éloignés pour que, en cas d'alerte, nous ayons le temps de nous emparer des armes, avant qu'ils aient seulement fait la moitié du chemin pour nous tomber dessus.

Mais, d'autre part, avec les forgerons, les potiers, les menuisiers, ceux qui travaillent à la construction des maisons sans compter les femmes et les enfants, il en reste un assez bon contingent. Et comme du village, on découvre le paysage environnant assez loin,

et que, par malheur vos uniformes ne permettent pas de vous confondre avec les colons habillés de toile, il y a beaucoup de chances pour que vous soyez dépistés avant d'avoir pu les surprendre. Tandis que la nuit, à condition de ne pas faire de bruit, tous vos hommes peuvent parfaitement se glisser vers le magasin, et s'emparer des armes, avant qu'on s'en aperçoive. Il est vrai que le moindre bruit peut vous mettre toute la colonie sur le dos. Cependant, je crois qu'il y a davantage de chances...

— Qu'importe, fit le commandant, s'adressant aux autres officiers. Il faut en finir et punir l'insolence de ces forçats. Nous ne devons pas souffrir plus longtemps que l'autorité soit bafouée. Puisque leur insouciance les met à notre merci, nous devons en profiter et quoiqu'il me répugne de me faufiler la nuit, comme un voleur, je crois aussi que c'est la nuit que nous avons plus de chances de réussir.

Les quelques fois que j'ai eu à parlementer avec ces espèces, et que j'ai dû me rendre à

leur camp, j'en ai profité pour examiner la situation, et je me suis convaincu qu'il n'était guère possible de s'en approcher le jour sans être remarqué. Nous n'avons pas, du reste, à user de délicatesse avec ces gens-là. Et en somme nous avons à tenir compte de la vie de nos hommes.

Se tournant vers Le Mahoudec :

— Donc, c'est convenu. Nous attaquerons demain dans la nuit. Avertissez Rossignol. Que l'un de vous, sans éveiller l'attention, vienne à notre rencontre. Il nous trouvera à l'endroit où nous avons l'habitude de nous rencontrer lorsque vous ne pouvez venir jusqu'ici. L'autre restera au village, pour pouvoir s'assurer, jusqu'au dernier moment, qu'il ne se produira aucun contre-temps. Et alors, pas de pitié pour ces misérables, s'ils s'avisent de se réveiller. Lorsque nous aurons les fusils, nous saurons bien les mater.

— Bien, mon commandant. Et saluant militairement, Le Mahoudec tourna les talons, et ne tarda pas à disparaître dans un fourré.

Les officiers se dirigèrent vers le camp.

Flochard se retira lentement de son observatoire, et resta longtemps assis à réfléchir.

A la fin, il se leva, car le soleil commençait à baisser à l'horizon. Il était loin de Terre-Libre, et avait à s'orienter pour ne pas s'égarer.

— C'est égal, se dit-il en s'en allant. Si les camarades, à la nouvelle que je leur apporte, ne reconnaissent pas que la paresse est une chose excellente, surtout lorsqu'elle est bien employée, je ne veux plus m'appeler Flochard de mon nom.

Et, en signe d'allégresse, il se mit à faire une gambade.

XV

Il était tard lorsque Flochard atteignit le village. Le repas du soir était terminé, et les colons, dispersés par groupes, sur la place, causaient et flânaient en attendant d'aller se coucher.

Quelques-uns d'entre eux, cependant, soit à l'atelier de menuiserie, à la forge ou chez le potier, travaillaient à la fabrication d'outils ou d'objets à leur usage personnel ; car il avait été ainsi convenu qu'il serait fourni, par chacun, sa part d'efforts au travail collectif, que nécessitait la situation présente, mais que chacun pourrait, le travail collectif terminé, employer son temps comme il l'entendrait, et tant que ça ne compromettrait en rien la prospérité de la colonie, se servir des

instruments communs pour le travail personnel.

Bien entendu, cette réglementation n'était que provisoire et ne devait durer qu'autant que l'état de dénûment en lequel se trouvait la colonie l'exigerait, et se relâcher au fur et à mesure que les conditions d'existence s'amélioreraient jusqu'à ce qu'enfin la situation matérielle permît à chacun de choisir librement ses occupations.

En raison de l'urgence des besoins, on avait fixé à huit heures par jour le travail pour la communauté; mais le travail personnel étant à la volonté de chacun, si beaucoup, satisfaits de ce que leur fournissait le travail commun, n'éprouvant aucun autre besoin, passaient le reste de leur temps, soit à paresser, soit à pérorer, soit même à dépasser les huit heures requises, — cela se voyait parfois, lorsqu'ils se trouvaient entraînés à quelque travail urgent, — d'autres dont l'activité était continuellement en éveil, l'employaient à des travaux de leur création et prolongeant leur travail jusqu'à ce que la nuit arrivant

leur rendit tout travail impossible, car on n'avait pas encore trouvé le moyen de suppléer à l'huile. On ménageait celle qui avait été trouvée sur l'*Aréthuse,* pour les besoins tout à fait urgents.

Quelques-uns des objets fabriqués par certains colons avaient donné à d'autres l'idée d'en avoir de semblables ; quelques-uns s'étaient essayés à les reproduire, demandant conseil à leur inventeur, d'autres avaient trouvé plus simple de proposer en échange quelque autre produit de leur fabrication, d'autres enfin par suite de liens d'amitiés plus resserrés avec l'inventeur, les avaient reçus en cadeau, à la suite du désir qu'ils avaient laissé percer de les posséder ; il commençait à se former ainsi, au milieu des colons, des embryons d'associations et de groupes en vue d'échanges, et de relations ou de fabrication qui se développaient et se compliquaient chaque jour, tendant de plus en plus vers l'association anarchiste idéale.

L'arrivée de Flochard fut remarquée par un groupe.

— As-tu fait bonne chasse, aujourd'hui?

— Combien de wagons faudra-t-il atteler pour aller la chercher?

— Tu aurais bien pu nous en apporter un échantillon. Il me semble que ton sac est vide.

— Dis donc, c'est mon tour demain à manger de la chair fraîche. As-tu attrapé quelque chose de bon?

— Le gibier que j'ai levé, fit Flochard, n'est pas pour être mangé.

— Quest-ce que c'est?

— Un crocodile, pour avoir de ses larmes.

— Non, un tigre pour se faire une descente de lit.

— Non ce n'est pas cela. Je parie que je devine ce que c'est.

— Quoi donc?

— Une marmotte qu'il aura réveillée pour venir.

Et tous de rire, car Flochard avait été souvent rencontré, ronflant dans quelque coin.

Mais il ne se démontait pas sous les lazzis. Seulement, comme il apercevait non loin de lui, Le Mahoudec et Rossignol, il se contenta de répondre par d'autres plaisanteries et s'éloigna des farceurs.

Seulement, lorsque l'attention des colons se fut détournée de lui, il prit avec lui Berthaut, Thirion, Thiébaud et Sauriac et les ayant entraînés un peu loin de tout groupe, il leur raconta ce qu'il avait vu et entendu.

La première pensée fut d'avertir les autres colons, de s'emparer de Le Mahoudec et Rossignol, de leur administrer une bonne correction et de les renvoyer au commandant

avec avertissement qu'il lui serait appliqué le même traitement s'il s'avisait de donner suite à son projet.

Mais Thirion remarqua que la leçon ne serait pas assez forte pour empêcher le commandant de tenter d'attaquer une autre fois, et que l'on allait être condamnés à se tenir sur un qui-vive perpétuel. Faudrait-il repousser dorénavant, les déserteurs qui viendraient se joindre aux colons? Il serait mieux de le laisser tenter son attaque, en se tenant prêt à le recevoir, afin qu'il reçût la leçon en face de tous ses hommes.

Tout bien considéré, c'était la meilleure solution.

Seulement, il ne fallait pas donner l'éveil aux espions. On ne pouvait pas les séquestrer, car si le commandant n'avait pas de leurs nouvelles, il se tiendrait coi.

Les cinq hommes décidèrent d'avertir leurs camarades individuellement. On attendrait que l'espion qui devait aller rejoindre le commandant soit parti, pour s'emparer de celui qui restait, et le mettre dans l'im-

possibilité d'avertir les agresseurs. On se rendrait au travail comme d'habitude, les cinq hommes se tiendraient en surveillance au village, sans avoir l'air de rien, en s'adjoignant les hommes nécessaires pour tout mettre en état de le recevoir.

Lorsqu'ils eurent bien arrêté leurs dispositions, les cinq hommes se séparèrent pour aller se mêler à d'autres groupes afin de commencer à avertir leurs camarades.

Justement, comme il se détachait de ses camarades, Thiébaud s'entendit appeler.

S'adressant à celui qui l'appelait et venait vers lui en courant:

— Qu'y a-t-il?

— Arrivez, c'est Randon qui vous demande.

— Qu'est-ce qu'il veut?

— Rien, une surprise.

— Une surprise? et son regard interrogeait le commissionnaire.

— Oui, une surprise. Ça n'en serait plus une si je vous disais ce que c'est.

— Alors, allons-y.

Et Thiébaud se mit à emboîter le pas au

commissionnaire qui le conduisit à l'atelier du potier. Là une douzaine d'hommes et de femmes étaient causant, entourant Randon qui allumait des mèches dans une foule de petits pots.

— C'est pour que l'on voit mieux votre surprise? fit Thiébaud. C'est en son honneur que vous faites des frais d'illumination?

L'allumoir dont se servait Randon, était fait de petites branches liées ensemble ; car les allumettes étaient mises en réserve en attendant qu'on eût trouvé le moyen d'en fabriquer. On entretenait, dans le village, une demi-douzaine de foyers où chacun venait chercher le feu dont il avait besoin.

— Mon cher, c'est ma surprise elle-même. Car vous ne me demandez pas avec quoi j'alimente mes lampions.

— En effet, fit Thiébaud, j'oubliais que les moyens d'éclairage manquent à la colonie. Alors?

— Alors vous vous rappelez les graines que je vous avais montrées et dont, m'affirmiez-vous, je ne pourrais pas tirer de l'huile.

Eh bien : mon cher, vous voyez, c'est avec l'huile que j'en ai tirée que j'ai fait mes lampions.

— Mais alors, on va pouvoir s'éclairer ?

— Mal, mais suffisamment, en attendant l'électricité promise.

— Et ma découverte aura une double utilité, car je ne désespère pas d'arriver à fabriquer du savon.

— Eh bien ! moi, je vais vous annoncer aun autre surprise, fit Thiébaud après s'être assuré qu'aucun des deux espions n'était pas là. Et faisant signe aux colons de se rapprocher plus près de lui, il leur raconta la tentative projetée par l'ex-commandant de l'*Aréthuse*, avec mission d'avertir leurs autres camarades en prenant bien garde qu'aucune indiscrétion ne vînt mettre les deux mouchards en garde.

XVI

Le lendemain, les Terrelibériens se rendirent à leur travail, sans que rien, dans leur attitude, trahît leurs préoccupations. Seulement, sans que rien ne décelât la surveillance dont ils étaient l'objet, les deux espions ne furent pas perdus de vue.

Lorsque vint le soir, que l'on eut acquis la certitude que Le Mahoudec s'était dirigé vers le lieu du rendez-vous qui lui avait été désigné par l'ex-commandant, les colons entourèrent Rossignol pendant que quelques-uns, aidés des enfants, surveillaient les abords de la place où se tenaient les colons.

La manœuvre se fit si habilement, que Rossignol qui avait autant suivi les autres sur la place qu'il y avait été entraîné, vit bien que quelque chose d'extraordinaire

allait se passer, mais sans se douter qu'il y fût pour quelque chose.

Ce fut Berthaut qui éleva la voix.

— Camarades, que feriez-vous, si vous appreniez qu'il y a, parmi nous, des traîtres qui ont projeté de nous livrer aux mains de nos anciens bourreaux ?

— Ça n'est pas possible !

— Qui pourrait être assez stupide, ayant ici toute liberté, et bien plus que ne peut lui donner le commandant, rêverait de lui aider à réimposer son autorité sur tous ?

Aux paroles de Berthaut, Rossignol avait senti ses jambes flageoler, et un frisson lui parcourir l'échine. Et comme il avait été poussé au premier rang, il tenta de se couler derrière son camarade de droite. Mais les rangs étaient serrés, et sans avoir l'air de prendre garde à lui, ceux qui l'entouraient lui fermaient tout passage ; d'autant mieux qu'il ne pouvait essayer que de timides tentatives. Il dut se résigner à rester en vue avec la vague sensation qu'une foule de regards pesaient sur lui.

— Fou ou criminel, je ne sais pas, reprit Berthaut, mais ces traîtres existent. En voici un. Et du doigt il désignait Rossignol qui sentit une sueur froide lui mouiller le corps.

Il y eut un instant de silence. Mais sentant qu'il était nécessaire de protester, il essaya de nier.

— Qu'est-ce qui peut vous faire croire cela ? C'est quelqu'un qui m'en veut qui a inventé ce mensonge.

— Parle ! Flochard.

Et celui-ci, refit, devant tous assemblés, le récit qu'il avait déjà dû faire à presque tous en particulier.

Rossignol baissait la tête, regardant en dessous, si les colons exaspérés n'allaient pas lui faire un mauvais parti.

— Écoute, fit Berthaut, tu mériterais que l'on te tue comme un chien, car tu n'as aucune excuse du sale métier que tu as accepté. Tu es venu à nous comme un camarade, et nous t'avons traité comme tel, tu as vécu notre vie, en nous trompant et nous espionnant ; nous serions dans notre droit de nous débar-

rasser de toi, mais puisque nous avons découvert ta canaillerie et celle de ceux qui t'ont envoyé, assez à temps pour n'en subir aucun dommage, je crois que les camarades penseront comme moi, et ne voudront pas souiller leurs mains du sang, même d'un personnage aussi vil que toi.

Je propose que l'on te mette seulement provisoirement hors d'état d'avertir tes complices; mais auparavant, tu vas nous dire pour quelle raison tu voulais nous livrer au commandant?

Rossignol eut l'idée de ne pas répondre, mais ayant jeté quelques regards sournois, et aperçu quelques visages menaçants, car beaucoup ne s'étaient laissé convaincre que de fort mauvaise grâce, dans les discussions qui avaient eu lieu au cours de la journée, de ne pas tout au moins appliquer une bonne raclée au mouchard, il finit par avouer que le commandant lui ayant proposé de se faire passer comme déserteur, lui avait laissé entrevoir qu'un jour ou l'autre, ils seraient rapatriés, et qu'alors le gouvernement ratifierait les récompenses qu'il jugerait, lui comman-

dant, utile d'attribuer à ceux qui l'auraient aidé à maintenir le prestige de l'autorité, de même que l'on saurait châtier ceux qui s'étaient révoltés ou avaient tenté de se soustraire à la discipline.

Comme lui, Rossignol avait toujours espéré un rapatriement prochain, escomptant l'arrivée de quelque navire dans leurs parages,et qu'il ne pensait pas que les Terrelibériens pourraient résister à deux ou trois navivires de guerre qu'on leur enverrait, s'il était nécessaire,pour les réduire, la promesse d'une somme de cent mille francs, lorsqu'on aurait remis les pieds en France, avait suffi à le décider à accepter les propositions du commandant.

Pour se justifier, il allégua que, plusieurs fois, il avait été sur le point d'avertir les colons des projets de M. de Kerguennec, mais la peur d'être fusillé, si jamais le gouvernement retrouvait les traces de l'*Aréthuse*, l'avait arrêté dans ce bon mouvement, chaque fois que l'idée s'en était présentée à son esprit. Qu'on lui fît grâce, et il promettait de

ne plus rien faire qui puisse mettre le commandant sur ses gardes, lorsqu'il tenterait l'attaque.

Bon, fit Berthaut. Mais pour plus de sûreté, tu vas rester sous la surveillance de quatre de nos camarades. Lorsque le moment sera venu, tu te laisseras attacher et bâillonner, et, à la moindre tentative de fuite ou de faire un signal quelconque, ils te casseront la tête. As-tu compris ?

Rossignol consentit d'un signe de tête, se laissa tranquillement emmener vers l'un des abris à l'une des extrémités du village, par quatre des Terrelibériens qui prirent place à côté de lui, sortant chacun de leur poche, un revolver qu'ils mirent ostensiblement à leur ceinture, pendant que les autres colons se pressaient au magasin, sortant armes et munitions, et se les distribuaient.

Dans la journée, on avait apporté une provision de branches résineuses longues et minces, les femmes et les enfants les réunissaient une demi-douzaine ensemble qu'ils

assujettissaient avec des attaches végétales récoltées dans les bois.

Pendant quelque temps, une activité fébrile sembla régner dans le village. Mais, la nuit tombant, tout étant préparé, les colons se retirèrent par groupes sous les abris, dans les maisons dont un certain nombre, déjà, s'élevaient au-dessus des abris rudimentaires dont se servaient encore ceux qui étaient réduits à attendre la construction de la leur.

Peu à peu, le silence se fit avec l'ombre ; au calme qui régnait dans le camp, on aurait pu croire que tous dormaient d'un sommeil de plomb.

C'était nouvelle lune, par conséquent l'obscurité aurait été complète, sans les étoiles qui brillaient au ciel.

Longtemps le silence plana sur le village.

Enfin, sortant d'un bouquet de bois, proche du village, un groupe de silhouettes se dirigea en rampant vers le village.

— C'est incompréhensible, fit l'un d'eux, qui n'était autre que Le Mahoudec, profitant

d'une halte, Rossignol n'est pas là. Je n'y comprends rien. Ce cochon-là se sera endormi, ou aura mal compris.

— Tout a l'air tranquille dans le village. Je crois que l'on peut dire aux autres d'avancer.

— Certainement, car s'il y avait quelque chose, le village serait en rumeur. Rossignol se sera sans doute endormi.

— Taupied, fit l'une des silhouettes, et n'était autre qu'un des officiers, faites dire au commandant que rien ne bouge, que l'on peut avancer.

L'homme transmit l'ordre à une ombre qui le suivait quelques pas en arrière, qui, elle-même, le transmit à une autre.

— Voyons, fit Le Mahoudec, il ne faut pas s'égarer. Le magasin doit se trouver sur notre droite. Vous ne le voyez pas, vous ne savez pas où il se trouve, mais il me semble vaguement l'entrevoir.

Et la file de silhouettes se remit à ramper.

Cela leur demanda du temps pour arriver à l'emplacement où se trouvait la construction qui servait de magasin général aux Ter-

relibériens, mais ils finirent par y arriver sans encombre.

Le Mahoudec appuya sur la porte.

— C'est fermé, fit-il. Il va falloir l'enfoncer, mais il faut attendre que tout notre monde soit là, pour ne pas donner l'éveil trop tôt.

Petit à petit arrivaient les Aréthusiens, se rangeant sur la place du village, sur laquelle se trouvait la façade du bâtiment et près duquel se groupèrent les officiers au fur et à mesure de leur arrivée.

Lorsque le dernier homme eut pris place à côté de ses camarades, un groupe, armé d'un fort levier, s'approcha pour forcer la porte, mais à la première pesée qu'ils essayèrent, un coup de fusil roula dans la nuit.

Les effracteurs firent quelques pas en arrière. La porte du magasin s'ouvrit brusquement, laissant passer un flot de lumière qui alla frapper les premiers rangs des envahisseurs pendant que de tous les côtés du village apparaissaient des Terrelibériens en armes, entourés de femmes et d'enfants portant des torches allumées faites des branches

ECOLE NATIONALE D'ADMINISTRATION PÉNITENTIAIRE BIBLIOTHÈQUE

résineuses que nous leur avons vu attacher ensemble.

En même temps un serpent de feu courut à chaque coin de la place allumant des bûchers auxquels n'avaient pas pris garde les Aréthusiens et qui eurent vite fait de s'embraser, illuminant toute la place éclairant les envahisseurs décontenancés.

Dans le magasin, une vingtaine d'hommes, le fusil prêt à épauler, démasquèrent une pièce de canon qui allongeait sa gueule menaçante, pendant qu'un des colons, la main à la culasse, était prêt à faire feu.

L'ex-commandant, exaspéré, voulut entraîner ses hommes à se précipiter sur les Terrelibériens afin de les désarmer. Et il fit mine de se lancer en avant.

Mais la voix de Berthaut s'éleva menaçante.

— Au moindre mouvement nous faisons feu.

Personne ne bougea. Le commandant lui-même s'était arrêté aux premiers pas, mordillant sa moustache.

— Vous pensiez ne trouver ici que des hommes endormis. Vous êtes tout décontenancé

de constater que vous étiez attendu. Vous avez voulu, M. de Kerguennec, employer la mouchardise à notre égard. Vous le voyez, cela ne vous a pas réussi. Il ne vous reste plus qu'à retourner d'où vous venez.

Pour cette fois-ci nous vous laisserons aller. Seulement, prenez bien note de cet avertissement : nous vous le déclarons, nous voulons vivre tranquilles; nous ne voulons pas être condamnés à une méfiance perpétuelle, et parce qu'il plaira à un toqué d'autoritarisme d'être continuellement en état d'agitation pour venir nous imposer ses loufoqueries, passer le meilleur de notre temps à nous défier les uns des autres et faire le métier de soldats qui nous déplaît souverainement.

Si jamais, nous redécouvrons un de vos mouchards parmi nous, ou apprenons que vous avez tenté de nous en envoyer; si jamais vous vous avisez de recommencer l'escapade d'aujourd'hui, n'importe où vous vous trouverez, nous nous saisirons de vous et vous fusillerons comme une bête malfaisante que vous êtes.

Nous voulons être libres. Tant pis pour ceux qui ne veulent pas être raisonnables.

Au nom de mes camarades et égaux, ici présents, j'ai dit.

Le commandant de Kerguennec, pâle de rage, avait écouté la semonce. Lorsque Berthaut eut terminé, il voulut ouvrir la bouche pour quelque réponse cinglante; mais les mots s'enfuyaient de sa conscience. Il regarda tour à tour les colons goguenards, ses soldats sans autres armes que des bâtons, ou des instruments de travail pouvant servir d'armes au besoin, mais impuissants devant les fusils des Terrelibériens. Un silence glacial pesa sur tout le groupe pendant quelques secondes qui lui parurent des siècles.

Il donna enfin l'ordre à ses hommes de reprendre le chemin de leur campement. Mais il ne put s'empêcher de se retourner, montrant le poing.

— Nous nous reverrons, cria-t-il d'une voix rauque.

Cet échec lui coûta une douzaine d'hommes qui restèrent à Terre-Libre, demandant aux colons de les garder avec eux.

XVII

L'alerte avait été rude. On avait échappé à un grand danger. Les Terrelibériens reconnurent qu'ils avaient commis une grande imprudence en emmagasinant leurs armes. Il fut décidé que chaque homme garderait la sienne avec soi, de façon à les avoir sous la main en cas d'attaque imprévue.

Devait-on établir un poste de surveillance la nuit ? C'était fort désagréable, mais c'était une mesure de prudence qu'il ne fallait pas négliger. Il fut convenu qu'un groupe d'hommes, chaque nuit, à tour de rôle, veilleraient pour le repos de tous. En même temps qu'une

grande vigilance était recommandée à chacun de jour et de nuit.

La question avait été également posée si on devait accepter les déserteurs qui, dorénavant, viendraient du camp militaire. Le commandant n'essaierait-il pas, à nouveau, d'envoyer de ses espions parmi les Terrelibériens ?

La question se reposa à nouveau, par l'arrivée de Rossignol et de Le Mahoudec.

Après le départ du commandant, le matin de la faillite de son projet, les Terrelibériens avaient remis Rossignol en liberté, lui enjoignant de déguerpir au plus vite, ce qu'il s'était empressé de faire.

Mais la réception que lui firent les officiers manqua d'aménité.

Les deux espions furent accusés d'avoir vendu aux Terrelibériens les projets du commandant. Il les fit même emprisonner, une enquête fut menée. On devait les faire passer au conseil de guerre.

Cependant l'officier qui menait l'enquête se laissa convaincre par les protestations d'innocence des deux prévenus. Surtout de

Le Mahoudec, qui lui, c'était indubitable, n'avait accepté le rôle d'espion que par une foi aveugle aux ordres de son commandant. Et sans doute aussi la crainte d'une intervention des Terrelibériens, si, réellement, les deux espions étaient d'accord avec eux, fit qu'ils furent remis en liberté, mais la situation qui leur fut faite devint si intolérable, qu'ils avaient pris le parti de s'enfuir, et de venir demander l'hospitalité de la colonie.

La discussion fut longue. Les uns, la majorité, voulaient qu'on les renvoyât. Ils avaient déjà abusé de la confiance de ceux qui les avaient reçus en amis, rien ne prouvait qu'ils n'en abuseraient pas encore.

Les autres disaient que c'était justement qu'ils étaient démasqués comme espions, qu'il était fort peu probable que le commandant leur renvoyât les mêmes, et qu'on ne pouvait pas refuser aide et assistance à ceux qui venaient la demander.

Rossignol et Le Mahoudec qui portaient des traces de souffrances endurées, firent remarquer qu'ils s'étaient évadés de la prison

que le commandant avait fait élever dans le camp, et où il venait de les envoyer encore une fois, sous prétexte d'un délit quelconque. Que si les Terrelibériens les renvoyaient, s'ils étaient encore une fois forcés de retourner au camp, c'était les condamner à des persécutions incessantes, les pousser au suicide, car c'était une vie intolérable.

On leur accorda la permission de rester. Après tout si ce n'était pas eux, ça en serait d'autres. Il n'y avait pas de raisons pour accepter les uns, refuser les autres. Il fallait accepter ou refuser tous les nouveaux déserteurs.

On se décida pour l'acceptation. La seule précaution qui fut prise, c'est qu'il ne leur serait pas remis d'armes.

Quant à Flochard, il rayonnait. Il aimait à raconter comment il avait surpris le complot. Chaque colon, en avait pour sa part, entendu le récit une demi-douzaine de fois, déjà. Mais comme à chaque fois, il était agrémenté d'incidents nouveaux, cela pouvait passer pour une histoire nouvelle.

Pour le moment, Flochard était convaincu que, dès les premiers jours de l'arrivée de Rossignol et Le Mahoudec, il s'était méfié d'eux, et que sa sagacité seule l'avait conduit au moment propice pour surprendre le plan d'attaque.

Les colons, lorsque Flochard les ennuyait trop, se moquaient de lui, et lui montaient des bateaux où il se laissait prendre le plus souvent.

Un jour, un groupe de colons avaient convoqué Flochard à une réunion que l'on avait organisée dans l'une des grandes pièces d'un des bâtiments où vivaient en commun un groupe de colons, et là après une délibération burlesque, on avait proposé d'établir une décoration pour récompenser Flochard. C'était une dérogation aux principes anarchistes, mais on ne saurait trop faire pour récompenser un si grand mérite.

Flochard était parti en les traitant de fourneaux; mais sa vanité reprenait vite le dessus.

Une autre fois, Doré, un sculpteur, l'avait interpellé :

— Tu sais Flochard, qu'il me faudrait un bloc de marbre. Dans tes courses à travers l'île, tu devrais me trouver cela.

— Ah! Je chercherai. Tu veux donc te mettre à faire de la sculpture ?

— Oui.

— Quel sujet tu vas représenter ?

Doré posa un doigt sur sa bouche.

— C'est un secret. Mais si tu me promets le silence, je te le dirai.

— Ça, mon vieux, je ne suis pas bavard. Je sais garder ce que l'on me confie.

— Eh bien ! c'est pour faire ta statue. Seulement pour ne pas rétablir l'autorité des grands hommes, les camarades veulent qu'elle ne soit faite qu'après ta mort. Il faut donc te dépêcher si tu veux l'avoir.

Et Flochard partit en grommelant une injure, pendant que tous ceux qui étaient là, et qui, au premier abord, avaient cru que Doré parlait sérieusement, éclataient de rire.

Entre temps, les travaux se poursuivaient. Depuis longtemps le défrichement était ter-

miné et les ensemencements faits. La récolte s'annonçait déjà belle.

Les travaux d'agriculture ne demandant qu'une légère surveillance, ceux qui y avaient été attachés avaient pu porter leur activité sur d'autres points, comme la construction des maisons, dont tous n'étaient pas pourvus encore.

D'autre part, on avait commencé la démolition de l'*Aréthuse*, en vue d'utiliser les matériaux qu'on en tirerait et de peur qu'un jour, un coup de tempête ne l'envoyât au fond de la mer.

Les plaques de blindage, surtout, devaient être une mine d'acier dont on avait grand besoin à terre.

En même temps, on avait descendu les pièces de marine qui armaient sa tourelle. Comme les chaloupes n'auraient jamais pu supporter pareil poids, il avait fallu construire des radeaux, ce qui avait coûté beaucoup de travail. Mais elles représentaient une masse d'acier qui n'était pas à dédaigner.

En attendant que la disette de fer forçât à

y avoir recours, à la suite de la tentative échouée du commandant, il fut décidé qu'elles seraient placées en batterie, de façon à défendre le village du côté de la mer, aussi bien que du côté de l'intérieur.

Le travail abondait chez les colons ; mais ils le supportaient gaiement ; car, tous les jours, la situation s'éclaircissait pour eux, quelque amélioration nouvelle venait apporter un adoucissement à leur situation. Ils étaient contents de leur sort. Et si, parfois, dans les conversations, ils se rappelaient les amis qu'ils avaient laissés dans le vieux monde, se demandant ce qu'il en était advenu, si la réaction avait cessé, ou quelles formes nouvelles prenaient la propagande et la lutte pour l'affranchissement du prolétariat, personne n'aurait voulu quitter la vie libre de la colonie pour se remettre sous le joug du capital. Et si l'espoir d'avoir de quelque façon des nouvelles de là-bas, s'émettait parfois, il était aussitôt tempéré par la crainte d'avoir à nouveau à lutter pour défendre la liberté conquise.

Enfin, les Terrelibériens étaient parfaitement heureux.

On poussait activement la construction des maisons, quelques pluies étaient déjà apparues, qui, sans trop incommoder ceux qui habitaient encore sous les abris temporaires, leur faisaient cependant désirer d'avoir des abris plus confortables, au cas où des pluies plus fortes surviendraient.

Même quelques-uns logeaient avec des amis déjà pourvus.

Un jour, tout le monde était au travail, il se mit à pleuvoir ; d'abord on crut à une averse comme il en tombait quelques-unes, on n'y fit pas attention ; mais comme elle se mit à redoubler, et que le ciel se noircissait à l'horizon, on prit le parti de quitter le travail qui se faisait en plein air et de se mettre à l'abri.

Bientôt des éclairs sillonnèrent le ciel ; puis un coup de tonnerre éclata, formidable.

A la fin, la pluie devint un vrai déluge. Le ciel s'était tellement obscurci qu'il faisait presque nuit, sauf lorsqu'un éclair arrivait,

alors l'île semblait dégager de toutes parts une lumière électrique intense, et les coups de tonnerre se succédaient avec fracas.

Les colons n'avaient jamais, sauf lors de la tempête qui les avait poussés sur l'île, assisté à un tel ouragan.

Cela dura près de deux heures. A la fin, le ciel commença à s'éclaircir, les éclairs et les grondements de la foudre allèrent s'atténuant, pour cesser tout à fait. La pluie cessa, elle aussi, et le soleil reparut resplendissant.

Sitôt que l'eau eut cessé de tomber, les colons sortirent de chez eux, remplissant la place, s'interrogeant, pour voir si l'orage n'avait pas fait de dégâts.

Le village avait assez bien résisté. Sauf les quelques abris temporaires qui restaient, qui étaient inondés, les maisons et les magasins n'avaient pas souffert.

Seules, trois des maisons qui étaient en construction un peu en dehors des autres avaient été enlevées au ras du sol, balayées sans laisser de traces.

Mais l'angoisse des Terrelibériens était

surtout pour les récoltes futures. Comment s'étaient-elles comportées sous l'avalanche ?

Tout le monde voulait se rendre compte par soi-même, toute la population défila pour aller visiter les emplacements que l'on avait défrichés.

La première visite fut pour la Roseraie, près du ruisseau.

Par chance, le champ se trouvait abrité par un bois du côté d'où était venue la tempête, les jeunes plants qui poussaient, sauf en quelques parties, n'avaient pas trop souffert. Si le dommage n'était pas plus grand ailleurs, il n'y aurait pas de mal.

Mais lorsqu'on arriva à la Palmeraie, le désastre, là, était complet. La terre retournée, ravinée, ne portait plus aucune trace de végétation. Le champ qui, quelques heures auparavant, était verdoyant, faisait pitié à voir.

Rien ou presque rien ne survivait au désastre.

Les Terrelibériens, atterrés, ne pouvaient s'arracher à la contemplation de leur ruine, craignant de la trouver plus complète encore,

en se rendant au Coteau. C'est tristement qu'ils en prirent le chemin. Et leur poitrine se dilata joyeusement lorsqu'en y arrivant, ils constatèrent que la tempête avait passé par là, sans laisser trop de traces.

En somme, ils en seraient quittes à bon compte. Les deux champs qui restaient, s'il n'arrivait pas d'autre algarade, devaient fournir au delà des besoins de la colonie.

Et en s'en retournant, ils se félicitèrent de la division qui s'était produite sur le choix des terrains, car si l'accord s'était fait pour un seul, et si c'eut été sur la Palmeraie, non seulement la récolte eût été perdue, mais aussi tout espoir d'en avoir jamais, pendant de longues années tout au moins, vu l'insignifiance de ce qui aurait pu être sauvé.

XVIII

Mis en garde par cet accident, les Terrelibériens firent quelques travaux d'aménagement pour préserver leurs plantations.

Il ne fallait pas qu'un deuxième ouragan détruisît ce qu'avait épargné le premier.

Quant au camp militaire, par deux déserteurs qui vinrent se joindre aux Terrelibériens, on apprit que toutes leurs cultures avaient été ravagées, que l'on ne sauverait pas de quoi faire un ensemencement nouveau.

Le commandant avait choisi l'emplacement qui devait être mis en culture, et avait eu, cependant, le bon esprit de faire demander aux soldats ceux qui étaient agriculteurs, et les avait envoyés commencer le défrichement. Il avait daigné accepter l'offre des Terrelibériens de lui prêter leur charrue.

L'emplacement n'était pas trop bien choisi. Les soldats-laboureurs firent bien quelques critiques, qu'un sous-officier rapporta timidement à son lieutenant, qui les transmit au commandant. Mais en route elles avaient perdu de leur force.

Le commandant répliqua qu'il avait choisi l'emplacement à proximité du camp, afin que la surveillance en fût plus facile, et qu'il n'y avait pas à tenir compte de ce que pouvaient dire de simples soldats.

Les graines poussèrent mal, annonçant un rendement médiocre ; mais l'orage qui avait éclaté sur l'île, vint ajouter au désastre. Pas abrité, et choisi au fond d'un cirque où il était placé comme au fond d'une cuvette, il fut complètement submergé, l'eau lui arrivant de tous côtés.

Et comme on était loin d'avoir déployé l'activité des Terrelibériens, les soldats ne faisant que ce qui leur était commandé, ne pouvant disposer de l'outillage en dehors des heures de travail, aucune amélioration notable n'avait été apportée à leur situation, aucune

ressource créée, en dehors de la chasse. Le commandant avait fait fabriquer quelques arbalètes sur le modèle de celles des Terrelibériens. Mais comme l'île ne semblait pas très giboyeuse, une fois les provisions de l'*Aréthuse* épuisées ; c'était la famine à bref délai, ou bien alors de ne vivre que de poissons et de coquillages.

Cette nouvelle compliquait la situation des Terrelibériens, car il était évident que si les Aréthusiens étaient réduits à la famine, il faudrait, ou les nourrir, ou se défendre contre leurs déprédations. Quelle était la solution la meilleure ? Pourrait-on laisser, à côté de soi, des hommes mourir de faim ?

En attendant de voir ce qu'il y aurait à faire lorsque se présenteraient les circonstances, et de décider quelles seraient les meilleures mesures à prendre, les colons décidèrent de faire une nouvelle battue dans l'île, afin de récolter tout ce qu'il serait possible de trouver en fruits, légumes, racines comestibles pouvant se conserver d'une façon ou d'une autre ; de rechercher les plantes qu'il

serait possible de cultiver, afin d'augmenter l'ordinaire et ménager ainsi les provisions en réserve, la récolte à venir, afin de pouvoir en consacrer une plus grande partie à des semis nouveaux.

Mais ce n'était pas fini. Un nouvel incident vint, peu de temps après, mettre à nouveau les Terrelibériens en émoi.

Il n'y avait pas de chefs chez les Terrelibériens, chaque individu avait le droit de prendre l'initiative d'une mesure urgente, de proposer celles qui lui semblaient utiles; et, lorsque la mesure proposée rencontrait assez d'adhérents pour l'exécuter eux-mêmes, ils pouvaient parfaitement la mettre en pratique, même quand elle n'avait pas l'assentiment unanime.

Toutes réserves faites, bien entendu, de ne pas toucher sans le consentement de tous, aux approvisionnements, armes et outils, sur lesquels reposait le salut de la colonie, tant qu'on ne serait pas arrivé à en produire d'assez grandes quantités pour que cela pût être mis à la libre disposition de tous.

Seulement, comme dans tous groupements, il était arrivé que, soit par des qualités réelles, soit par plus de faconde, plus d'entregent, quelques-uns avaient acquis une certaine notoriété parmi les colons; c'étaient ceux qui, surtout, prenaient le plus souvent la parole dans les réunions ou rassemblements.

Par son jugement sûr, la netteté de ses vues, et une certaine facilité d'élocution, Berthaut se trouvait être un de ceux-là.

Il y avait également un nommé Goujaret, qui, pouvant parler quatre heures sans s'arrêter ni boire, avait des prétentions au tribunat, et avait toujours une solution toute prête pour n'importe quelle difficulté et même au besoin des difficultés pour avoir à les résoudre, des propositions pour des objets dont personne ne s'inquiétait.

Par son toupet, son bagout, il avait réussi à se faire une petite popularité parmi un petit clan d'admirateurs, et rien que par esprit de contradiction, s'était plus d'une fois posé en adversaire des propositions de Berthaut.

Mais comme la situation des colons ne leur permettait pas de s'égarer en des questions de dialectique ; qu'il s'agissait surtout de résoudre des difficultés présentes, matérielles, par des moyens pratiques et non par des raisonnements, les Terrelibériens, lorsque la discussion avait assez duré, en arrivaient toujours à se rallier à la solution la plus pratique, surtout lorsque, après s'être fait prendre une fois ou deux à la dialectique de Goujaret, ils furent forcés de recommencer à chaque fois le travail en train, après y avoir dépensé plusieurs journées.

Cela enrageait Goujaret qui se croyait plus d'intelligence et plus d'expérience que tous les autres. Il prétendait que c'était à la mauvaise volonté que l'on apportait dans l'exécution des moyens qu'il préconisait qu'étaient dues les difficultés que l'on rencontrait et que l'on se décourageait trop facilement.

Un jour, il convoqua une grande assemblée, croyant avoir trouvé une idée lumineuse à exposer.

— Nous perdons beaucoup de temps, com-

mença-t-il, à discuter à tort et à travers. Nous manquons d'organisation. Chaque fois qu'il plaît à quelqu'un de faire une proposition, v'lan! une convocation. Et là, on discute des heures entières ; ou bien on a été convoqué pour des choses qui n'en valaient pas la peine. C'est absurde.

Dans notre petite société, sans que cela y paraisse, nous formons déjà des groupes bien distincts. Nous avons les cultivateurs, les charpentiers, les mécaniciens, les verriers ; nous ne tarderons pas à avoir des tanneurs, des cordonniers, des tailleurs ; ne serait-il pas mieux que chaque groupe se réunît à part, pour discuter ses propres affaires, et que, formant une fédération entre eux, ils désignassent un ou deux de leurs membres qui formeraient une commission fédérale où se discuteraient les propositions de chaque groupe. Cette commission retiendrait les propositions acceptables , et convoquerait alors l'assemblée générale si c'était nécessaire.

De cette façon, on procéderait par ordre

et méthode, tous ne seraient pas dérangés hors de propos.

Divers colons prirent la parole, discutant, amendant ou combattant la proposition Goujaret. Ce fut Berthaut qui résuma l'opinion générale.

— Ce que nous propose Goujaret n'est, ni plus ni moins qu'un retour à la forme parlementaire.

D'abord, il est absolument faux que nous perdions notre temps en discussions. Elles n'ont lieu qu'en dehors des heures de travail. Si, parfois, nous sommes forcés de discuter des propositions absurdes, à qui la faute? N'est-il pas plus logique de les discuter tous ensemble, que d'en charger quelques-uns de le faire à notre place?

D'autre part, les groupes ne sont pas si tranchés que veut bien le dire Goujaret. S'il y a, parmi nous, des forgerons, des mécaniciens, des charpentiers, des agriculteurs, je n'en connais pas, à part une douzaine, qui soient exclusivement l'un ou l'autre.

Les uns sont charpentiers, mais ils travail-

lent également à l'agriculture, à la mécanique ou à la poterie. J'en ai vu en assez grand nombre qui, depuis que nous sommes ici, ont changé une douzaine de fois de métier, et travaillent simultanément à trois ou quatre, sans compter ceux qu'ils exercent pour leur arrangement personnel.

Ainsi, moi, j'ai aidé à défricher et travaillé à la construction des maisons. J'ai forgé des outils, et fabriqué du verre. En ce moment, je fabrique des meubles, et essaie de la poterie.

Bayoux qui, lui, a été le bûcheron, en même temps qu'il aidait à la culture, fait en ce moment le carrier, l'artificier et a été de bon conseil dans la fabrication de l'automobile qui est en chantier.

Et je pourrais, ainsi, vous prendre tous les uns après les autres.

Il n'y a pas, jusqu'à Goujaret, qui ayant aidé à construire des maisons, ne s'essaie maintenant à nous doter d'une constitution.

L'assemblée éclata de rire.

Nos relations commencent à être moins simples que ne semble l'envisager Goujaret, et les groupements à être beaucoup plus compliqués qu'il ne se l'imagine.

Notre organisation se forme peu à peu, par la force des choses, par les besoins de chacun. Ne soyons pas si imprudents d'aller l'entraver en voulant en créer une artificielle et arbitraire.

Jusqu'à présent nous nous en sommes bien trouvés, restons-y.

Et les Terrelibériens par leurs applaudissements exprimèrent qu'ils se trouvaient assez bien organisés, et n'éprouvaient nullement le besoin d'une nouvelle constitution.

Goujaret perdit un peu de son prestige. Et il fut tellement vexé de son échec qu'il essaya de s'en venger, en cherchant à faire croire, procédant par insinuations, — en dehors de Berthaut, bien entendu — que celui-ci n'était qu'un ambitieux, qui sans en avoir l'air, visait tout doucement à établir son influence sur la colonie et à la diriger.

A d'autres, il racontait qu'il l'avait vu em-

porter du magasin différents objets dont il avait eu sa part et dont l'insuffisance ne permettait pas d'en disposer sans l'assentiment de tous.

Tous les jours, il avait quelque histoire à raconter sur le compte de Berthaut.

Quelques-uns lui répondirent qu'il n'avait qu'à formuler ses accusations publiquement. Mais il répondait qu'on ne le croirait pas, qu'on l'accuserait de jalousie.

Plusieurs des amis de Berthaut lui rapportèrent les insinuations de Goujaret, quelques-uns, lui conseillant de répondre publiquement au diffamateur, d'autres l'incitant à lui administrer une correction telle, que cela lui ôtât pour toujours l'envie de recommencer. Mais Berthaut leur répondit que ses amis devaient le connaître assez pour qu'il n'ait pas à se justifier des attaques d'un individu qu'il méprisait profondément ; quant à ceux qui seraient assez stupides pour croire tout ce que leur racontait Goujaret, ils n'avaient qu'à venir eux-mêmes lui demander des explications.

Cependant, à force de s'entendre répéter, chaque jour, une nouvelle vilenie de son calomniateur, Berthaut se sentait les nerfs agacés, et l'envie parfois le talonnait de le prendre un jour publiquement par les oreilles et de les lui allonger.

Mais sa femme, à laquelle il s'en ouvrit, qu'il aimait sincèrement, et qu'il savait très intelligente, lui fit entrevoir que des coups donnés n'étaient pas une preuve d'innocence, et ne prouvaient qu'une supériorité physique, tout au plus ; que ça serait donner satisfaction à Goujaret, en lui démontrant qu'il avait été touché à l'endroit sensible. Répondre à des mots par des coups, ne serait-ce pas rouvrir l'ère de la violence et le règne des plus forts en muscles ?

Quoique au fond de son être Berthaut persistât à penser que des individus de la sorte qu'était ce misérable gnome, n'avaient l'aplomb de calomnier que parce que les honnêtes gens usaient de trop de tolérance à son égard, et n'avait pas, une bonne fois pour toutes, reçu la correction qu'il méri-

tait, Berthaut se laissa convaincre de laisser son insulteur tranquille.

Et, en somme, Goujaret, à la fin, à l'attitude des Terrelibériens à son égard, finit par s'apercevoir que ses calomnies n'avaient qu'un effet, le mettre en mauvaise posture auprès des colons qui comprenaient qu'ils avaient affaire à un vaniteux froissé.

XIX

Après ces divers incidents, il y eut une période de calme et de repos à la colonie.

La construction de la plupart des maisons était achevée, et, déjà, quelques-uns de leurs habitants s'exerçaient à les façonner — au point de vue décoratif, — intérieurement et extérieurement. Car le travail commun, tout

en suivant les plans des destinataires, n'avait achevé que le gros œuvre, de façon à fournir une habitation saine et close, mais avait laissé à chacun le soin des travaux que l'on pourrait appeler de fignolage, ce qui avait forcé les Terrelibériens à se grouper selon leurs vues communes pour s'aider dans l'exécution de ces travaux ; les uns s'amusant à ornementer le bois, d'autres s'essayant dans l'art de la céramique.

Les jardinets prenaient tournure. Les colons avaient trouvé dans l'île des fleurs magnifiques par l'éclat de leur couleur, la fragrance de leur parfum, ou l'originalité de leurs formes, ils s'exerçaient à les acclimater autour de leurs demeures.

De même quelques arbres à fruits que l'on espérait rendre plus succulents, en suivant les leçons de Shermann, qui, horticulteur passionné, leur enseignait l'art de les améliorer.

C'était ce dernier qui s'était voué à la surveillance du jardinage. Parmi les graines potagères, il s'était trouvé par hasard quelques semences de plantes d'agrément, qu'il avait

sélectionnées avec soin, en un coin à part. Bientôt les colons pourraient soigner dans leurs jardins quelques-unes des plantes familières.

Quant aux moissons, elles s'annonçaient magnifiques. Bientôt on allait pouvoir procéder à la récolte des espèces plus hâtives.

Par leur séjour sur l'île, les naufragés avaient pu constater qu'elle n'offrait pas une grande variabilité de saison. L'hivernage ne différait de l'été que par la fréquence des pluies.

On supputait que l'on pourrait facilement aménager deux récoltes par an. Ce qui enlevait tout souci quant à l'alimentation.

Bien mieux, dans les provisions des officiers, on avait trouvé d'excellents raisins. Shermann avait demandé aux colons de lui mettre les graines de côté, pour les semer ; leur promettant, en retour, de superbes grappes pour dans... une demi-douzaine d'années.

Parmi les colons se trouvait un maniaque

qui passait son temps à courir les bois, rapportant toutes les pierres curieuses qu'il avait pu ramasser et qu'il étiquetait soigneusement.

Dans les premiers temps, croyant avoir affaire à un Longues-Côtes, quelques grincheux lui avaient fait remarquer que ses pierres ne garniraient pas le garde-manger, et qu'avant d'organiser des collections minéralogiques, il ferait mieux de s'occuper de faire pousser du blé.

Mais Sigot haussait les épaules et continuait ses pérégrinations et les voisins de voyage expliquèrent que c'était un pauvre toqué inoffensif auquel il ne fallait pas faire attention.

Cependant dans les pierres qu'il avait collectionnées il y en avait de bizarres par leur forme et leur apparence. Un jour, Thiébaud s'amusant à les examiner, par curiosité, tomba sur une dont l'aspect le frappa. Il les passa toutes en revue, mais n'en trouva qu'une autre qu'il mit de côté.

Il questionna le maniaque, pour savoir où

il les avait ramassées, mais celui-ci ne put donner aucune indication précise.

Thiébaud expliqua à quelques-uns de ses camarades que l'île devait posséder des gisements de fer et de cuivre, qu'il faudrait l'explorer en vue de les découvrir, et il montra les deux cailloux de Sigot, qu'à grand'peine il avait pu obtenir que celui-ci lui laissât emporter, et qui n'étaient autres que des pyrites de ces deux métaux

Les mécaniciens avaient réussi à faire fonctionner le premier char automobile, fonctionnant à l'électricité que fournissait l'usine installée sur la cascade.

Une grande partie du plomb fournie par l'*Aréthuse*, avait été employée à la fabrication d'accumulateurs. Il restait bien de quoi en fabriquer d'autres, mais il fallait prévoir à leur usure, ainsi qu'à celle de l'acide sulfurique dont on avait trouvé très peu.

Pour ce dernier, on ne désespérait pas, grâce à la découverte des pyrites et du soufre, mais pour le plomb, cela restait un problème.

Aussi, envisageait-on la construction de moteurs marchant à l'alcool. Et en attendant le rendement des vignes de Schermann, on essayait de faire fermenter quelques-uns des fruits récoltés dans l'île, afin de pouvoir les distiller.

D'autant plus qu'une partie des fils fournis par l'*Aréthuse* ayant été employés à la dynamo de la voiture, probablement, on en manquerait pour distribuer la lumière comme on avait espéré

Raison de plus pour passer à la fabrication de l'alcool.

Du reste, l'activité des colons avait beau jeu pour se déployer. Les sujets d'application ne lui manquaient pas.

C'est ainsi qu'ils avaient eu à organiser l'éducation des enfants.

Seulement, ils l'avaient arrangée qu'au lieu que ce fût un surcroît de travail, elle devînt une aide qui n'était pas à dédaigner.

Déjà comme il ne pouvait être question de faire de l'enseignement un métier salarié, que ne s'y donneraient que ceux qui avaient du

goût pour l'enseignement, c'était un grand avantage sur l'ancien ordre de choses, où, dans chaque métier, le goût et les aptitudes sont fort peu consultés, ou sont, le plus souvent, subordonnés aux situations et circonstances et où, la plupart du temps, ceux qui entrent dans le professorat n'y voient qu'une situation plus relevée, un moyen de gagner sa vie, comme un autre, tâchant, lorsqu'ils sont probes, de s'en tirer le moins mal possible, mais ce n'est pas toujours à l'avantage des élèves, du plus grand nombre tout au moins.

Pour les premiers éléments de lecture, d'écriture ou de calcul — car il y en avait de tout jeunes qui n'étaient jamais allés à l'école encore — il fut décidé que cela serait donné dans les familles ; on tâcha d'y intéresser les aînés, en les faisant jouer au maître d'école. Les petites filles, surtout, y mordirent très vite, et avec entrain.

Pour le reste, au lieu de les enfermer dans une salle ennuyeuse, les leçons se donnaient en plein air, et ce fut, surtout, des leçons de choses.

Ainsi, un jour, on les emmenait sur la plage, et là, en récoltant des algues, des coquillages, celui ou ceux qui les accompagnaient, leur faisaient l'explication des espèces que l'on trouvait.

Les pêcheurs en embarquaient quelques-uns avec eux et, tout en posant les filets, leur racontaient les mœurs et habitudes des poissons que l'on capturait.

D'autres fois, c'était dans l'intérieur de l'île que l'on partait en reconnaissance, et, tout en récoltant plantes, fruits, graines ou racines, on essayait de leur faire comprendre la vie d'une plante, ses ressemblances et les différences avec les espèces voisines, leurs luttes contre les obstacles qu'elles rencontraient pour s'épanouir, et l'aide qu'elles se prêtaient pour résister aux causes de mort et de disparition.

Et ainsi, tout en rendant les leçons agréables, on rapportait toujours d'amples provisions de choses utiles à la colonie.

Il faut ajouter que ces différentes excursions avaient le plus souvent lieu simultané-

ment, que les enfants pouvaient choisir celle qui leur plaisait le mieux.

Les uns, par exemple, certains jours, préféraient suivre les travailleurs à leur atelier, qui, vu la bonté du climat, était toujours en plein air, avec un abri pouvant se déplacer, contre le soleil ou la pluie, selon les nécessités.

Là, on laissait les enfants s'essayer à la production de quelque objet, se contentant de leur donner les indications nécessaires à bien manier les outils, indiquant pourquoi tel ou tel mouvement était vicieux, on les laissait donner libre cours à leur imagination tout en leur racontant l'histoire du métier, d'où il dérivait, et quelques notions sur la nature des produits employés.

Car il est bon de dire que la persécution s'étant abattue sur la portion la plus éclairée du prolétariat, en y comprenant quelques individualités prises dans les arts, les sciences, et ce que l'on appelle l'élite intellectuelle qui s'était vouée à la lutte contre l'exploitation, le niveau intellectuel de la

colonie était assez élevé pour suppléer à l'absence de spécialistes, provisoirement, tout au moins.

Et tout en s'instruisant, les enfants fournissaient une somme de travail, utile à la communauté ou pour eux-mêmes, et apprenaient, en même temps, à ne pas séparer — en menant de front — travail et instruction.

Rien n'excitait plus leur émulation, lorsque, dans les excursions, ils découvraient quelque chose d'utile, ou, lorsqu'à l'atelier, ils avaient réussi à fabriquer un objet qui attirait l'attention des ouvriers. Surtout lorsque l'un d'eux laissait apercevoir l'envie de le posséder.

C'était là que se montraient les différences de caractère : les uns étaient heureux de l'offrir à celui qu'ils aimaient le plus; pour d'autres, c'était une raison plus forte de le garder s'il était plus admiré. Quelques autres promettaient d'en fabriquer de semblables pour ceux qui en désiraient.

Mais l'avantage de cet enseignement c'est que n'y régnait aucune contrainte, que les

élèves n'en prenaient que ce qu'ils voulaient, que cela ne prenait jamais le caractère aride de leçons, et comme le travail n'excédait jamais leurs forces, ne durait qu'autant qu'ils y trouvaient de la satisfaction, celui-ci en leur pensée, ne prenait pas le caractère pénible que la mauvaise organisation sociale avait imposé à leurs parents.

Il restait associé à la joie de vivre et d'exercer ses facultés.

XX

Un beau matin, l'attention des colons fut attirée par la vue d'un poteau taillé dans un jeune arbre qui avait la prétention de représenter une colonne surmontée d'une espèce de cadre où s'étalait une affiche.

Il y eut bientôt rassemblement autour:

Voici ce que l'on pouvait y lire :

La Gazette Terrelibérienne

organe satirique
donnant les nouvelles du monde entier
et paraissant tous les 15 jours.

« La rédaction de la *Gazette Terrelibérienne* aurait été désireuse d'envoyer son premier numéro au domicile de chacun des habitants de notre capitale ; mais le service postal n'étant pas encore organisé, nous avons dû y renoncer.

« Pour rendre hommage à la vérité, nous ajouterons cependant qu'une raison beaucoup plus forte nous y a décidés : le manque de papier.

« La rédaction qui ne reculera devant aucun sacrifice pour satisfaire les nombreux lecteurs... qu'elle aurait eus certainement, avait déjà envisagé la possibilité de faire graver

des caractères mobiles en bois pour l'impression de son intéressant organe. L'un des nôtres se faisait fort de nous établir une presse adaptée à notre tirage.

« Mais quelque rudimentaire que soit ce moyen, — qui nous était imposé par la situation, et non par un esprit rétrograde de retour aux âges primitifs, — nous avons dû y renoncer, ne possédant pas la moindre feuille de papier ou d'étoffe à imprimer.

« Mais nous promettons à nos lecteurs... à venir, de remédier à ce défaut. D'importantes études sont faites dans ce sens, et nous espérons bientôt fabriquer assez de papier de façon à ce que les Terrelibériens ne se plaignent plus jamais de manquer de lecture... au contraire.

« Mais, en attendant de voir l'aurore de cet heureux jour, de jeunes (hem !) talents demandent à s'épanouir, de nobles pensées, impatientes de prendre leur essor, et de passer, par audition, sinon par l'art de l'impression, aux générations futures, veulent se faire entendre.

« Pour répondre à cet impérieux besoin, la rédaction de la *Gazette Terrelibérienne* a résolu de ne pas attendre plus longtemps, et a décidé que, si elle ne pouvait pas se faire lire qu'elle se ferait entendre.

« Nous avons réuni assez de papier d'emballage (que la postérité prenne note de ces modestes débuts) pour pouvoir, en attendant mieux, écrire nos articles, y développer notre pensée, au besoin la déguiser en ciselant nos phrases harmonieuses.

« Que les Terrelibériens se rendent en foule, ici, à cette place, après-demain, à 9 heures du soir, et la rédaction, quel que soit son désir de rester anonyme, saura vaincre sa modestie, en lisant ses articles, pour le grand plaisir de l'honorable assemblée qui sera venue l'écouter.

« Qu'on se le dise !

« Pas de prix d'entrée. La monnaie étant abolie. »

Le lendemain soir, la population de Terre-Libre se pressait sur la place, pour entendre la lecture de la *Gazette*, et connaître les au-

teurs de ce nouveau jeu, qui avaient si bien gardé leur secret, que personne, avant l'affiche, ne s'était douté de ce qui se tramait contre leur tranquillité.

Une tribune avait été improvisée où, lorsque la foule fut assez nombreuse, prirent place une demi-douzaine de colons — c'était la rédaction — dont quelques-uns avaient déjà quelque notoriété dans la colonie, mais dont les autres n'étaient pas autrement connus que de les voir, tous les jours, employés aux mêmes occupations que tout le monde. Parmi ceux-là, était une femme.

Si la rédaction n'était pas nombreuse, elle était variée, car chaque rédacteur s'était attribué plusieurs rubriques.

On débuta par le programme que comptait remplir la *Gazette*, et promesses de toutes les réformes qu'elle se proposait d'opérer.

Puis ce fut le bulletin politique. Cela débutait par un tableau des relations diplomatiques de la colonie, avec les États voisins, où l'ex-commandant de l'*Aréthuse* était fort malmené ; puis venaient des nouvelles des

différentes parties du monde, que la rédaction prétendait avoir reçues par pigeons.

Quelqu'un demanda à voir les pigeons. Les rédacteurs, un moment embarrassés, finirent par s'excuser de ne pouvoir les produire, n'ayant pu résister au désir de les dévorer.

— Et vous nous les transformez en canards, s'écria quelqu'un.

L'un des rédacteurs fit remarquer que si chacun avait pu recevoir son exemplaire chez lui, les réflexions malséantes qu'il pouvait faire contre la rédaction ne seraient pas, venues chatouiller désagréablement les oreilles de celle-ci, le public était donc prié, afin de garder davantage l'apparence d'un véritable journal, de bien vouloir faire ses réflexions de façon à ce qu'elles ne dépassent pas son for intérieur, tout au moins en présence des rédacteurs.

Puis on passa aux nouvelles de l'intérieur, des pays étrangers — le camp de l'*Aréthuse* fournit une nouvelle occasion d'exercer la verve de la rédaction contre le commandant et ses officiers.

Il est vrai que les Terrelibériens ne furent pas ménagés à l'article : *Faits divers.*

Puis venait la partie littéraire. C'était l'histoire d'un jeune homme ayant voulu faire la cour à une jeune fille ; mais comme il était paresseux comme une couleuvre, la jeune fille en faisant semblant de répondre à ses avances, l'avait si bien berné, que pendant quelques jours, il avait été la risée de tout le village.

Or, c'était tout simplement l'histoire d'un Longues-Côtes qui avait voulu parader auprès de la fille d'un des colons mariés. — Parmi les familles amenées, se trouvaient quelques jeunes filles de quinze à seize ans. — De complicité avec les femmes de la colonie, et pour lui donner une leçon, elle avait monté un bateau à son soupirant, et amené à des situations si ridicules, que toute la colonie s'en était amusée, à la grande colère du héros de l'affaire, lorsqu'il s'était aperçu qu'on se moquait de lui.

L'histoire était racontée si drôlement, avec une foule de détails comiques nouveaux, mais

en même temps de façon que les personnages ne pouvaient manquer de s'y reconnaître, qu'elle eut un succès aussi grand que si elle avait été inédite.

En somme, le premier numéro de la *Gazette Terrelibérienne* eut un si grand succès, que pendant quelques semaines, il se forma plus de vingt groupes qui voulaient avoir aussi leur organe.

Mais la plupart de ces essais étaient plutôt mal réussis et manquaient de souffle et de verve.

Ce fut une frénésie, on ne s'occupait plus que de cela. On ne tarda même pas, afin de surpasser le voisin, à inventer les histoires quand on n'en connaissait pas ; et de la critique plus ou moins justifiée, à passer à ce qui n'était pas encore la calomnie, mais était tout au moins de la forte médisance.

Goujaret qui avait été des premiers à imiter la *Gazette* et qui n'ayant pas trouvé de collaborateurs, faisait le sien tout seul, fut le premier à s'engager dans cette voie.

A plusieurs reprises, la lecture de quel-

ques-uns des journaux faillit tourner mal, on eut bien du mal à enrayer quelques inimitiés qui commençaient à poindre. Le travail utile commençait à en souffrir. Il semblait que les promoteurs de la *Gazette* avaient eu une fâcheuse inspiration pour le sort de la colonie, en y introduisant cet élément de discorde.

Ceux qui avaient résisté à cet entraînement, se demandaient comment on pourrait l'enrayer ?

Un jour les colons furent invités à une représentation théâtrale. La pièce était intitulée : *Ce qu'il en adviendra.*

L'auteur mettait en scène, d'une façon satirique, cette passion de journalomanie. Bien entendu, cela se passait dans un pays imaginaire où les personnages étaient dénommés d'après des qualificatifs grecs.

Il s'agissait d'une population qui, calme et unie jusque-là, était prise tout à coup de la passion de faire des journaux. C'était d'abord un groupe qui avait l'idée d'en faire imprimer un ; aussitôt, des groupes surgissaient

de tous côtés, à la fin les groupes eux-mêmes, se subdivisaient en un tas de sous-groupes, pour en arriver à ce que chaque individu voulait faire son journal.

Chacun était forcé d'être le rédacteur, l'imprimeur, de fabriquer son encre, son papier, ses machines, parce qu'il n'y en avait plus assez pour suffire à tant de journaux, et qu'ils ne pouvaient arriver à s'entendre pour s'en partager l'emploi.

A la fin, les vêtements manquant, on s'habillait avec des journaux; puis ce fut au tour des vivres, on essaya de cuisiner les journaux qui finissaient par former des montagnes, mais cette nourriture était si indigeste que tous en crevaient.

Cela était représenté avec tant de verve, et les colons rirent de si bon cœur, que cela arrêta non seulement l'éclosion de nouvelles feuilles, mais en fit disparaître un certain nombre et qu'il finit par n'en persister que deux ou trois qui étaient fort intéressantes, et dont les auteurs n'avaient pas cru pour cela, devoir négliger tout autre travail, se fai-

sant, au contraire, remarquer par leur activité.

Le calme revint dans la colonie mais le succès de : *Ce qu'il en adviendra,* suscita des œuvres nouvelles. Ce fut ensuite la mode d'organiser des représentations et des concerts.

XXI

Cependant, au milieu de toute cette activité, il restait toujours un groupe de Longues-Côtes montrant fort peu d'empressement au travail.

Comme ils n'étaient pas très bien considérés, le plus souvent, ils s'essayaient à se joindre à quelque groupe, mais avaient soin d'aller s'offrir, surtout, où l'on n'avait pas besoin de leurs services. Et lorsqu'on leur faisait la mauvaise farce de les accepter, le zèle ne durait pas longtemps. C'était joliment beau, lorsqu'il durait quelques jours.

Les prétextes de fausser compagnie ne manquaient pas. Il y avait toujours quelque groupe où le besoin urgent d'un homme ou deux nécessitait leur présence, les camarades

qu'ils quittaient, pouvaient bien faire sans eux.

Comme pour la division au travail, l'affinité les avait rapprochés sans qu'ils eussent besoin de se chercher. Maintenant, sans avoir besoin de se donner rendez-vous, lorsque la flemme les prenait, ils savaient toujours où trouver quelques âmes sœurs pour tuer le temps de compagnie.

Afin de faciliter toute liberté d'allures aux colons, les vivres étaient distribués pour plusieurs jours à la fois.

Bien entendu, il n'y avait pas de commission de nommée pour présider à cette distribution.

Pour éviter tout gaspillage, le recensement de tout ce qui existait avait été fait, plusieurs listes en avaient été dressées. Le magasin avait été fermé, mais chacun, à tour de rôle parmi les colons, en avait la charge, et lorsqu'on en sortait quelque chose, comme pour la distribution des vivres, par exemple, cela se faisait sous les yeux de tous et on rayait des listes ce qui sortait du magasin.

Comme c'était un expédient qui était imposé par les circonstances, que tous comprenaient que l'avenir de chacun en dépendait, on s'y pliait facilement.

Évidemment, lorsqu'il s'agissait de la sortie d'un petit lot de matériel, on opérait sans avoir recours à la présence de tous.

Lorsqu'il avait été reconnu que tel groupe avait besoin, pour son travail, de telle marchandise, il suffisait que le groupe signât un reçu des dites marchandises.

Et tout marchait assez bien ainsi sans trop d'accrocs.

Grâce à ce système, nos paresseux n'avaient pas besoin de se présenter même aux heures des repas, et ils disparaissaient ainsi quelquefois pour plusieurs jours, réunissant leurs provisions, cuisinant ensemble, y ajoutant le produit de leur chasse lorsqu'ils avaient pu abattre quelque gazelle, ou quelque oiseau.

Jusque-là, ils avaient respecté le magasin commun.

Mais un jour, qu'ils faisaient bombance des restes d'une antilope tuée la veille —

les colons avaient appris à faire du feu avec des briquets et des feuilles sèches — l'un d'eux, un nommé Troupy, tira de sa musette une bouteille d'eau-de-vie. Les colons en gardaient quelques-unes en réserve, pour des besoins qui pouvaient se produire, plus urgents, que la satisfaction de la boire sans nécessité :

— Comment as-tu fait pour chiper cela ! fit l'un des Longues-Côtes.

— Hier, j'ai donné un coup de main pour ranger, à Ferrand, qui était de garde. J'en ai profité pour la subtiliser sans qu'il s'en aperçoive. Et il passa la bouteille à un camarade.

— Ça ravigote, fit celui-ci après en avoir bu une lampée. Et il passa la bouteille à son voisin.

— Depuis que l'on n'en avait pas bu, j'en avais perdu le goût.

— C'est égal, fit un autre, ce n'est tout de même pas chouette ce que nous faisons là.

— Bah ! pour un litre ! ça ne ruinera pas la colonie !

Et une bonne rasade vint imposer silence à ses scrupules.

Et le supplément apporté par Troupy à l'ordinaire des flâneurs fut si bien apprécié, que plusieurs l'imitèrent. Mais ils le firent avec tant d'indiscrétion, qu'un jour, le magasinier de semaine s'aperçut d'un vide dans ses arrangements. En consultant son inventaire,

il s'aperçut qu'une douzaine de litres d'eau-de-vie manquaient à l'appel. Et comme son attention avait été éveillée par le zèle que, depuis quelque temps, les Longues-Côtes témoignaient pour s'offrir en aide au travail du magasin, il eut bien vite fait d'en surprendre un en train d'opérer.

Cela fit grand bruit dans la colonie qui eut une grande réunion à cet effet.

A nouveau se posait le problème de répression ou de liberté.

Continuer à laisser passer de tels actes sans sanction n'était-ce pas encourager les délinquants? Peut-être, dans une société où tout aurait été à profusion, pouvait-on fermer les yeux, sans aucun préjudice, mais à Terre-Libre, on était dans des conditions spéciales qui ne permettaient pas une telle tolérance. Les plus modérés parmi eux, ne parlaient rien moins que d'administrer au voleur une correction soignée dont il pût se rappeler pendant quelques jours; d'autres demandaient son expulsion pure et simple de la colonie.

Et ces raisonnements étaient appuyés par

ceux qui disaient que l'on s'était révolté en Europe pour se débarrasser de l'exploitation bourgeoise, ce n'était pas pour venir subir ici, celle de ceux qui n'aspiraient qu'à les remplacer.

Cependant, les partisans de la tolérance ne lâchaient pas pied.

— Si nous rétablissons les châtiments, faisaient-ils remarquer, ne marcherons-nous pas ainsi, à une reconstitution de la magistrature ? Nos jugements seront-ils meilleurs et plus justes ?

— On parlait d'administrer une correction au délinquant. Elle aurait été compréhensible au moment où l'auteur fut découvert, beaucoup d'entre les Terrelibériens ne se seraient pas fait scrupule de la lui administrer. Mais, après coup, et après condamnation, qui d'eux voudrait assumer le rôle de bourreau ?

Personne ne se proposa.

— On parle de l'expulser de la colonie.

Mais pour quelques bouteilles d'eau-de-vie, voudrait-on le condamner à mort ? Et, même

en admettant que la colonie continuât à lui fournir les vivres après son expulsion, ne serait-ce pas en faire un ennemi, lui donner le droit d'exécuter tout ce que lui conseillerait la colère ? Et, alors, c'en était fini de la tranquillité. Il faudrait être constamment sur ses gardes, être en un état continuel de défiance.

N'était-ce pas préférable de faire appel aux bons sentiments du délinquant, de lui faire envisager tous les désavantages, qu'il en résulterait aussi bien pour lui que pour les autres, si son exemple était suivi. La confiance réciproque et fraternelle dans laquelle on avait vécu jusqu'à présent, ne valait-elle pas mieux que la suspicion, la haine, qui allaient s'ensuivre si ces actes se renouvelaient ?

Pendant ces débats l'attitude des Longues-Côtes, fut toute de gêne et inconfortable. On sentait qu'ils auraient voulu pouvoir se rendre invisibles. Seul, le voleur fit semblant de crâner, et lorsqu'il fut question de châtiment, de mauvais regards sournois et un avancement de la mâchoire inférieure

furent les seuls signes qu'il laissa entrevoir.

Cependant les avis de tolérance prévalurent. L'assemblée se dispersa sans que personne adressât un mot au coupable. Ses camarades eux-mêmes avaient été des premiers à s'éclipser.

Il resta quelque temps, seul, avant de se décider à s'éloigner, crispant les poings, et frappant la terre du pied :

Puis, il s'éloigna du village. On fut deux jours sans le voir.

Le troisième jour, il reparut, calme, et comme les forgerons demandaient s'il y avait quelqu'un qui veuille aller leur donner un coup de main, il demanda si on voulait de lui. Les forgerons lui répondirent qu'il n'avait qu'à les suivre. Et l'affaire se termina ainsi.

Par la suite, son humeur vagabonde le reprenait bien quelquefois, mais lorsqu'il était au travail avec les autres, il s'employait de son mieux.

C'était lui qui avait été le prototype du héros de l'histoire comique racontée à la première séance de la *Gazette Terrelibé-*

rienne. Et malgré les moqueries de la jeune fille, il avait toujours gardé un fort sentiment d'attachement pour elle.

Lorsqu'il eut repris sa place parmi les travailleurs, il chercha à plusieurs reprises à lui être utile. Comme il était très adroit, il s'ingéniait à lui fabriquer des objets d'utilité ou d'agrément, ainsi qu'à ses autres amis.

Peu à peu, l'impression de la scène pénible qui s'était passée, s'effaça. La jeune fille eut un peu plus confiance en lui et les Terrelibériens prévoyaient que bientôt allait avoir lieu la première union entre Terrelibérien et Terrelibérienne.

XXII

Cette affaire de vol fit également impression sur tous les Longues-Côtes. Pendant les premiers jours qui suivirent, ils n'osèrent pas trop déserter ouvertement le travail, ils firent quelques apparitions sur les chantiers.

Mais l'habitude de flâner était trop bien prise pour s'en débarrasser si vite, à peine avait-on commencé à oublier la scène qu'ils reprenaient leurs escapades.

C'est lors d'une des premières qui suivirent que nous les retrouvons.

Quelques-uns, cependant, manquent à l'appel, les réunions ne sont plus si bien suivies.

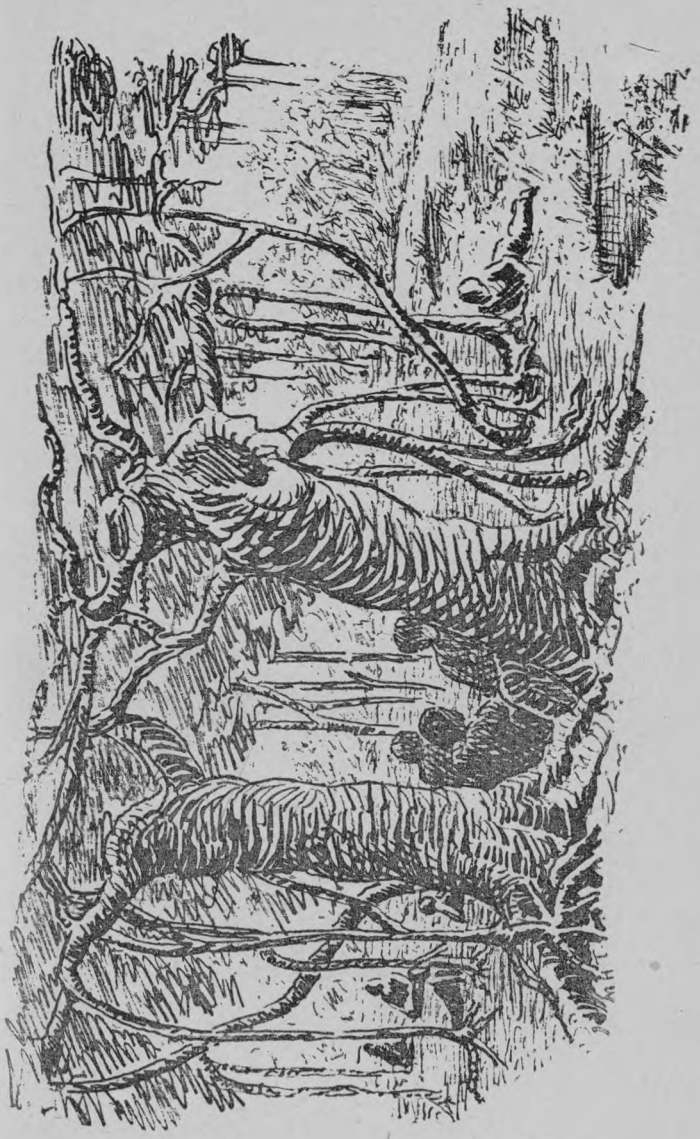
Ils sont là cependant, encore sept ou huit. La journée a été accablante, même ceux des colons qui travaillaient régulièrement manquaient d'entrain.

Nos hommes n'ont même pas pris la peine de faire semblant d'aller au travail. Ils sont partis en flânant, vers leur endroit préféré où ils ont l'habitude de se rendre pour de longues séances de manille.

C'est une petite clairière gazonnée, où l'herbe fine et moelleuse fait comme un tapis de velours d'un vert tendre ; près d'un ruisseau dont le bruissement sur les cailloux, rafraîchit la pensée.

Il y a là, surtout, un arbre énorme, où il fait si bon s'allonger et faire la sieste sous son lourd feuillage ombreux, les branches formant tout autour un abri impénétrable au soleil.

Ils sont là, les uns allongés, à l'ombre, les yeux vagues, tournés vers le ciel. Les autres sont adonnés à une partie de manille qui semble languir. L'un des joueurs distribue les cartes, s'arrêtant de temps à autre, pour raconter une histoire. Mais arrivé à la fin du paquet, il s'était trompé. Il avait dû donner une carte de trop à quelqu'un. Il fallut recommencer, au grand désespoir de l'un



d'eux qui prétendit avoir « un jeu épatant ».

Et comme à la distribution suivante le jeu ne lui permettait pas d'annoncer, il grommela jusqu'à ce que la dernière carte fût tombée, et fut rabroué à son tour, pour ne pas avoir fourni de l'atout, alors qu'il en avait un en mains.

C'était à son tour de donner les cartes. Il les prit d'un ton maussade, et fit couper. « Atout trèfle », fit-il en retournant la dernière carte.

— Je n'ai que sept cartes, fit l'un.

— Tiens, moi j'en ai neuf.

Le donneur jeta son jeu avec dépit.

— Ça n'arrive qu'à moi, ces choses-là ! J'avais une quinte majeure en atout et tierce majeure à carreau. Zut ! J'en ai assez, je ne joue plus.

— Hé Caron ! Tu ne veux pas faire un quatrième à la manille ?

— Hein ? fit l'interpellé, en bâillant et s'étirant.

— Veux-tu faire le quatrième à la manille ?

— J'en ai soupé de la manille. Et il se retourna sur l'autre côté, fermant les yeux.

— Et toi, Lambert ?

— J'ai pas la force de me remuer.

— Ce que vous êtes bath, tout de même. On peut vous demander quelque chose.

— Si les cartes t'amusent, moi ça me rase. Oh ! et puis, flûte, laisse-moi dormir.

— Ce qu'on s'amuse, ici.

— Pourquoi qu' tu es venu?

— Ma foi, si j'avais su. Avec les autres, on bavarde au moins. Après tout, le temps passe plus vite.

— Retournes-y.

— Sans compter que demain.....

Il y eut un silence.

— Si on se promenait ?

— Il fait trop chaud.

— Pourquoi faire ? Est-ce que c'est pas toujours la même chose : des arbres, de l'herbe, des rochers ?

— Je peux pas dormir.

— C'est épatant, ce que l'on s'amuse ici.

— Oh ! à la porte avec ton refrain !

— Eh bien, alors, qu'est-ce que l'on pourrait faire pour se désennuyer ?

— Si j'avais su, j'aurais suivi Flochard à la chasse.

— Il trotte de trop, lorsqu'il s'y met. On rentre éreinté !

Et ce dernier s'étira, bâillant comme une carpe sortie de l'eau depuis des heures.

Bâillement qui entraîna simultanément celui de la bande.

— Ah ! ce que l'on...on... s'a...a...muse, tout de mê...ê...me.

— Vous ne voulez plus jouer aux cartes, vous ne voulez pas vous promener, que va-t-on faire ? Moi, j'en ai assez de rester là immobile, je ne peux plus dormir. Que voulez-vous faire ?

On ne peut cependant pas retourner au campement. Il est trop tôt. Et nous entendrions encore ces sales gosses, nous chanter la ballade des Côtes en long, pendant que les femmes nous regarderont en se moquant de nous.

Autre silence, plus long, seulement troublé de temps à autre, par un bâillement, ou le bruissement de feuilles occasionné par les

mouvements de l'un des flâneurs, changeant de posture.

Après un autre bâillement.

— Je crois tout de même que demain j'irai voir du côté de la scierie si on a besoin d'un coup de main.

Après une pause.

Tu sais que l'on y installe un moulin à côté.

Tiens, c'est une idée, après tout. J'ai été meunier dans le temps. J'irai voir comment ils construisent cela, s'ils ont besoin d'un coup de main.

— Il faut convenir tout de même que nous sommes pas mal rosses, de nous cavaler pendant que les autres turbinent.

— Moi, je suis venu au monde fatigué.

— Si, c'est rosse, tout de même, car, après tout, on ne fait que ce que l'on veut, personne n'est là pour vous pousser.

— Ça dépend de ceux avec qui tu es. Il y en a qui ronchonnent pas mal, lorsqu'on ne va pas si vite qu'eux.

— Qu'est-ce que ça peut faire. Il n'y a

pas de singe pour vous donner vos huit jours.

— J'aime pas être embêté.

— Pour ce que l'on s'amuse ici.

— C'est pas la même chose.

— Moi c'est pas ça ; mais je crois que c'est perdre son temps à travailler, ici, sur cette île perdue.

Un de ces jours il viendra bien quelque vaisseau, qui nous rapatriera.

— Un vaisseau qui prendrait près de mille personnes de supplément. T'as pas la trouille.

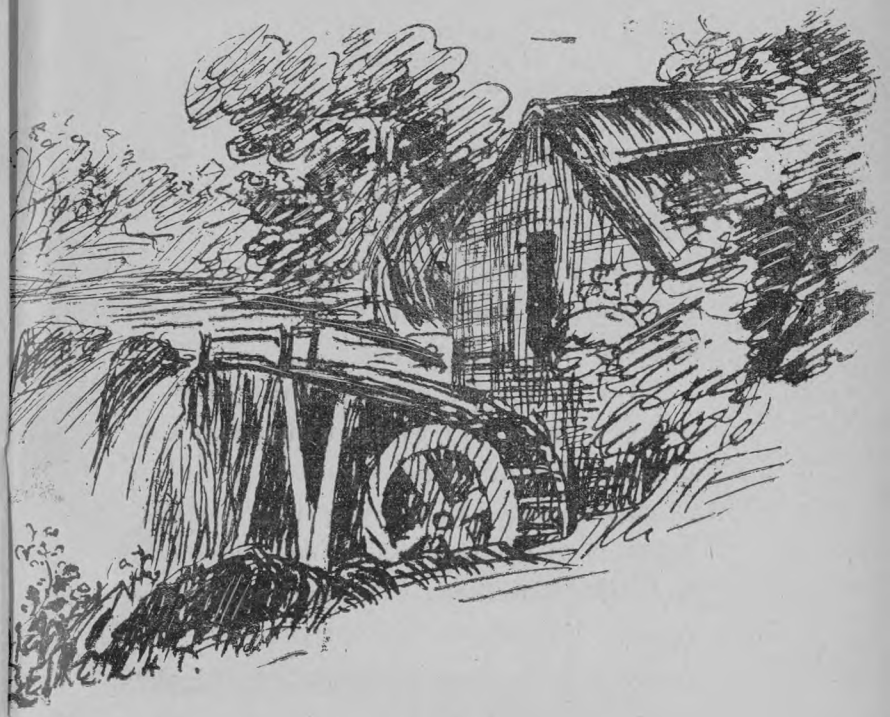
— Dans tous les cas, il porterait de nos nouvelles. On viendra nous chercher.....

— Pour nous renvoyer à la Guyane ou en Afrique. Merci, je sors d'en prendre. Je préfère encore aller donner un coup de main aux copains.

— Non, mais.....

— Si on nous envoyait chercher, ça ne pourrait être que le gouvernement. Ce ne sont pas les bourgeois qui ouvriront une souscription pour armer un vaisseau pour envoyer à notre recherche. Alors !.....

... Non, tu sais, après avoir échappé au



XXIII

Mais à la colonie, plus on allait, plus on prenait goût au travail, qui se désocialisait pour devenir plus individuel; par le fait que les ressources des premières choses nécessaires à la vie s'augmentant, on pouvait da-

vantage compter sur l'initiative de chacun.

Depuis longtemps, les habitations étaient construites. Chacun avait la sienne, et les récoltes étaient ramassées et emmagasinées.

Un moulin fonctionnait sur le ruisseau. Un four avait été construit, et la colonie avait son pain frais tous les jours.

On se demandait même, quel serait le mieux, ou bien de n'avoir qu'une seule boulangerie, faisant le pain pour tous, ou que chacun eût son pétrin et son four à la maison, où il cuisinerait à sa convenance ?

Les uns étaient pour la boulangerie centrale, les autres pour que chacun — ou plutôt par groupe de voisins, — fît son pain lui-même. Il fut décidé que l'on tenterait un essai. Afin de ne pas se livrer à des travaux inutiles, chacun boulangerait sa pâte, et porterait cuire au four commun, déjà construit, qui, étant central, ça ne serait pas grand travail de plus pour s'y rendre.

Si l'essai n'était pas concluant, ceux qui préféreraient la boulangerie commune s'entendraient entre eux; ceux qui préféreraient

la boulangerie individuelle ou par petits groupes feraient de même.

Sur la récolte du potager, on avait pu distribuer quelques graines à ceux qui désiraient faire du jardinage. Le reste avait été gardé pour semer encore en commun, afin d'assurer assez de réserve, pour que l'on pût tenter ensuite la décentralisation, sans risquer la disette.

Les mines de cuivre et de fer avaient été trouvées. Elles étaient en exploitation. Les Terrelibériens pouvaient par suite se livrer à une foule de travaux qui avaient été empêchés par le manque de ces métaux.

Lorsque les maisons avaient été terminées, les premiers efforts se portèrent vers l'ameublement.

Au début, on avait taillé à plein bois, des tables mal équarries, des escabeaux plus ou moins confortables. La scierie avait permis d'améliorer cette branche d'industrie.

Mais ce fut l'association de Doré, le sculpteur, Soubeiran, un ébéniste, et Dormeuil,

un forgeron, qui vint y apporter le plus fort stimulant.

Doré avait dessiné un buffet pour chacune des familles du groupe, Dormeuil avait forgé les ferrures, d'après les dessins de Doré ; et Soubeiran en fit le montage.

Lorsque le premier meuble fut monté, ce fut un défilé des Terrelibériens pour venir l'admirer.

Le potier s'offrit de fabriquer des poteries pour le garnir, si l'association voulait lui en faire un semblable.

D'autres firent remarquer qu'ils étaient employés à des travaux utiles à la communauté, et qu'ils seraient bien aises que l'on voulût bien, en échange, leur faire quelque meuble pour eux.

Nos trois hommes pour qui c'était un plaisir de s'employer à cette fabrication, organisèrent un groupe où les uns s'employèrent à abattre le bois, le façonner, en sécher — puisqu'on ne possédait pas de réserves assez anciennes pour qu'il eût séché naturellement. Quelques autres se détachèrent pour

aller extraire le minerai et le transformer en métal.

De son côté Randon avait réussi à séparer les filaments de ses plantes, à pouvoir les faire filer et tisser.

Cela avait exigé un nouveau groupement d'aptitudes, dont faisait partie Doré, car il ruminait d'arranger la fabrication de toiles pour l'ameublement.

Dormeuil en faisait également partie pour la construction des métiers.

Enfin, une tannerie avait été également établie pour travailler les peaux des gazelles tuées à la chasse. On espérait pouvoir en tirer parti pour la chaussure. En attendant, on fabriquait des sabots.

Le chêne manquant, pour le tan, on avait été en peine, dans les commencements, si on pourrait tirer parti des peaux, mais Randon, dans ses pérégrinations, avait découvert une variété de sumac, dont l'écorce remplaçait avantageusement celle du chêne. Aussitôt les tanneurs s'étaient occupés d'organiser des fosses pour y travailler les peaux que l'on

conservait dans le sel; car, inutile de le dire, dès les commencements de leur arrivée dans l'île, les colons avaient aménagé des marais salants pour récolter le sel dont on aurait besoin.

Les mécaniciens avaient mis sur pied une demi-douzaine de voitures automobiles marchant à l'alcool qui fournissaient à tous les besoins de transports de la colonie. Pour cela on avait réussi à distiller différents bois et graines que fournissait l'île, obtenant ainsi un alcool suffisant à l'usage industriel.

Bien entendu, ces groupements par professions n'avaient rien de rigide, ni de fermé. Les rapports journaliers, les sympathies, les affinités y présidaient tout autant que les connaissances techniques, et même le groupement ne remplaçait les relations individuelles que lorsque l'effort le nécessitait.

Ç'aurait été absurde de vouloir revenir à ce que chacun fabriquât ce qui lui était nécessaire, mais la spécialisation excessive où l'industrie moderne est arrivée à classer le travailleur qui, non seulement, passe sa vie à

fabriquer des milliers et des millions d'exemplaires de la même pièce sans seulement connaître l'ensemble dont elle fera partie, mais même à ne faire qu'une partie de ladite pièce, sans jamais la finir, est non moins stupide, au point de vue du développement individuel, et par suite à l'ensemble de l'humanité.

D'autre part tout individu, même d'intelligence ordinaire, possède assez d'aptitudes à varier ses travaux ; cela lui est même indispensable, mais il n'est pas universel, ne peut pas, indifféremment, s'exercer avec la même facilité à tous.

Aussi chez les Terrelibériens, le travail s'organisait-il de façon à éviter ces extrêmes.

Mais aucun individu ne se croyait tenu de ne pratiquer que le métier qu'il exerçait avant son arrestation, que la plupart, du reste, détestaient, car il n'était, pour eux, qu'une sujétion et non un délassement.

Par exemple, lorsque les forgerons manquaient de métal s'il ne se trouvait personne pour extraire le minerai, les forgerons et tous ceux qui les faisaient travailler avaient vite

fait de s'organiser pour aller en extraire eux-mêmes.

Ainsi, pour les tailleurs, lorsque manquait la toile, ils se mettaient de bonne grâce à tisser ; de même les tanneurs lorsque leur manquent des produits, et ainsi de suite.

Chacun avait quelque intérêt dans la bonne marche de chaque groupe, par conséquent, lorsqu'il y avait besoin d'une aide, elle se trouvait immédiatement, chacun étant prêt à quitter momentanément un travail moins pressé pour parer à un plus urgent.

Et si leur petit nombre leur rendait plus facile cette entente, ce même petit nombre et surtout les circonstances difficiles où ils se trouvaient, ce dénûment de ressources et de moyens, avaient été des difficultés bien plus grandes à vaincre et des obstacles à la bonne marche. Ils avaient réussi, cependant, à les surmonter. Et grâce à leur entente, leur bonne compréhension des droits de l'individu n'excluant pas sa solidarité avec le milieu et les autres individus, si leur société n'avait pas été exempte de petites rivalités,

de petites brouilles, d'individu à individu, parfois entre groupes; si, parfois, il avait été nécessaire qu'intervienne la population entière pour mettre fin à des querelles qui, laissées à elles-mêmes, auraient pu s'envenimer, à part quelques petites fâcheries momentanées, la bonne entente et l'harmonie générale n'en avaient pas été troublées et, plus d'une fois, pour ne pas dire toujours, ces brouilles avaient-elles leurs sources dans les restes de l'éducation ancienne et des mœurs de l'autre monde dont, malgré l'évolution de leurs idées, les colons n'avaient encore pu se débarrasser complètement.

Il faudra des générations avant que s'effacent les mauvais effets de tant de siècles d'oppression, de misère, de servitude et de mauvaises habitudes.

XXIV

Tout marchait donc à peu près. Nos colons menaient une vie calme et heureuse. Et, si parfois, se faisait sentir un peu trop péniblement le sentiment de se sentir isolés, hors du monde, sevrés d'une foule de choses accessoires à la vie, mais devenues un réel besoin à l'esprit de l'homme, que lui fournissent la science et l'industrie, ce chagrin était tempéré par la joie d'être libres, de pouvoir donner cours à toutes leurs facultés.

Et puisque c'était une nouvelle évolution qui s'imposait à eux, ils se sentaient assez forts pour la tenter.

Du reste, on parlait déjà de se mettre à construire un navire, capable de tenir la mer, et de se remettre en communication avec l'ancien monde, avec ceux des amis ayant

survécu, ou échappé à la tourmente de répression, et de leur apporter la force du petit monde nouveau qui se créait pour aider à la transformation de l'ancien.

Et cela n'était pas qu'un rêve en l'air. On s'occupait sérieusement d'étudier les plans du navire, ainsi que ceux d'une machine mue par l'alcool que l'on fabriquait avec les fruits recueillis dans l'île, sans plus avoir besoin d'escompter ceux des vignes de Shermann.

Nos colons commençaient donc à respirer, et à jouir paisiblement des fruits de leur travail. Leur seconde récolte qu'ils n'avaient osé ensemencer de suite, sitôt la première cueillie, avant de bien connaître le climat de l'île, s'annonçait merveilleuse. L'optimisme de Pangloss aurait eu quelque raison de s'exercer parmi eux.

Ils se félicitaient d'avoir trouvé le bien-être et le repos, au lieu du bagne où les destinait une bourgeoisie rendue féroce par la crainte de perdre ses privilèges, lorsqu'un jour ils virent arriver une demi-douzaine d'individus, hâves, maigres, sales et dépenaillés.

C'étaient des délégués du camp de l'*Aréthuse* qui venaient demander aux transportés s'ils voulaient accepter les marins et les soldats avec eux, ou leur venir en aide, car ils étaient dans le dénûment le plus complet.

La chasse et la récolte de quelques fruits et racines avaient permis de ménager les vivres leur revenant du partage de l'approvisionnement de l'*Aréthuse* ; on n'était pas encore acculés à la faim absolue, mais le désastre des cultures avait jeté le découragement dans le camp.

Le commandant, du reste, n'avait jamais abandonné son idée fixe de sortir de l'île, n'avait jamais donné aucune attention au travail de confort et de bien-être de ses hommes. Toutes ses préoccupations avaient été de faire construire un radeau pouvant tenir la mer, et porter assez de provisions pour plusieurs semaines.

Avec la toile dont il disposait, il avait établi un agencement de voiles, promettant, lorsque le radeau serait prêt à prendre la mer, que l'on tirerait au sort, parmi ceux qui seraient résolus à risquer l'entreprise. Mais, la nuit précédente, s'embarquant clandestinement avec ses officiers, ayant préalablement fait porter à bord du radeau tout ce qui restait de conserves, il avait quitté l'île, laissant à un quartier-maître, le soin de lire un ordre du jour par lequel il déclarait que voyant, de jour en jour, son autorité de plus en plus méconnue, ne voulant pas assister au triomphe de la rébellion, il allait, à l'aide de son radeau, essayer de rejoindre le port civilisé le plus proche, afin de se faire

rapatrier et obtenir du gouvernement le commandement de la mission chargée de venir mettre les rebelles à la raison.

Il laissait les soldats libres de s'arranger comme ils l'entendraient pour subsister ; qu'il serait tenu compte de la promptitude qu'ils apporteraient à se soumettre, lorsqu'il reviendrait.

Cette nouvelle mit les Terrelibériens en rumeur. La première pensée fut d'embarquer un nombre suffisant d'hommes armés sur la chaloupe, et de se mettre à la poursuite des fuyards. Mais après une chasse de quelques heures, ne voyant toujours devant soi, aussi loin que s'étendait l'horizon, que la mer calme et unie, sans la moindre trace de voile ni de radeau, il fallut bien abandonner la poursuite.

L'avantage de la chaloupe à vapeur qui aurait pu permettre d'espérer rattraper les douze à quatorze heures d'avance des fuyards, devenait inutile par le fait que l'on ignorait la direction qu'ils avaient prise. Où les chercher sur cette immensité qui, enserrant

l'île de toutes parts, ne pouvait offrir aucun indice, ni aucune limite ?

La fuite de l'ex-commandant de l'*Aréthuse*, s'il parvenait à gagner un port fréquenté, était un coup rude pour les colons ; c'en était fait de leur repos et de leur tranquillité.

La chance de se trouver en dehors de toute route suivie ne les mettait pas à l'abri de l'envoi de cuirassés. Et s'ils pouvaient organiser la défense, allait-il falloir passer le meilleur de son temps dans la crainte et au travail de destruction ?

Le meilleur qui pouvait arriver, c'est que l'épave du commandant fût tournée sens dessus dessous par quelque tempête, avant qu'il atteignît les lieux fréquentés.

La tentative rendait la situation trop grave pour que les Terrelibériens s'arrêtassent à la moindre sensibilité, et si le radeau avait été à portée de l'une des pièces qui, sur la côte allongeaient, pareilles à des reptiles, leurs gueules menaçantes, ils ne se seraient fait aucun scrupule de lui envoyer quelques boulets.

En attendant, il fallait, à tout hasard, se mettre en état de défense, et préparer l'outillage pour remplacer les munitions tirées de l'*Aréthuse* si l'on était appelés à s'en servir. Il faudrait reprendre la surveillance abandonnée depuis longtemps.

L'arrivée au camp des soldats et marins était une autre complication. Étant donné les craintes d'attaque venant du dehors, convenait-il de les admettre au milieu des colons, ou de les confiner dans leur camp tout en leur fournissant l'aide et les outils dont ils auraient besoin, ainsi que les vivres en attendant qu'ils fussent en état d'en récolter eux-mêmes ?

Après une longue discussion, il fut reconnu qu'en les laissant en dehors de la colonie, cela n'enlevait pas les motifs de défiance, qu'il y aurait une surveillance à établir de leur côté, tout en les enlevant au contrôle des Terrelibériens et, d'autre part, pouvait les entretenir dans des sentiments d'hostilité.

Tandis qu'en les acceptant dans la colonie,

cela faciliterait le rapprochement, on pouvait les intéresser à sa défense, tout en les laissant libres de se rendre aux forces gouvernementales, s'ils le désiraient, lorsqu'elles se présenteraient.

La discussion avait eu lieu devant les délégués. Et lorsqu'elle fut terminée, on leur dit d'aller chercher leurs camarades, en leur rapportant la discussion. Et lorsqu'ils se présentèrent quelques heures après, on se contenta de leur rappeler qu'ils étaient reçus en amis, qu'ils seraient traités en égaux, qu'on leur demandait seulement de la bonne volonté, le respect des droits de chacun, s'ils voulaient qu'on respectât les leurs.

Si leur ex-commandant revenait les prendre, ils seraient libres de le rejoindre, que tout ce qu'on leur demandait, c'était de se rappeler qu'ils étaient traités en frères, et de ne pas se joindre à leurs ennemis.

Pour fêter leur arrivée, toute la colonie se réunit en banquet.

On les logea, tant bien que mal, où l'on put, en attendant qu'ils puissent, avec l'aide

des Terrelibériens, se construire des abris à leur convenance.

Le plus difficile était de les habiller, car leurs vêtements étaient en loques,et l'on n'avait pas prévu une crue si subite et de cette importance, dans la colonie. On dut prendre dans les toiles qui étaient préparées pour toutes autres fins que l'habillement. Heureusement que le climat n'exigeait pas une grande complication dans les vêtements, et que l'on cherchait surtout la commodité avant la mode.

Ensuite, on leur expliqua comment fonctionnait le travail à Terre-Libre. Comme leur arrivée rendait à nouveau plus pressé le travail de construction, d'agrandissement de celui de la culture, et de tissage, on les invita à se mêler aux équipes de Terrelibériens qui allaient se former en vue de pousser activement à la mise en train de ce travail.

Et lorsqu'on leur eut fait voir comment les Terrelibériens s'étaient arrangés pour l'habitation, on les invita à se consulter pour déci-

der s'ils voulaient habiter isolément, par groupes, ou tous ensemble, et que l'on construirait les habitations, selon ce qu'ils décideraient.

Les Aréthusiens ne savaient comment remercier de l'accueil qui leur était fait, et lorsqu'ils eurent passé quelques jours au milieu des colons, ils s'émerveillaient de plus en plus de voir comment s'accomplissait la division du travail, l'empressement de chacun à faire sa besogne, et que le travail loin d'être un châtiment, comme le soutient la religion chrétienne, et tel que l'a organisé la société capitaliste, est au contraire attrayant et nécessaire lorsqu'il s'accomplit librement, sans contrainte et par goût.

Ils dirent que ce qui les avait empêchés de suivre l'exemple des déserteurs, et de venir se joindre aux colons, c'est que, en dehors de la peur d'être considérés comme déserteurs si jamais ils pouvaient être rapatriés, — ce que leur commandant leur avait toujours fait espérer, — c'est que leurs officiers leur racontaient journellement que, avec toutes

leurs théories de libertés, les colons se laissaient gouverner par les plus malins, que c'étaient toujours les mêmes qui travaillaient : et que leurs disputes se terminaient souvent par des pugilats; que ceux de leurs camarades qui avaient déserté étaient employés aux travaux les plus durs, que s'ils ne revenaient pas, c'était par crainte d'être traités comme ils le méritaient, et aussi parce que les forçats les surveillaient étroitement.

Et comme il leur était défendu de sortir hors de certaines limites, qu'on leur avait même dit que c'était dans leur intérêt de ne pas s'en éloigner s'ils ne voulaient pas être pris par les forçats, ils avaient cru ce qu'on leur disait, et si quelques-uns avaient fait des escapades dans l'intérieur de l'île, ils ne s'étaient jamais risqués du côté des colons.

Les Terrelibériens virent qu'ils avaient fait une grande faute de ne pas s'occuper davantage des soldats. Mais la nécessité de s'organiser, et le travail intense que cela avait exigé, avaient, pour un moment, annihilé leurs facultés de prosélytisme, mais ce n'était

pas irréparable. Il n'y avait qu'à rattraper le temps perdu.

On se mit donc à l'œuvre, les terrains de culture furent agrandis, pendant que d'autres équipes s'occupaient de la construction des habitations.

Les soldats et marins avaient, par leurs longues journées d'oisiveté, de paresse, tant physique qu'intellectuelle, bien quelque peu perdu l'habitude d'un travail suivi ; mais c'était pour eux qu'ils travaillaient, et l'entrain des Terrelibériens était si gai, si spontané, si vibrant, qu'ils se trouvaient entraînés malgré eux, que cela ne leur pesa pas de trop, même au début.

Et au fur et à mesure qu'ils se familiarisaient avec la vie intérieure de la colonie, ils tombaient de surprise en surprise, en voyant ce qu'avaient pu faire l'intelligence et l'activité de quelques hommes. Et l'émulation les prenait peu à peu.

XXV

Il y avait trois semaines que le commandant était parti, la première alarme passée, on commençait à attacher moins d'importance à son départ. La conviction qu'il s'était perdu en mer, s'accrut de jour en jour, d'autant plus que, quelques jours après son départ, une tempête assez violente avait soufflé sur les côtes de l'île, quelles chances pouvait avoir une coquille de noix d'échapper ? alors surtout qu'il suffisait d'une vague pour balayer tout ce qui se trouvait dessus.

Le calme était donc revenu chez les colons ; les nouveaux arrivants s'adaptaient peu à peu à leur nouvelle vie lorsqu'un jour ceux qui étaient en observation — car on se tenait toujours sur ses gardes — signalèrent un navire en vue.

Aussitôt l'alarme fut donnée,tous les colons désertèrent les chantiers, et furent bientôt groupés en armes sur les points stratégiques qui avaient été convenus d'avance. Les matelots et soldats devaient faire les corvées accessoires.

A l'aide des longues-vues qui passaient de mains en mains, les Terrelibériens examinaient le navire et on n'avait pas tardé à constater que c'était un navire de guerre, dont il était impossible encore de reconnaître le pavillon.

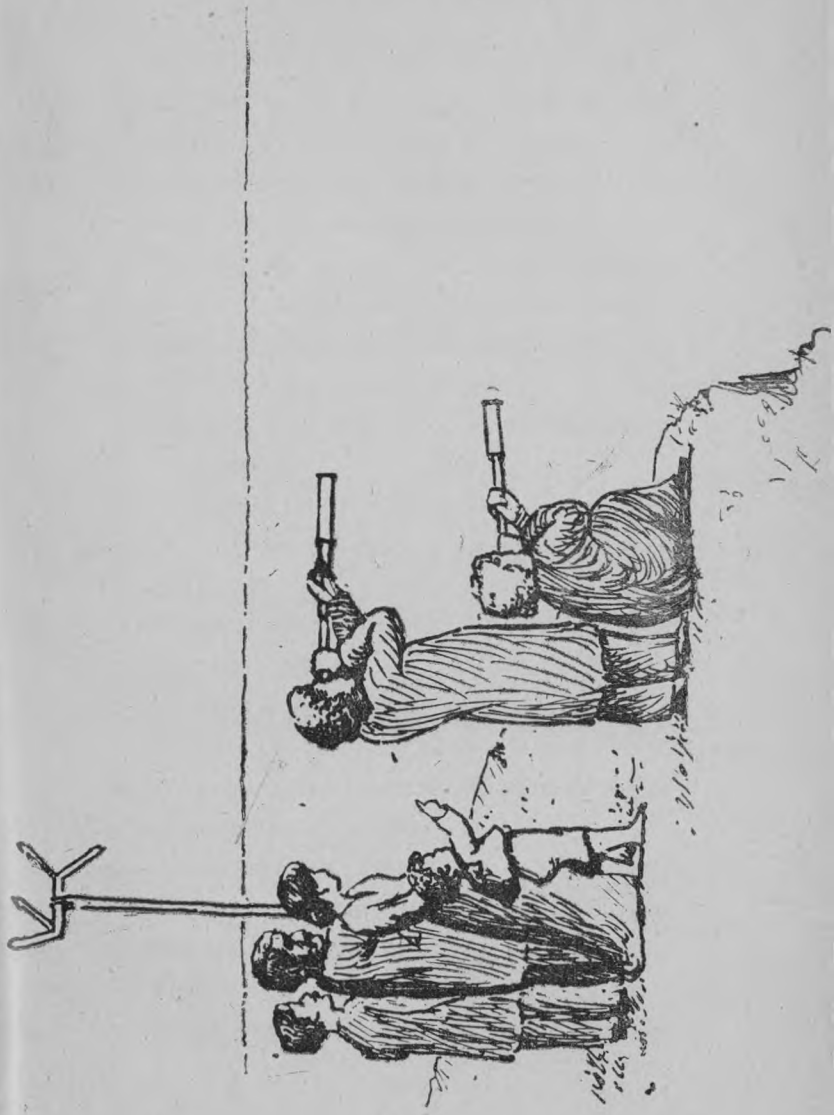
Un sémaphore avait été dressé, et le signal d'avoir à stopper fut donné à l'arrivant.

Comme il ne tenait aucun compte de l'avertissement, un coup de canon à blanc fut tiré.

Le navire continua sa marche vers l'île, comme s'il n'avait rien vu ni entendu.

Un obus qui passa en sifflant à travers son gréement et alla s'enfoncer, à quelque distance, dans la mer, ne sembla pas davantage l'impressionner.

Mais un second qui suivit presque immédiatement, et lui enleva une manche à air,



vint lui faire sentir que cela pouvait devenir dangereux d'aller plus loin. Il stoppa.

On lui fit signe de mettre un canot à la mer et d'envoyer un parlementaire.

Cette fois, on pouvait bien le distinguer à la lunette, on voyait, sur son pont, les matelots faire les préparatifs du combat, sur ses mats flottait le pavillon français.

Nul doute, il y avait de l'ex-commandant dans son arrivée.

On ne tarda pas à voir mettre un canot à la mer, où descendirent six rameurs, puis un officier.

Une partie des Terrelibériens massés sur la plage l'attendaient en silence. Lorsqu'il eut mis pied à terre, ceux qui étaient allés à sa rencontre l'amenèrent devant l'assemblée.

Berthaut prenant la parole au nom de tous, fit quelques pas en avant.

— Dans quelles intentions vient votre navire ? Pourquoi ne s'est-il pas arrêté lorsqu'on le lui a télégraphié ?

Et l'officier, d'un ton de hauteur :

— Nous avons recueilli en mer l'ancien

commandant de l'*Aréthuse*, M. de Kerguennec et ses officiers. Ils ont mis le commandant du *Foudroyant*, — c'est le nom de notre navire — au courant des événements qui l'ont jeté dans l'île, et de ceux qui s'y sont déroulés par la suite : la révolte des forçats, leur pillage du navire, armes et provisions.

Le commandant du *Foudroyant*, sur les instances de M. de Kerguennec, a consenti à s'écarter de sa route, pour venir rétablir l'ordre et la discipline parmi l'armée et les forçats, y assurer le libre fonctionnement de l'autorité légitime méconnue.

Nul doute, en voyant votre refuge découvert, et relié à nouveau avec la mère-patrie, que vous abandonnerez toute idée de lutte et ferez immédiatement votre soumission ?

— Et si nous ne la faisons pas ?

— L'île sera bombardée.

— Et si nous nous soumettons, quel traitement nous est réservé ?

— Les promoteurs de la révolte seront seuls punis, les autres reprendront leur situation d'avant, seront employés aux travaux qu'or-

donnera le commandant, en attendant la décision du gouvernement qui statuera s'ils doivent rester sur l'île, ou être emmenés au lieu primitivement désigné.

Berthaut, pendant que l'officier parlait, s'était croisé les bras, un sourire railleur courait sur sa physionomie, attendant qu'il eût fini.

— Monsieur l'officier, vous direz à votre commandant, qu'ayant trouvé la liberté, et ayant su nous procurer, ici, par notre travail, le bien-être, nous sommes bien résolus à tout pour les conserver, et que nous préférons la mort plutôt que de retourner à être traités en forçats.

Vous direz à votre commandant que s'il veut nous bombarder, nous avons de quoi lui répondre. Et vous avez pu vous assurer si nous savons nous servir des pièces que nous a livrées le naufrage de l'*Aréthuse*.

L'officier s'inclina, mais reprit ;

— Oui, mais même en admettant que vous ayez pu sauver toutes les munitions que contenaient ses soutes, elles ne sont pas inépui-

sables, vous ne pourrez les remplacer ; d'autre part, les ressources que contient l'île sont très restreintes, vous ne pourrez tenir bien longtemps sans être pressés par la famine, et l'impossibilité de vous défendre. Vous avez des femmes et des enfants parmi vous, vous devez leur éviter les horreurs d'un bombardement.

— M. de Kerguennec vous a tout simplement induits en erreur sur les ressources dont nous disposons. Et si vous voulez m'accompagner jusqu'à notre campement, je vous mettrai à même de reconnaître que nos ressources nous permettent de nous défendre mieux, et plus longtemps que vous ne le pensez.

Et comme l'officier acquiesçait, il l'emmena au village dont on voyait au loin se profiler la silhouette sur la hauteur où il se trouvait.

Il lui fit visiter les magasins, les ateliers où l'on fondait des obus, l'emmena à la poudrière que l'on avait installée, plus loin, et qui, pour le moment, était en pleine activité, lui fit voir tout ce qui était sorti de l'indus-

trie des Terrelibériens, puis le ramena silencieux où l'attendaient ses hommes.

L'officier semblait soucieux.

— Je rendrai compte de ce que j'ai vu. Mais il y a sur l'île des soldats et des marins. J'ai ordre de leur promettre qu'il sera usé de bienveillance à leur égard et qu'il ne sera pris aucune mesure contre eux s'ils veulent se replacer sous l'autorité de leurs chefs.

— Nous ne mettrons aucun empêchement au départ de ceux qui ne se plairaient pas ici.

Et Berthaut se tourna vers le groupe de soldats et marins qui s'étaient groupés près d'eux, s'attendant bien à ce qu'il fût question d'eux.

— Vous avez entendu, camarades, si vous voulez rejoindre vos officiers, on vous promet qu'il ne vous sera rien fait. Vos officiers vous feront grâce de vous avoir lâchement abandonnés. La colonie ne peut avoir aucun intérêt à retenir personne de force en son sein. Que ceux qui veulent profiter des bonnes dispositions de leurs maîtres les rejoignent. Liberté pour tous, chez nous.

Deux cents hommes, environ, sortirent des rangs lentement, par saccades, comme à regret, quelques-uns retournant en arrière, puis revenant, indécis.

— Je ne puis prendre tout ce monde, fit l'officier, qui depuis sa visite avait, au village perdu son ton rogue.

Je vais retourner au navire, on mettra la chaloupe à vapeur à la mer pour venir les chercher.

Berthaut s'inclina.

L'officier salua et se dirigea vers le rivage.

Lorsqu'il fut embarqué, le canot, vigoureusement enlevé par les rameurs, reprit son chemin vers le navire.

Quelques instants après, la chaloupe à vapeur fut mise à l'eau, et dirigée vers le rivage.

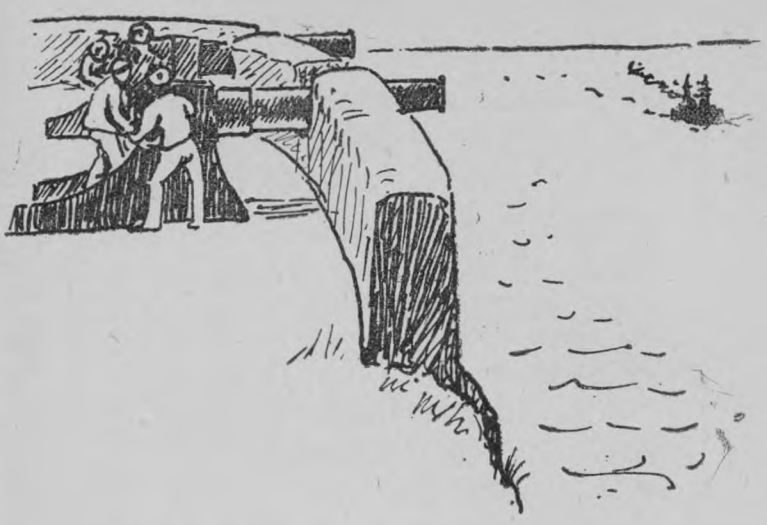
Ceux qu'elle venait chercher s'étaient rapprochés, accompagnés de Berthaut et quelques autres Terrelibériens.

Comme elle ne pouvait prendre qu'une cinquantaine d'hommes à la fois, elle dut faire un premier chargement qu'elle porta au vaisseau, et revenir.

Au deuxième voyage, l'embarquement se fit un peu moins vivement. Soldats et marins se faisaient des politesses pour laisser passer les plus pressés, leurs visages croissaient plus soucieux.

Au troisième, quelques-uns qui avaient déjà un pied dans la chaloupe, se retirèrent en arrière, voulant réfléchir. Et au dernier voyage, une vingtaine d'hommes seulement s'embarquèrent.

Une trentaine restaient sur le rivage, après beaucoup d'hésitation, déclarant qu'après tout rien ne les rappelait en Europe, et qu'ils préféraient rester libres, auprès de leurs nouveaux camarades, plutôt que de reprendre la casaque militaire.



XXVI

Inutile de dire que les Terrelibériens ne perdaient pas de temps pour assurer leur défense, Les pièces bien approvisionnées de leurs munitions, protégées par des remblais, servies par des hommes déterminés, étaient

prêtes pour la réception du *Foudroyant*.

Les femmes et les enfants placés à l'abri du tir des assiégeants, pouvaient se livrer en sûreté aux différents travaux accessoires utiles aux défenseurs.

Tous les outils, provisions, tout ce dont la perte aurait été irréparable, avait été préalablement déménagé du village qui était exposé au feu du navire. Les transportés attendaient tranquillement les événements.

Puis, comme la nuit venait, on pensa que l'attaque serait remise au lendemain mais on résolut de faire bonne garde et d'envoyer les chaloupes en reconnaissance afin d'éviter une surprise.

Toute la nuit, le *Foudroyant* balaya la mer de ses feux électriques, les colons regrettèrent de ne pas avoir pensé à établir un phare électrique, car l'obscurité rendue plus opaque autour de la bande de lumière qu'envoyait le navire, aurait pu facilement masquer une surprise.

Comme les chaloupes n'avaient qu'un but de surveillance, qu'elles ne pensaient nulle-

ment à aller surprendre le navire et s'en tinrent à une assez grande distance, il ne fut rien tenté contre elles.

En l'une des reconnaissances poussées par une des chaloupes, l'attention des rameurs fut attirée par une voix qui semblait sortir de l'eau.

Ils s'arrêtèrent de ramer, et après un peu d'attention il leur sembla apercevoir à quelques brassées, une tête émergeant de l'eau.

— Par ici, fit un des rameurs, et lorsque le nageur fut à portée, il lui tendit sa rame.

— Merci ! fit celui-ci, lorsqu'il eut pris pied dans la chaloupe. Je craignais bien de ne pouvoir aller jusqu'au bout, ou avec leur satané projecteur, d'être découvert, et qu'ils me fassent la chasse.

Il raconta ensuite qu'ayant été mis aux fers, en prévention de conseil de guerre, pour avoir giflé un quartier-maître qui l'avait insulté, il avait appris, par un second maître de ses amis, l'arrivée à bord de l'ex-commandant de l'*Aréthuse*, puis l'histoire des forçats.

Profitant du manque de surveillance qu'avait entraîné le branle-bas du combat, sur ses instances, son ami lui avait défait ses fers, puis, au milieu de la nuit, il s'était glissé jusqu'au sabord, et là, à l'aide d'une corde, il avait pu descendre dans l'eau, sans bruit, et s'éloigner du navire en plongeant et en nageant entre deux eaux.

La chaloupe le ramena au rivage pour qu'il pût changer de vêtements.

Et lorsqu'il en eut endossé de secs, et qu'il put prendre place au milieu des Terrelibériens, il commença à leur donner des nouvelles d'Europe depuis leur départ ; car avant de partir comme marin, il avait été activement mêlé au mouvement anarchiste et s'était toujours tenu en communication avec ses camarades.

Pendant quelque temps, les mesures de répression, soufflant surtout sur ceux qui étaient connus comme anarchistes, avaient semblé en arrêter la propagande, mais cela n'avait été qu'en surface, si les journaux anarchistes avaient disparu, s'il semblait ne

plus exister aucun groupe anarchiste, le mécontentement régnait toujours.

Les grèves s'étaient multipliées et étaient devenues plus violentes.

En certaines localités, cela avait été de véritables émeutes, où des usines avaient été incendiées, des patrons pendus ou jetés par les fenêtres.

Les chefs socialistes, pour conserver leur situation, entraînés par leurs électeurs les plus actifs et, du reste, espérant s'emparer du pouvoir, avaient pendant quelque temps rompu avec le gouvernement et mené une telle campagne au Parlement, qu'ils avaient jeté bas nombre de combinaisons ministérielles.

Mais une partie des électeurs ne se contentant plus de ces tours de voltige, les avaient mis en demeure de revenir au programme nettement socialiste : reprise du sol et de l'outillage, leur remise aux mains des producteurs, abolition des armées permanentes, armement de chaque citoyen. Et cela, non plus à réaliser en une période plus ou moins

lointaine mais comme programme immédiat. Et les chefs affolés, espérant toujours ménager le pouvoir bourgeois et amuser l'électeur socialiste, voyaient leur autorité s'en aller tous les jours, attaquée par des jeunes, nouveaux venus, mais actifs et ardents.

Les anarchistes, un moment dispersés, s'étaient vite retrouvés et puisqu'on leur interdisait toute propagande ouverte la faisaient clandestinement.

Leur activité s'était concentrée dans les syndicats où ils s'efforçaient d'accentuer, et de provoquer les réclamations des travailleurs.

A chaque événement favorable, c'étaient des placards clandestins qui étaient répandus dans la population. Si quelques meurtres de patrons dans les grèves étaient bien le fait des ouvriers fatigués de crever de faim, et furieux de se heurter aux baïonnettes de l'armée lorsqu'ils se révoltaient pour réclamer plus de bien-être et plus de repos, les premiers avaient été accomplis par des anarchistes.

Et dans les mouvements ouvriers qui, main-

tenant, s'élevaient plus fréquents, on ne se contentait plus de la journée de huit heures,— que, du reste avaient obtenue presque toutes les corporations— ni d'autres améliorations semblables, c'était le retour des instruments de production entre les mains de ceux qui les mettent en œuvre. Dans plus d'une grève, déjà, les ouvriers avaient tenté de se substituer aux patrons. Quelques-uns ne parlaient-ils pas, déjà, de vendre leurs usines à leurs ouvriers, moyennant divers arrangements qui leur permissent, à eux et à une partie de leurs descendants, à continuer à vivre en parasites.

En Russie, l'alliance des libéraux bourgeois et du tzarisme n'avait pu contenter longtemps le peuple, ni réussir à étouffer les réclamations ouvrières et paysannes. Une bombe avait fini par avoir raison du tzar et marqué la fin du tzarisme. La bourgeoisie forcée d'endosser la responsabilité des mesures réactionnaires, ne savait déjà plus où donner de la tête, et se voyait impuissante à empêcher ouvriers et paysans de lui arra-

cher chaque jour quelques lambeaux de son pouvoir politique et économique. En Allemagne, les vieux bonzes de la social-démocratie avaient vu baisser leur influence. Les ouvriers comprenant combien de temps ils avaient été bernés, avaient peu à peu brisé avec le parti, pour lutter sur le terrain économique; un groupe de social-démocrates, s'était également séparé, pour former un parti républicain. Le Kaiser commençait à avoir assez de travail chez lui pour ne plus avoir le temps de s'occuper de ses voisins.

L'empire d'Autriche n'existait plus; les différentes petites nationalités qui le composaient ayant repris leur autonomie. Dans plusieurs s'essayaient des réformes sociales.

En Italie, en Espagne, depuis longtemps en République, ce n'étaient que grèves et émeutes. Jusqu'à la petite Belgique qui commençait à s'apercevoir que ses chefs soi-disant socialistes n'étaient que des farceurs.

En Suisse, où le parti anarchiste avait disparu pendant longtemps, il commençait à donner, à nouveau, signe de vie.

Quant à l'Angleterre, elle continuait à passer des conservateurs aux libéraux. Cela serait, certainement, le dernier pays à venir à l'anarchisme.

En somme, partout les travailleurs prenaient conscience de leur situation, et élevaient d'énergiques réclamations.

La nuit s'écoula à écouter les nouvelles apportées par Pradier — c'était le nom du matelot — et celui-ci avait fort affaire à répondre à chaque question.

Enfin, le jour commença à pointer, grandissant graduellement, laissant voir la sombre masse du *Foudroyant* dont la silhouette se dessinait au large.

Enfin, lorsque le soleil commença à se montrer, le navire se mit à louvoyer, puis enfin s'arrêta. Un moment après une petite fumée blanche s'éleva en panache d'une des tourelles, puis un sifflement passa au-dessus des Terrelibériens qui étaient sur le rivage, et un obus alla éclater sur un rocher à quelque cinquantaine de mètres en arrière d'eux,

pendant qu'une détonation sourde venait du large.

Ceux des Terrelibériens qui étaient à découvert se mirent à l'abri, continuant à surveiller la manœuvre de l'agresseur.

Une nouvelle fumée s'éleva du navire, un nouveau sifflement, et une nouvelle détonation se firent entendre. Mais l'obus passa encore sans faire aucun mal.

Un ancien canonnier de l'*Aréthuse*, un des premiers déserteurs qui étaient passés aux colons, s'était mis à une pièce, pointant sans précipitation.

Lorsqu'il jugea le moment propice, il recula de quelques pas, enflammant le détonateur et attendit l'effet de son tir.

Mais l'obus avait dû passer par-dessus le *Foudroyant*. On ne le vit pas rejaillir dans l'eau, allant sans doute, se perdre de l'autre côté.

— Il faudrait pouvoir le frapper au-dessous de sa ligne de flottaison, fit Parmentier, le pointeur, ça en serait plus vite fini avec lui.

Mais le *Foudroyant* ne perdait pas de temps. Coup sur coup, deux obus vinrent labourer la terre près de la pièce de Parmentier.

Mais la sienne était rechargée, il pointa à nouveau, pendant qu'un obus envoyé par une autre des pièces des Terrelibériens, s'écrasait sur la cuirasse de la tourelle du navire.

Parmentier mit le feu à sa pièce, et l'on vit le boulet faire jaillir l'eau, un peu en avant du navire, pendant que celui-ci ripostait de toutes ses pièces.

— Trop bas, fit Parmentier, pendant que l'on rechargeait sa pièce à nouveau.

La volée du *Foudroyant* était passée sans faire de mal.

Parmentier ayant visé à nouveau, plus longuement, mit le feu.

L'obus partit, son sifflement couvert par la détonation de la pièce, mais on put voir l'eau jaillir près du navire.

Parmentier frappa des mains.

— J'ai dû....

Il n'acheva pas. Une énorme colonne de fumée et de flammes s'éleva du *Foudroyant*.

On entendit ensuite une explosion formidable, puis comme un crépitement.

Lorsque la fumée fut dissipée, le navire ne présentait plus qu'une ruine lamentable, et l'on vit la coque s'enfoncer lentement sous l'eau.

Les Terrelibériens, frappés de stupeur, étaient restés immobiles, puis de tous côtés accoururent sur la plage. Et les chaloupes qu'ils possédaient furent aussitôt mises à l'eau pour courir sur le lieu du sinistre, et sauver s'il se pouvait, quelques-unes des victimes.

Mais ils n'étaient pas à moitié chemin que l'on vit s'enfoncer ce qui restait de la coque du *Foudroyant*, soulevant une trombe d'eau qui retomba en jaillissant, irisée, sous les rayons du soleil, et la mer redevint calme et unie, où flottaient seulement quelques débris projetés par l'explosion.

Ceux qui étaient restés sur la plage, virent les chaloupes explorer le lieu de la catastrophe ; mais elles revinrent sans avoir pu sauver personne, n'ayant vu flotter que des cadavres.

L'obus de Parmentier avait-il atteint la soute aux munitions ? L'explosion était-elle due à une imprudence, à un accident ? Personne ne restait pour le dire.

Et, massés sur la plage, les Terrelibériens restèrent quelque temps, immobiles, muets d'horreur, maudissant ceux qui les forçaient à ces hécatombes pour sauvegarder leur liberté.

Le secret de leur refuge était au fond de la mer. Ils restaient, jusqu'à nouvel ordre, libres de continuer à vivre, là, ignorés de tous, ou de renouer avec le vieux monde comme ils l'entendraient.

Paris, 1904 — Caerffynnon, 1905.

COIN DES ENFANTS

DÉJA PARUS

Première série contenant :

Les Cygnes, par F. Beata. — *Frédéric et Catherine*, par Grimm. — *La Touche d'Or*, par Hawthorne. — *Les deux chiens*, par T. Day. — *Le chat et la souris associés*, par Grimm. — *L'Ombre*, par Andersen. — *La cure miraculeuse*, par T. Day. — *Les nouveaux habits de l'empereur*, par Andersen. — *Le paradis des enfants*, par Hawthorne. — *L'épicier, le poète, le lutin*, par Andersen. — *Le bonhomme de neige*, par Edéamès. — *Le vilain canard*, par Andersen. — *Les aveugles et les éléphants*, par Tolstoï.

Illustrés par M. H. T... Frontispice par Léomin.

LE VOLUME : 3 fr.

Deuxième série contenant :

Une leçon de roi, par W. Morris, ill. M. H. T. — *Un congrès de philanthropes*, par F. Beata, ill. par Willaume. — *Le Petit Chemin*, par M. Petit, ill. par Delannoy. — *Le roi et l'astrologue*, par W. Irving, ill. par P. Iribe. — *Simon le critique*, par H. Helbeach, ill. par Delaw. — *La grenouille fainéante*, par F. Beata, ill. par Hermann-Paul. — *La fourmi voyageuse*, par Aikin et Barrault, ill. par H. Hénault. — *Les trois belles princesses maures*, par W. Irving, ill. par P. Iribe. — *Le chien de garde*, par M. Petit, ill. par Kupka. — *Le legs du Maure*, par Irving, ill. par P. Iribe. — *Le Petit Victor*, par Ricciardetto, ill. par B. Naudin. — *L'Epouvantail*, par Marchin, ill. par Willaume.

LE VOLUME : 3 fr.

Troisième série contenant :

Les Grenouilles de Birmanie, par Bingham, illustrations de Leomin. — *Ce qu'il faut de terre à un homme*, par Tolstoï, ill. de Delannoy. — *La loi*, par Fritz, ill. de Kupka. — *Brock et son château*, par Mortimer, ill. de Delannoy. — *Les animaux qui se sauvèrent de l'Ile*, ill. de M. H. T. — *Plante parasite*, par Fritz, ill. de Leomin. — *L'ami dévoué*, par O. Wilde, ill. de Iribe. — *Philomèle et l'ermite*, Mortimer, ill. de Delannoy. — *Le mordeur mordu*, ill. de Hermann-Paul. — *L'oie aux ailes rouges*, ill. de B. Naudin. — *Histoire de deux mauvais écoliers*, par M. Petit, ill. de de Roeck. — *Le Rossignol*, Andersem, ill. de Willaume.

Les trois volumes, pris directement à la librairie du *Coin des Enfants*, sont laissés pour 7 fr. 50, franco.

MAYENNE, IMPRIMERIE CH. COLIN

Vers la lumière